

19274

LA VIE

DE

M. LE NOBLETZ,

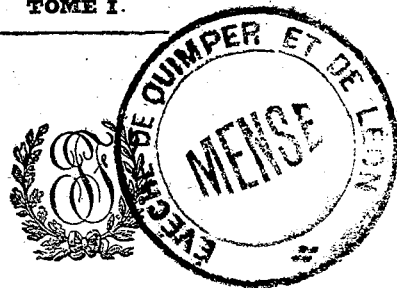
PRÊTRE ET MISSIONNAIRE;

Par le R. P. Antoine Verjus,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME I.



LYON,

CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
rue Mercière, 33.

PARIS,

AU DÉPÔT DE LIBRAIRIE DE PERISSE FRÈRES,
rue du Pot-de-Fer-St-Sulpice, 8.

1836.

ROANNE, IMP. DE É. PERISSE.

AB7

FB
922
LEN

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Le vénérable prêtre Michel Le Nobletz a été un de ces hommes apostoliques que Dieu suscite dans sa miséricorde pour changer la face d'un pays, en bannir le vice et y faire fleurir la piété; pour instruire et éclairer tout un peuple, le convertir et le guider dans le chemin du salut. Le souvenir de sa sainteté et de ses longs travaux est encore vivant en Basse-Bretagne, et les peuples de cette contrée conservent un profond respect pour sa mémoire. Sa vie, écrite par un auteur contemporain, est recherchée des personnes pieuses, à cause d'une foule de traits édifiants dont elle est remplie.

C'est de cette vie, qu'on ne trouve plus que rarement et difficilement, que nous donnons une nouvelle édition. Indépendamment du mérite de l'exactitude, elle en a encore un autre, c'est celui d'être écrite d'une manière intéressante, et d'un style si pur qu'il n'a presque pas vieilli, quoique la publication de ce livre remonte à l'an-

née 1666. Lorsqu'il parut, on l'accueillit avec éloges, et le Journal des Savans de 1668 en rendit un compte très-favorable. L'auteur, qui se cacha sous un nom supposé, est maintenant bien connu, c'est le P. Verjus, jésuite. Nous croyons faire plaisir au lecteur, en lui donnant ici une notice sur cet écrivain, qui fut non-seulement un homme de mérite et un bon écrivain, mais aussi un excellent religieux.

Antoine Verjus vit le jour à Paris le 24 janvier 1632. Fils d'un conseiller au parlement, il eut plusieurs frères qui suivirent des carrières diverses, et qui s'y distinguèrent par leurs talens. Il reçut une éducation soignée dont il sut profiter. A peine ses études furent-elles finies que, méprisant le monde et l'abandonnant généreusement, il se consacra à Dieu dans la compagnie de Jésus. Après son noviciat, ses supérieurs l'envoyèrent en Bretagne, où il professa au collège nouvellement établi à Quimper par la société. Le célèbre P. Mau noir, que M. Le Nobletz avait désigné pour son successeur dans les missions, résidait alors dans cette maison. Le P. Verjus recueillit de la bouche de ce grand serviteur de Dieu des détails certains touchant le saint prêtre dont il devait écrire

la vie; il trouva également de nombreux matériaux dans le pays même que l'homme apostolique avait évangélisé et à une époque où tous les témoins de ses travaux vivaient encore, puisque ce fut presque immédiatement après la mort de M. Le Nobletz, arrivée en 1652, qu'il entreprit son ouvrage. Il ne le fit cependant paraître qu'en 1666. Ce livre fut imprimé à Paris, chez François Muguet, de format in-8. La même année il reparut dans le même format, mais sur meilleur papier et avec un assez beau portrait. Un avis placé après la préface annonce que : « la première édition ayant été faite pour la Bretagne, on y a laissé quelques merveilles tout-à-fait surprenantes, que l'on a retranchées dans celle-ci, parce qu'on l'a faite pour des provinces où l'on peut dire que la foi est plus rare, et qu'elle n'y est pas aidée par la présence des personnes qui peuvent rendre témoignage de ce qui s'est passé parmi elles et à la vue de tout le monde. » Il paraît que cette seconde édition n'a pas existé, que c'est une petite ruse du libraire et seulement un nouveau tirage. Il n'y a que quelques changemens dans la préface; du reste la pagination est la même que dans la pre-

mière , et les faits sont rapportés absolument de la même manière dans l'une et dans l'autre.

Animé de ce zèle pour le salut des âmes qu'il avait tant loué en M. Le Nobletz , le P. Verjus sollicita avec les plus vives instances , auprès de ses supérieurs , la permission de se consacrer aux missions étrangères ; il l'aurait peut-être obtenue , si le comte de Crécy , son frère aîné , ne s'y fût opposé. Ce seigneur combattit cette résolution avec tant de force et de si bonnes raisons qu'il l'obligea d'y renoncer. Afin d'employer le P. Verjus d'une manière conforme à son attrait , on lui donna la place de Procureur des missions du Levant , et pendant tout le temps qu'il la remplit , il rendit à ces établissemens d'importans services. En 1672 , il accompagna en Allemagne , par ordre de Louis XIV , le comte de Crécy , habile négociateur , chargé de traiter avec les princes opposés à la maison d'Autriche. Pour le soulager , il rédigea plusieurs manifestes latins et français en faveur de ces princes et contre les prétentions de la cour de Vienne. Ses talens et la douceur de son caractère le firent estimer même des protestans , quoiqu'il ne ménageât pas leurs erreurs ; il y en eut plusieurs qui lui restèrent

sincèrement attachés , et avec lesquels il continua de correspondre après son retour en France.

Les services du P. Verjus lui avaient donné du crédit à la cour ; il en usa pour obtenir l'envoi de nouveaux missionnaires à la Chine et dans les Indes-Orientales , et ne cessa de les favoriser par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Ses infirmités toujours croissantes l'ayant obligé à se démettre de sa charge de Procureur qu'il avait exercée avec un si grand zèle , il se disposa au passage du temps à l'éternité par la prière et les bonnes œuvres , et mourut presque subitement , à l'âge de soixante-quatorze ans , le 16 mai 1706.

Ce religieux est auteur de quelques autres ouvrages d'histoire et de littérature , entre lesquels est la vie de saint François de Borgia , 1 volume in-8 , et 2 volumes in-12 , Paris 1672. Cette vie est un peu diffuse. Quant à celle de M. Le Nobletz , nous ne craignons pas de dire qu'il y a peu d'ouvrages de ce genre qui soient plus propres à édifier les ecclésiastiques. Ils trouveront dans ce vénérable prêtre le véritable esprit sacerdotal et un modèle accompli de toutes les vertus de leur saint état ; surtout un entier détachement

des choses de la terre, joint à un zèle ardent pour la gloire de Dieu, l'instruction chrétienne et le salut des âmes. Plusieurs anciennes familles de la Basse-Bretagne verront avec plaisir leurs noms figurer dans cette histoire. Cette nouvelle édition reproduit fidèlement la première. Nous n'y avons fait que quelques légères corrections dans le style, ajouté un certain nombre de notes destinées à éclaircir le texte, et supprimé une épître dédicatoire à M. Colbert, évêque de Luçon, parce qu'elle nous a paru être désormais sans objet.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Il y a cet avantage à écrire la vie de M. Le Nobletz, qu'on le fait dans un temps où les preuves et les marques de ce que l'on y avance subsistent encore, et que la plupart de ceux qui en ont été les témoins oculaires peuvent être consultés. De sorte que l'on n'y pourrait être accusé de mauvaise foi ; mais l'on ne pourrait au plus être repris d'abord par les lecteurs les moins favorables, que d'une trop simple crédulité, ou d'un excès de facilité à faire part aux autres des merveilles que l'on a apprises de tant de dépositions juridiques reçues par l'autorité des évêques des lieux, et confirmées par la voix des peuples d'une province entière.

Il y aurait peut-être plus de satisfaction dans un travail plus rempli d'érudition ; et l'on eût pu espérer plus d'honneur dans le monde et de considération parmi les savans en écrivant la vie d'un Père ou d'un docteur de l'Eglise, qui serait voir une étude fort curieuse de l'histoire ancienne, et une grande lecture des meilleurs écrivains ecclésiastiques. Mais comme on ne s'est proposé en cet ouvrage, que d'honorer la mé-

moire de M. Le Nobletz, et d'édifier le prochain, on ne prétend y chercher ni le plaisir de l'étude, ni les louanges des hommes; et l'on s'en croira trop bien récompensé, pourvu que l'on puisse contribuer quelque chose à la gloire de Dieu, en publiant les effets admirables de sa grâce sur ce saint homme.

Il se trouvera toujours des gens qui s'attacheront à écrire les vies anciennes des plus saints et des plus illustres personnages de l'Eglise; et les mémoires sur lesquels ils travailleront, bien loin de diminuer augmenteront tous les jours, par le soin des hommes savans qui s'appliquent si heureusement en ce siècle à les rechercher dans toutes les bibliothèques; au lieu que, faute d'un écrivain de cette vie, le public aurait pu être privé pour toujours des exemples merveilleux de ce grand serviteur de Dieu, et des fruits que l'Eglise en recevra.

Peut-être même se trouvera-t-il plusieurs personnes, qui seront bien aises de former leur vie sur un modèle récent de sainteté, que Dieu a accordé dans ces derniers temps aux besoins du monde, qui croiront plus aisé de pratiquer ce qui s'est pratiqué de nos jours, et qui se sentiront plus excités par des actions de vertu qu'elles considèrent pour ainsi dire de près, que par d'autres beaucoup plus éloignées.

Il n'est pas besoin d'employer ici un long

discours à justifier le choix d'un sujet si plein de choses surprenantes, et à rendre croyables les merveilles de la grâce, qui paraissent dans la vie de M. Le Nobletz. On supplie seulement ceux qui veulent réduire tous les miracles au temps des Apôtres, auquel il en fallait pour jeter les fondemens de l'Eglise, de considérer que comme il ne paraît pas extraordinaire qu'un prince qui veut se servir d'un de ses sujets pour des emplois importans à son Etat, lui donne des mémoires et des instructions particulières; et confère souvent avec lui, on ne doit pas aussi trouver incroyable que Dieu qui se choisit des serviteurs et des confidens particuliers pour des emplois bien plus relevés que tous ceux des Etats de la terre, leur fasse des faveurs et des grâces qu'il refuse à tout le reste des hommes. Il a le même soin de son Eglise qu'autrefois (1); et les besoins des miracles étant souvent les mêmes, il ne faut pas juger incroyable qu'il en fasse aujourd'hui de pareils à ceux que nous sommes obligés de croire de foi divine. La vérité qui a dit que ceux qui croiraient en lui feraient de plus grands prodiges que lui, dure encore; et tant qu'il y aura des saints dans l'Eglise, qui auront une foi vive et ardente, on y verra toujours des miracles qui surpasseront

(1) Le cardinal de Vitry dans la préface de la vie de la B. Marie d'Ognies.

la portée de tous les esprits faibles, et qui confirmeront dans les purs sentimens de la religion, ceux qui auront le cœur soumis à l'Évangile.

Il faut pourtant avouer qu'il y a bien de la peine à se défendre d'amplifier ce qu'on rapporte sur des sujets de piété (1); parce que, comme les historiens profanes font gloire de n'être affectionnés à aucun parti, et de n'avoir aucune raison de favoriser ceux dont ils parlent, les historiens ecclésiastiques tiennent au contraire à grand honneur de satisfaire à leur piété et à la tendresse qu'ils ont pour la mémoire des saints personnages dont ils rapportent les actions. De sorte que faisant profession de ne traiter que des sujets tout-à-fait louables, et dont la seule perfection les porte à écrire, ils y mettent tout ce qu'ils peuvent de beau et de grand. Ils croient assez bien justifier leur conduite en donnant de l'éclat à celle des hommes illustres dont ils rapportent les actions; et il leur semble qu'en ne racontant que des choses fort extraordinaires, ils font assez voir les raisons qu'ils ont eues de les écrire.

Bien loin d'être du sentiment de ceux (2) qui se persuadent qu'il y a de la piété à en donner aux autres en abusant de leur crédulité, je crois

(1) Le pape Gélase, *distint. : Sancta Romana.*

(2) Letaldus, moine, au prol. de la vie de St. Julien du Mans.

après un grand pape (1) que la fausseté en est plus criminelle, quand elle est couverte du prétexte de religion; qu'il y a de l'impiété même à croire que l'Église puisse avoir besoin du mensonge (2) pour établir ses maximes et son autorité, et que c'est une espèce de sacrilège (3) de se servir de fiction dans les choses saintes pour détruire la vérité, et par conséquent la sainteté dans les esprits et dans les cœurs des hommes.

Je sais bien qu'il est difficile en recherchant les mémoires sur lesquels ont veu écrire, lors même qu'il ne s'agit que des choses arrivées de notre temps, de se garantir toujours des tromperies du monde; que l'erreur voulant nous surprendre ne se présente pas à nous avec sa difformité, et qu'elle se déguise souvent de telle sorte, comme dit saint Irénée, qu'elle paraît plus vraisemblable que la vérité même.

Je ne veux point non plus nier ici que nous ne pouvons pas croire de foi divine ce que nous ne tenons que du témoignage des hommes, et qu'il est difficile de condamner d'une incrédulité fort criminelle les personnes qui refusent de

119

(1) *Falsitas tolerari non debet sub velamine pietatis. Innocent III.*

(2) *Ecclesia non est indiga falsitatis. Facund.*

(3) *Non amat falsum author veritatis, adulterium est apud illum omne quod fingitur. Tertulien à Scapula.*

croire en particulier d'autres miracles, que ceux qui nous sont révélés expressément dans les saintes Écritures, ou que nous avons reçus des traditions de l'Église; pourvu que l'on soit persuadé en général, qu'il s'en est fait plusieurs suivant la promesse du Fils de Dieu, et qu'il n'y en a aucun qui ne puisse se faire encore aujourd'hui.

J'avoue même que la trop grande crédulité naît souvent de la superstition, comme elle l'entretient ensuite et l'augmente; qu'il est dangereux d'écouter toutes sortes de révélations; que l'esprit de ténèbres se transforme souvent en esprit de lumière, et que la simplicité grossière des peuples ne trouve guère moins de faux miracles dans ce qu'elle ne peut concevoir, que la vaine subtilité des savans, et la sagesse aveugle des libertins ne refuse d'en connaître de véritables; que pour cela même, il ne se faut jamais trop fier au bruit commun (1); que ce qui passe par les bouches de tout un peuple, ne doit point être cru sans de grandes précautions, et des informations très-exactes; qu'on voit des tombeaux où l'on a crié plusieurs fois miracles, sans qu'il s'y en soit

(1) *Fama malum ne tunc quidem cum aliquid veri affert sine mendacii vitio est, detrahens, adiciens, demutans. Tertulien. apol. chap. 7.*

jamais fait aucun de bien avéré; et qu'enfin, suivant la maxime de Tertullien (1), le faux zèle, l'ignorance et le plaisir que plusieurs trouvent à être les auteurs d'une nouvelle surprenante, font souvent recevoir les fables au peuple avec plus d'applaudissement que les vérités les mieux établies. Mais outre qu'une croyance trop difficile porte encore à de plus dangereuses extrémités, qu'elle a plus d'opposition avec la sage simplicité de l'Évangile, qu'elle cause un bien plus grand scandale dans l'Église, et qu'elle favorise davantage l'incrédulité des athées et la présomption des petits esprits, il y a des voies canoniques de s'assurer de la vérité, qui ne nous laissent souvent aucun lieu d'en douter, j'ose même dire que s'il était possible qu'elles produisissent quelque erreur dans notre entendement, ce mal serait beaucoup moindre que l'obscurité et la dureté que nous ferions paraître en résistant opiniâtrément à des témoignages authentiques, et à plusieurs preuves, qui s'établiraient les unes les autres; et en réfutant, comme font plusieurs, toutes les choses les mieux établies, par une seule résolution vague de ne rien croire que ce que nous verrions de nos propres yeux.

Quoique je ne voulusse point suivre aveuglément

(1) *Ibid.*

ment le sentiment de ce savant cardinal (1) de notre siècle, si éclairé dans la vie spirituelle, aussi bien que dans les autres connaissances, qui tenait qu'il y avait en ce temps un plus grand nombre de saints personnages, et dont la vie était plus miraculeuse qu'il n'y en avait eu dans aucun autre temps de l'Eglise, je ne voudrais pas aussi le condamner entièrement là-dessus. Mais du moins puis-je dire que comme l'ignorance populaire est à craindre, la trop grande passion de douter de tout est à éviter, et qu'il y a quelquefois eu des temps et des lieux dont peut-être nous ne sommes pas encore fort loin, où chacun se mêlant de trouver de fausses subtilités pour critiquer sur toutes choses, sans avoir acquis assez de fonds et de solidité pour y bien réussir, il se trouvait que l'erreur la plus commune et la plus populaire, était de prendre pour des erreurs populaires tout ce qu'on ne s'était pas donné la peine d'examiner (2).

Il en est presque des faveurs et des grâces particulières que Dieu fait aux saintes âmes qui s'élèvent à une haute perfection, à l'égard des personnes qui ont des attaches ordinaires du

(1) Le cardinal Bellarmin.

(2) Quæcumque ignorant blasphemant. *Jud. ep.*

In homine carnali tota regula intelligendi est consuetudo cernendi. Quod solent videre, credunt : quod non solent, non credunt. Præter consuetudinem facit Deus miracula, quia Deus est. *St. Augustin, 147 de temp.*

monde, comme de nos plus sacrés mystères à l'égard des anciens païens, qui prenaient, comme dit St. Paul, l'Evangile de la vérité pour une fôte.

L'expérience rend familières à ceux qui mènent une vie fort intérieure, des merveilles de la grâce, que le reste des hommes ne conçoit pas même comme possibles ; de sorte que nous pouvons presque tous dire de nous-mêmes sur ce sujet, ce qu'un païen (1) faisait autrefois dire quelque part au plus sage des Grecs (2) : que nous sommes, touchant les effets de la toute-puissance et de la sagesse de Dieu, des juges aveugles et incapables ; que nous entreprenons de mesurer ce qui est infini avec la petite règle d'un entendement extrêmement borné, et que par l'enfance de nos raisonnemens, et la courte portée de nos vues, nous tâchons de pénétrer dans des secrets qui sont interdits à toute la curiosité humaine, et qui ne se peuvent découvrir que par la lumière de Dieu même.

J'avoue franchement que j'ai manqué moi-même quelque temps de cette sage simplicité de croyance, que je demande à mes lecteurs, et que m'étant engagé à entreprendre cet ouvra-

(1) Socrate dans l'Alcyon de Lucien.

(2) Plutarque parle de la même manière dans la vie de Coriolan.

ge, avec la résolution de n'y mettre aucun miracle, ni aucune chose qui parût incroyable aux moins dévots, mon dessein en le commençant était seulement d'édifier le public, sans prétendre lui donner de l'admiration.

Mais en revoyant tous les mémoires de la vie de ce saint prêtre, et les dépositions illustres d'un très-grand nombre de témoins sur les miracles qui se sont faits par son intercession, dont j'ai voulu avoir des copies dans la forme la plus authentique, je me suis senti à la fin persuadé de ce que d'autres plus gens de bien que moi eussent pu croire d'abord sans difficulté. Je n'ai pas jugé que ce premier défaut de ma foi dût priver le public de tant de choses si capables de confirmer celle des autres, ni que j'eusse droit de vouloir être plus sage que tous les Saints Pères, qui ont cru que Dieu était glorifié par les miracles bien prouvés, et appuyés sur de bons témoignages. De sorte que rejetant plusieurs choses admirables, qui n'étaient confirmées que par des bruits communs, dont je n'ai pu trouver la source par les enquêtes exactes que j'en ai fait faire, je n'ai point fait de difficulté de rapporter celles dont j'avais en main les preuves, desquelles il ne m'était guère plus permis de douter que de toutes les choses que l'on voit de ses propres yeux.

Je ne crois pas devoir ici demander en grâce

aux lecteurs une croyance qu'ils doivent attendre de l'inspiration de Dieu, s'ils ne l'accordent aux témoignages des hommes, dont ce que j'avance est autorisé.

Je puis seulement leur dire qu'il y a peu de saints personnages, sur la vie desquels on ait fait des informations plus exactes, et dont les actions extraordinaires et les miracles aient été confirmés par les sermens solennels d'un plus grand nombre de personnages de rare mérite, ni avec une plus grande conformité de dépositions sur les mêmes choses. Toutes les formes ordinaires de l'Eglise y ont été gardées, et de très-sages prélats y ont employé des hommes d'une grande vertu, et qu'on estime des plus éclairés de ce siècle dans la vie spirituelle et dans les fonctions apostoliques.

Peut-être se trouvera-t-il quelques personnes de celles qui cherchent partout des prétextes de leur incrédulité, qui attribueront tous les témoignages dont je tâche d'appuyer cette Vie, à la simplicité des peuples qui les rendent; mais je les prie de considérer que cela n'est pas à craindre, quand ce sont des commissaires fort vertueux et fort éclairés qui écoutent les témoins, que ce ne sont pas seulement des gens de la lie du peuple qui ont déposé, mais de très-vertueux ecclésiastiques, et des personnes des plus considérables entre la noblesse de Bretagne,

qui auraient partout ailleurs la réputation de vertu, d'esprit et de jugement, qu'elles ont dans leur province, et qu'enfin, pour ce qui regarde le témoignage de ceux d'entre le simple peuple, c'est souvent à ces sortes de personnes à qui Dieu se communique davantage, suivant ce principe de la vie spirituelle appuyé sur l'Écriture et sur l'expérience, que c'est avec les simples que la sagesse divine se plaît à converser le plus familièrement.

Le P. Bolland si versé dans les vies des saints de l'Église, et qui a consommé la sienne à rechercher leurs actions, et les merveilles dont Dieu les a favorisés, a remarqué (1) que la Bretagne Armorique a toujours été honorée plus que tous les autres pays du monde de marques très-particulières de la toute-puissance de Dieu, et qu'il a voulu ainsi reconnaître dans les peuples de cette province, cette simplicité et cette constance de la foi à laquelle le Sauveur a promis des effets plus extraordinaires que ne le furent autrefois ses propres miracles.

Cette foi s'est conservée si pure et si entière dans les évêchés de Bretagne, où M. Le Nobletz a fait son plus ordinaire séjour, qu'aucune autre religion que la catholique n'y a été prêchée depuis quatorze ou quinze siècles qu'elle y est

établie, et il y a même quelques-uns de ces diocèses qui se sont maintenus dans ce bonheur, comme dans un privilège qui leur était si particulier que nos rois ont cru devoir faire dans leurs édits (1) les plus favorables aux hérétiques des articles exprès pour les en exclure entièrement en même temps qu'ils leur permettraient le libre exercice de leur religion, et qu'ils étaient obligés de leur accorder des prêches et des synodes par toutes les autres provinces de leur royaume.

Cette même foi que les Bretons avaient préservée du venin de l'hérésie durant tant de siècles, ne laissait pas d'être corrompue par plusieurs restes honteux des superstitions du paganisme, par un grand nombre de vices horribles, et par une ignorance pitoyable de nos mystères : et c'est sans doute ce qui doit rendre encore plus croyables les grands miracles qui se font tous les jours parmi eux, puisque la bonté de Dieu a toujours égard, en donnant ces marques extraordinaires de sa toute-puissance, à la bonne volonté, et aux besoins de ceux en faveur desquels il les produit.

Dans les lieux où la vertu est le plus attaquée par les mauvaises coutumes et par les exemples pernicioeux, ceux qui surmontent ces diffi-

(1) Au chap. 3, § 2 de sa préface générale.

(1) Articles secrets 18 et 19 de l'édit de Nantes.

cultés parviennent d'ordinaire à une sainteté plus sublime, il semble qu'il faille de plus grands efforts de la grâce de la part de Dieu; et un courage plus généreux de la part de ceux qui s'élèvent ainsi au-dessus de la dépravation commune, pour vaincre les obstacles qui se rencontrent dans le chemin de la vertu. Et personne ne doute que les plus grands miracles ayant coutume de se faire pour de plus grands desseins, ceux qui se font en faveur des âmes que Dieu se choisit parmi un peuple corrompu, doivent surpasser ceux qu'il emploie seulement pour donner une sainteté ordinaire à quelques autres, puisqu'il veut par là se les attacher davantage, et les élever à une perfection plus merveilleuse.

C'est ainsi que dans la Basse-Bretagne et de nos jours, il a tiré du milieu des désordres qui régnaient partout, des personnes choisies, capables de fléchir sa colère par leurs vertus héroïques, et d'y établir la véritable piété, que nous y voyons fleurir tous les jours de plus en plus, surtout dans l'état ecclésiastique.

Le public a déjà été informé des trésors admirables de sa grâce qu'il avait répandus sur un prêtre (1) que cette province a perdu depuis

(1) Pierre le Gouvello, sieur de Herioles, conseiller au parlement de Bretagne, et depuis prêtre. Après la jeunesse la plus licencieuse, il se convertit si parfaitement, qu'il devint

peu d'années, et qui avait été appelé d'une vie scandaleuse à une conduite dans laquelle on ne peut assez admirer la sagesse infinie de Dieu, et sa bonté pour les grands pécheurs. Il y a quelques années que les Pères Jacobins réformés publièrent un abrégé de la vie d'un homme apostolique (1) de leur ordre, dont le tombeau qui se voit à Vitre, est maintenant célèbre par un grand nombre de miracles, et dont les actions ont été si fort unies à celles de M. Le Nobletz, qu'il a été impossible de rapporter dans cette vie les unes sans faire souvent mention des autres. Les Pères Carmes déchaussés perdirent, il y a 5 ans, en Syrie, un fervent missionnaire (1), qui est encore aujourd'hui par les miracles qui se font dans Alep à son sépulcre, la gloire de

un modèle de pénitence. Il mourut le 8 octobre 1660. Il fut enterré dans la célèbre chapelle de Ste. Anne d'Auray où l'on voit encore son tombeau. Sa vie a été écrite par un P. Carme, et plus tard par Pierre Collet, prêtre de la mission de St-Lazare.

(1) Le P. Pierre Quintin, de l'ordre de St-Dominique. (Voyez le chapitre 5 du sixième livre de cet ouvrage.)

(2) Le P. de Bruno de St. Yve, Carme déchaussé. Son nom de famille était Dalin; il naquit à Kerbussec, diocèse de Quimper, en 1600, et fit profession dans le couvent de Charenton près Paris en 1623. Envoyé à Alep en Syrie, il devint vicaire de cette mission. Ce fut dans ce pays qu'il termina sa sainte carrière, le 5 Juillet 1661. Voyez la vie de M. Picquet, évêque de Babylone, et les annales des Carmes déchaussés de France, ouvrages dans lesquels on fait un bel éloge des vertus de ce religieux.

l'ordre où il s'était formé à toutes les vertus héroïques ; et de la Basse-Bretagne , où il avait reçu la naissance. Cette même province a donné dans ses derniers temps un généreux martyr (1) et missionnaire infatigable de Syrie , d'Égypte et d'Éthiopie , au saint ordre des Capucins, et à celui des Jésuites un exemple (2) merveilleux de constance et de sage simplicité dans les missions de la Basse-Bretagne , dont la mémoire y est en une vénération particulière. Elle a donné aussi aux religieuses du Calvaire , et aux mères Ursulines , des modèles (3) de toutes les vertus les plus rares qu'on puisse pratiquer dans le cloître.

(1) Le P. Cassien de Nantes, Capucin. Il portait dans le monde les noms de Ruffilio Vasetet, et appartenait à une famille portugaise établie à Nantes , où il naquit le 14 janvier 1607. Sa piété fervente se manifesta dès son enfance, et il renonça au siècle dès l'âge de 17 ans, pour entrer chez les Capucins. Après avoir donné des exemples admirables de charité et de zèle pendant la peste qui désola Rennes en 1631, il fut envoyé missionnaire en Orient, et reçut la palme du martyre avec le P. Agathange de Vendôme, son compagnon à Dombea en Éthiopie, en l'année 1638.

(2) Le P. Pierre Bernard, Jésuite, dont on a écrit la vie. Voyez plus bas, livre 7, chapitre 3.

(3) La Mère Anne-Marie de Jésus crucifié, de l'illustre maison du Faouët. Elle naquit en 1599. Le Seigneur la visita dès sa première jeunesse par diverses maladies qui exercèrent sa patience et servirent à la détacher du monde. Malgré les efforts que firent ses parens pour l'engager dans le mariage, elle ne voulut d'autre époux que Jésus crucifié. Elle se consacra à Dieu dans la communauté du calvaire de Morlaix en 1631.

J'en pourrais nommer plusieurs autres de l'un et de l'autre sexe , et surtout des âmes que Dieu a élevées à une sublime perfection par la direction de notre saint Prêtre. Mais les lecteurs pourront satisfaire là-dessus leur sainte curiosité par la lecture des abrégés de la vie de quelques-unes de ces personnes dévotes que j'ai cru devoir joindre à celle de leur directeur , plutôt que de les y

Elle fut ensuite appelée à Paris par ses supérieurs, et habita successivement les deux maisons du Marais et du Luxembourg. Elle mourut dans cette dernière le 4 septembre 1653, après avoir donné à ses compagnes l'exemple de toutes les vertus religieuses.

La Mère Marie de l'Incarnation, Ursuline de Ploërmel. Elle naquit dans le diocèse de St-Malo en 1585 ou environ, et était d'une famille noble appelée Trochet. Elle reçut au baptême le nom d'Amaurie, et passa sa jeunesse à la campagne, occupée à exercer des œuvres de charité. La délicatesse de sa complexion ne permit pas qu'elle fût reçue chez les religieuses Clarisses de Dinan. Elle passa quelque temps à Rennes, dans une petite communauté séculière, d'où elle fut envoyée à Paris avec deux compagnes pour y prendre l'habit d'Ursuline. Elle revint à Rennes professe et fut envoyée fonder la maison de Ploërmel, en qualité de supérieure. Elle y montra un grand zèle pour la régularité, et donna plusieurs preuves de l'efficacité de ses prières. Sa mort arriva le 27 février 1632 dans son monastère de Rennes. On publia sa vie en 1644, et on lui attribua plusieurs miracles.

La Sœur-Marie de Ste-Barbe, Ursuline de Pontivy. Cette vertueuse fille fut d'abord mondaine et donna même dans les erreurs de Calvin ; mais touchée de la grâce , elle abandonna le siècle et devint sœur converse chez les ursulines de Pontivy, au diocèse de Vannes. Ses progrès dans la perfection furent si grands que le P. Rigolen, saint Jésuite Breton qui l'avait dirigée , en parle comme d'une âme d'élite. Elle mourut en 1649.

insérer , pour n'en point trop interrompre la suite.

Mais rien ne doit rendre plus croyables les merveilles que je rapporte dans cette vie , que le propre témoignage du saint homme à qui ces grâces ont été faites. On en a appris la plupart , ou de ses directeurs , auxquels il les avait avouées , ou des mémoires écrits de sa main , où il avait soin de marquer exactement les faveurs extraordinaires qu'il recevait de Dieu : et son mépris parfait du monde , la solidité de son jugement et sa capacité même dans les sciences ne me permettent pas de croire qu'il se soit trompé ou qu'il ait voulu tromper les autres par ces papiers , qu'il cachait toujours avec beaucoup de soin , comme le trésor précieux de sa reconnaissance et de son humilité.

Dieu a ainsi permis (1) pour l'augmentation de la gloire de son saint nom , que son Église ait su les merveilles de ses dons et de ses grâces envers plusieurs de ses saints , par la propre confession de ceux dont la vie a été plus miraculeuse , et qu'ils s'en soient ouverts à quelques personnes de conscience , ou qu'ils les aient eux-mêmes mis par écrit , comme pour en tenir compte à celui dont ils les avaient reçues , ou

(1) Voyez Ribadeneira , dans le discours qu'il adresse à ceux de sa compagnie avant la vie de St. Ignace leur fondateur.

pour obéir à ceux dont ils suivaient la conduite dans le chemin de la perfection.

Nous avons eu de cette façon la connaissance des communications admirables que les Brigitte , les Catherine , les Thérèse , les Gertrude , les Melchitide , les Angèle , et quelques autres saintes vierges , ont eues avec leur Époux céleste. Les plus vertueux et les plus sages compagnons de saint François d'Assise l'obligèrent de découvrir les Stigmates , lui remontrant que c'était en quelque façon frustrer l'intention que Dieu avait en faisant des grâces si particulières , que de les tenir cachées. Le Père Louis Dupont a écrit la vie pleine de prodiges de Marine d'Escobar , cette sainte fille dont il dirigeait la conscience , et à l'intercession de laquelle la feue Reine , mère de notre glorieux monarque , s'est toujours tenue redevable de sa guérison miraculeuse en son enfance , dans une maladie dont tous les remèdes humains n'eussent pu la délivrer. Jean François Pic , comte de la Mirandole , neveu du grand Pic , dont il imitait la vertu et la curiosité dans les sciences , écrivit la vie de l'admirable Catherine de Raconis (1) du tiers-ordre de Saint-Dominique , à mesure qu'il l'apprenait d'elle-même dans des entretiens qui étaient si éloignés de la légèreté ordinaire de celles de

(1) Honorée maintenant dans l'ordre de St-Dominique , comme bienheureuse , par permission du Pape Pie VII.

son sexe , que le docte Claude Seyssel , évêque de Marseille , et depuis archevêque de Turin , ayant eu à son retour de Rome deux heures de conférence avec elle , fut depuis toujours dans le ravissement que lui donna la solidité de cet esprit plein de merveilles. Nous aurions eu la vie de Henri Suzo , cet amant passionné de l'humanité sainte du Sauveur écrite par lui-même , si la trop grande hâte qu'une personne dévote , à qui il l'avait confiée , eut de la faire voir , ne l'avait obligé à la brûler.

Il y en a qui ont douté si le grand saint Augustin avait davantage glorifié Dieu par tous ses ouvrages que par ses seules confessions , où il lui rend un compte si exact de toutes ses pensées , de toutes ses actions , et de toutes les grâces qu'il avait reçues de lui. Je ne parlerai pas ici de quantité d'autres saints personnages , dont on a trouvé après leur mort des mémoires de leurs actions écrits de leur propre main , comme autrefois on trouva un abrégé de la vie du B. Guibert , abbé de Nogent-sur-Coucy ; et comme dans ce siècle on en a trouvé un semblable de celle du dévot et savant cardinal Bellarmin. Il me suffit de dire , que non-seulement saint Ignace , fondateur des Jésuites , avait ainsi fait un journal des lumières , des révélations , et des faveurs particulières qu'il avait reçues du ciel , mais qu'il conseillait aussi la même chose à

tous ceux qui voulaient beaucoup avancer dans le chemin de la vertu , et que c'était sur son exemple , que notre vertueux prêtre , qui cherchait partout à l'imiter , avait pris cette pratique , aussi bien que plusieurs autres qui ont fait toute la conduite de sa vie.

Je prie ici les lecteurs de considérer que les voies de Dieu sont infiniment éloignées de celles des hommes , qui n'obligent que pour être obligés ; de sorte même que les plus grands recherchent d'ordinaire davantage leur propre intérêt en faisant quelques grâces , et ne récompenseraient presque jamais les services passés , s'ils n'en attendaient encore de nouveaux. Le souvenir et la reconnaissance des bienfaits sont le seul tribut qu'il en prétend de nous , et l'on ne voit jamais ce soin de bien remarquer , et de lui tenir compte de toutes les grâces qu'on en reçoit , qu'il ne le récompense de quantité d'autres plus grandes. Cela se peut observer dans la conduite de tous les saints , dont le principal exercice a toujours été de comparer les bontés de Dieu avec leurs propres ingrattitudes.

Ce fut ce qui donna à notre saint prêtre un soin si exact et si constant de tenir ce merveilleux journal , dont j'ai tiré les principales instructions pour écrire cette vie. On y voit tant de simplicité et de solidité tout ensemble , tant de lumière et de reconnaissance , tant de zèle et de fi-

délité, que je puis assurer qu'il n'y a personne qui ne fût dans un profond étonnement de trouver tant de prodiges de la grâce dans un seul homme.

Ses traités ; et tout ce qu'il écrivait étaient pleins de bon sens d'érudition ecclésiastique , et de sentimens très-tendres d'une piété solide. On pourra reconnaître le caractère de son esprit à ses lettres , comme à toutes celles de ses instructions que je rapporte par occasion dans cette vie. Mais parce que la sainte négligence qui y paraît , le style peu exact et le langage fort éloigné de celui dont on se sert maintenant , en rendrait la lecture d'autant moins utile à plusieurs , que l'élocution leur en paraîtrait plus ennuyeuse , j'ai pris la liberté de changer quelquefois les expressions de ce saint homme , sans toucher à ses sentimens ; et j'ai conservé toutes ses pensées dans leur entier , avec autant d'exactitude que l'aurait pu faire celui qui n'aurait fait que le traduire en une autre langue.

Quoique je sache assez que dans les narrations de l'histoire, des circonstances et des dates de chaque chose tiennent lieu de preuves , je ne les ai pas toujours marquées bien exactement dans cette vie , faute de gens qui pussent me les apprendre fort assurément. Ceux qui sont les témoins de ces sortes d'actions extraordinaires et miraculeuses , ont accoutumé d'être si occupés à les admirer , qu'ils n'en prennent que les cir-

constances les plus sensibles ; et celle du temps , qui échappe même aux plus curieux , et qui ne s'observe bien que par ceux qui tiennent exactement des journaux de tout ce qu'ils voient et de tout ce qu'ils entendent , ne leur paraît d'aucune considération.

Pour cela même il se pourra faire que je ne rapporte pas toujours les actions de ce saint personnage dans le même ordre des temps qu'il les a faites , et que tous les soins et toutes les précautions que j'ai prises pour mettre chaque chose dans son lieu , ne m'aient pas empêché quelquefois de m'y méprendre. J'eusse pu , pour éviter cette peine , ne me pas contenter de faire à la fin de cette vie un traité des vertus de ce prêtre apostolique , mais l'écrire tout entière , en rapportant chaque action à chaque vertu , sans affecter aucune suite d'histoire ; comme l'ont fait saint Bonaventure dans celle de saint François d'Assise , Grenade dans celle du Père Jean Avila , et depuis quelques années le Père de St-Jure dans celle de ce gentilhomme (1) vertueux , qui a été l'admiration de la cour et de tout le royaume. Mais j'ai cru en devoir user comme la plupart des autres , écrivant une histoire continue pour donner quelque chose à la curiosité des lecteurs , qui remarquent toujours avec plai-

(1) M. de Renty.

sir les progrès que les saints font dans la vertu , à mesure que leur vie avance , et pour faire même plus d'effet sur les cœurs qui trouvent d'ordinaire plus imitable ce qui est dans la suite d'une vie , dont le commencement fait souvent voir les dispositions , et la fin montre la consommation de plusieurs choses , qui dans elles-mêmes paraîtraient incroyables à tout le monde.

Enfin comme ce n'est pas assez représenter un homme que de peindre chaque partie de son corps séparée de toutes les autres , il m'a semblé que je donnerais un portrait plus accompli d'un grand homme , en écrivant toute sa vie avec quelque suite et quelque liaison , et que ce serait en quelque façon le peindre de sa hauteur , et le faire ainsi mieux revivre dans son image.

Si plusieurs y trouvent quantité de traits qu'ils ne devront pas tâcher d'imiter , parce qu'ils passent la force ordinaire des hommes , du moins y trouveront-ils aussi assez de choses imitables pour satisfaire le désir qu'ils auront de se perfectionner. Chacun y verra des exemples et des enseignemens qui lui seront propres : les enfans y apprendront à étudier , et à bien joindre les lettres avec la vertu ; les jeunes gens y pourront voir comment on doit faire le choix d'un état de vie ; les prêtres et les missionnaires y auront un modèle de zèle et de fidélité dans les fonctions de leur ministère ; les religieux mêmes pourront s'y ins-

crire sur les exemples de notre saint prêtre , et sur ceux du fervent religieux de l'ordre de St-Dominique ; dont je n'ai pu me dispenser de rapporter les actions apostoliques , à cause de la liaison qu'elles ont avec celles de M. Le Nobletz ; les veuves enfin et les vierges chrétiennes pourront former leur conduite sur celles de ses sœurs et des femmes vertueuses qui sont parvenues par ses soins à une très-haute perfection. Mais le grand exemple que tous y trouveront , ce sera ce zèle de la gloire divine généreux et désintéressé , dont je puis dire que la plupart même des personnes qui font profession d'une plus grande vertu , ont un extrême besoin dans ce malheureux siècle d'envie et d'émulation peu chrétienne. Notre saint missionnaire , qui savait assez que les voies de Dieu sont différentes , quoiqu'elles aient toutes une même fin , avait , lorsqu'il le voyait glorifié , une extrême joie , qui n'était jamais diminuée par la quantité des personnes qui y avaient le plus contribué. Elle paraissait même plus sensible et plus extraordinaire quand il semblait que Dieu le laissait pour employer d'autres que lui ; ni la diversité de profession , ni la différence d'humeur et de maximes ne lui faisait trouver mauvais ce qu'ils faisaient , et il était toujours fort content , pourvu que son Maître fût servi et glorifié. Tantôt des séculiers , et tantôt des religieux de tous ordres ,

étaient ceux qu'il priaît de l'assister dans ses missions, suivant les besoins des peuples et les dispositions personnelles qu'il reconnaissait dans chacun de ceux à qui il procurait de l'emploi; et ce n'était en tout cela ni l'esprit de Paul, ni celui d'Apollo qui le gouvernait, mais celui de Jésus-Christ seul, dont il tenait sa mission par le moyen de ses Vicaires.

Enfin, je ne croirai pas avoir rendu un petit service à notre siècle en lui faisant connaître un de ces prêtres excellens dont on peut parler et dire, comme saint Augustin le disait de saint Paulin (1), que leur exemple fait beaucoup plus de fruit, que l'éloquence des plus savans écrivains ou des plus habiles et des plus zélés prédicateurs. Je ne puis croire que Dieu n'ait allumé un si grand flambeau, que pour éclairer la seule Basse-Bretagne, et je me tiens heureux qu'il daigne se servir de moi, pour en porter la lumière aux autres provinces du royaume et aux pays étrangers. Tous les siècles ont ainsi eu des lumières extraordinaires qui les ont éclairés, non-seulement dans les cloîtres, qui sont les refuges ordinaires de la vertu bannie par les maximes du monde, mais aussi dans l'état séculier. Et aux temps les plus corrompus, l'Eglise n'a jamais

(1) Non uberiore fructu legit vel audit me docentem vel disserentem, vel quibuslibet exhortationibus accendentem quam inspicit te viventem. *Aug. ép. 59, ad Paulin.*

manqué de vertueux ecclésiastiques, dont la vie servait de reproche aux moins vertueux, et dont les actions devaient long-temps servir d'exemple à la postérité.

Et sans les aller chercher bien loin dans les premiers siècles de l'Eglise, lorsque l'avarice n'avait pas encore corrompu les mœurs des ministres du Dieu vivant, comme elle fit depuis presque partout, la France vit du temps de saint Louis deux excellens curés (1), dont la vie fut toute pleine de merveilles, et dont le zèle pour la propagation de la foi embrassa une infinité de personnes. Les fruits que la charité ardente de saint Yve fit quelque temps après dans la Bretagne, n'ont pas encore cessé; et l'on conserve dans tout le royaume une vénération particulière pour ses admirables vertus. La vie du Père Jean Avila, et celle de François-Jérôme Simon, chanoine de Valence, qui ont été dans le dernier siècle la gloire de l'Espagne, y font encore la règle de tout ce qu'il y a de saints ecclésiastiques. Les missionnaires des Indes et de l'Amérique ne peuvent choisir de modèle plus accompli que le vertueux Loza, curé au Mexique, et compagnon de Grégoire Lopez, cet autre grand serviteur de Dieu, premier Anachorète de l'Amérique, où

(1) Le B. Thomas, curé en Normandie, et le B. Foulques, curé près de Paris, qui prêcha la croisade dans toute la France.

Jean Fernandez de Léon répandit partout l'odeur de sa sainteté dans le royaume du Mexique, et dans les Philippines, à la conversion desquelles il sacrifia généreusement sa vie. Mais sans sortir ni de notre temps ni de ce royaume, il n'y a point d'exemples de vertus excellentes, que ne nous puissent fournir les vies du P. de Condren, de M. Galleman, de M. Bardon de Brun, du P. Yvan, de M. Roussier, du P. Renard, de M. de Queriolet, de M. Bourdoise, du P. Bernard, du P. Faure, de M. Ollier, du P. Vincent de Paul, de M. Langlois, curé de Flers en Basse-Normandie, décédé depuis peu de mois en grande réputation de sainteté, et de quelques autres, dont les actions admirables qui se sont faites à nos yeux et desquelles nous avons encore un grand nombre de témoins, nous doivent porter plus fortement à la pratique de toutes les vertus les plus excellentes du christianisme, que tout ce que nous en pouvons lire dans les autres livres.

J'espère que Dieu par sa bonté infinie bénira celle-ci de pareils succès, et s'en servira pour glorifier son saint nom, en glorifiant celui d'un Ecclésiastique, qui n'a jamais eu d'autre passion que celle de le faire connaître aux hommes, et de soumettre un grand nombre d'âmes au joug heureux de la croix du Sauveur.

LIVRE PREMIER.

DE L'ENFANCE

DE

M. LE NOBLETZ,

ET DU TEMPS DE SES ÉTUDES.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de M. Le Nobletz, et sa première enfance.

DIEU qui ne permet jamais que les véritables maux entrent dans le monde, qu'il n'en donne en même temps les remèdes, fit naître M. Le Nobletz comme une grande lumière de l'état ecclésiastique, dans un pays et dans un temps où les bons prêtres étaient le plus nécessaires, et où les personnes de toutes conditions avaient le plus de besoin d'être excitées par des exemples d'une vertu et d'un zèle extraordinaires. Il y a peu de provinces au monde, où la noblesse ait plus de cœur et d'esprit, et plus de

dispositions naturelles à la vertu et à l'honneur, que dans la Basse-Bretagne : et je puis dire qu'il n'y en a aucune dont les peuples soient plus enclins à la piété, et plus capables de profiter des soins de ceux que Dieu appelle à prêcher son évangile, et à gagner des âmes à son service. Mais le défaut d'instruction, et la difficulté qu'il y a d'apprendre la langue de nos ancêtres, qui s'est conservée dans cette province, y avait établi de telle sorte l'ignorance, le crime et la superstition, et ces maux semblaient y être devenus si grands, qu'ils ne pouvaient plus être guéris par aucun remède.

Tout l'état ecclésiastique, dont on eût dû attendre la réformation des désordres qui y régnaient, n'était presque composé que de gens qu'on avait portés à la prêtrise comme à un refuge contre la pauvreté de leurs familles, ou qui l'avaient recherchée comme un moyen de jouir de tous les plaisirs les plus honteux, et d'être incessamment dans des débauches, auxquelles la seule misère de leur fortune eût pu mettre quelques bornes, s'ils n'étaient devenus les ministres du Dieu vivant. La nécessité d'avoir des curés et des prêtres qui pussent parler la langue du pays, faisait considérer la nécessité des scandales qui en arrivaient, comme indispensable, et les prélats croyaient que c'était un moindre mal de pourvoir les paroisses de pasteurs vicieux et ignorans, que de laisser le troupeau de Jésus-Christ sans aucune conduite et sans aucune nourriture spirituelle. Il ne faut pas s'étonner

que des peuples menés par des guides si aveugles, tombassent communément dans les plus grands précipices. Les gentilshommes étaient dans tous les vices que peut produire l'oisiveté et l'impunité. C'était un spectacle pitoyable, mais ordinaire, et passé en coutume, et presque en loi, de laquelle ils ne pouvaient plus se dispenser, de voir de jeunes enfans, dont les bonnes inclinations, la vivacité d'esprit, et l'amour des belles-lettres semblaient promettre une suite de belles actions, et une vie digne de leur naissance, laisser ruiner au sortir des collèges toutes ces belles espérances par le vice plus commun de leur pays, s'oublier en peu de temps de tous les devoirs de conscience et d'honneur, et finir souvent dans les débauches et dans les querelles, à l'âge de vingt cinq ans, une vie que la bonté de leur tempérament et de leur naturel leur promettait très-longue et très-glorieuse. Les peuples seraient exempts de la plus malheureuse partie de l'extrême sujétion où les tient la noblesse dans cette province, s'ils se dispensaient de suivre ses exemples. La faiblesse était alors si grande parmi eux, qu'ils trouvaient dans chaque semaine plus de jours pour les danses publiques et pour leurs dérèglemens, que pour le travail, auquel ils sont obligés par leur condition, et par la dépendance entière qu'ils ont de leurs seigneurs (1). Mais

(1) Il faut se rappeler que l'auteur écrivait en 1666. Les

leur ignorance était si extrême, qu'à peine se trouvait-il cinq ou six personnes dans les plus nombreuses paroisses, qui fussent les premiers élémens de notre sainte religion, qui eussent les dispositions que saint Paul désire dans ceux qui veulent s'approcher de Dieu par la foi, et qui connussent un seul Dieu et un Sauveur. De sorte que les dames, qui ont dans ce pays-là autant de conduite et de piété qu'en aucune autre province du royaume, étaient presque l'unique appui, et faisaient la principale gloire de celle-ci devant Dieu et devant les hommes.

La miséricorde divine fut touchée des misères de ces pauvres peuples, bien plus à plaindre pour leur ignorance et pour le dérèglement de leurs mœurs, que ne le sont ceux du royaume que Dieu afflige plus souvent de la guerre, de la famine, et des autres fléaux de sa justice; et elle leur suscita un nouvel apôtre et un missionnaire admirable, qui a été le premier, depuis le grand S. Vincent Ferrier, qui ait employé des soins et des travaux extraordinaires à l'instruction et à la conversion des fidèles dans cette extrémité de l'Europe.

M. Le Nobletz marque, dans un journal qu'il a fait des grâces et des miséricordes de Dieu sur lui, parmi les plus grandes qu'on en

seigneurs étaient alors propriétaires fonciers de presque tous les biens en Basse-Bretagne; les paysans en étaient les colons et pouvaient toujours être congédiés. Ces biens se nommaient domaines congéables. Cet état de chose subsiste encore, mais est moins commun qu'autrefois.

puisse avoir reçues, et dont on lui doive le plus de reconnaissance, celles d'être né avec un bon naturel, et d'un père et d'une mère craignant Dieu; d'avoir été allaité par une nourrice vertueuse, et d'avoir reçu les premières instructions d'un maître soigneux et homme de bien. Aucun de ses avantages ne lui manqua pour élever ce haut édifice de grâce et de sainteté, que plusieurs ont admiré durant sa vie, et que tous révérent après sa mort.

Il naquit le vingt-neuvième jour de septembre de l'an mil cinq cent soixante-dix-sept, dans le château de Kerodern, situé en la paroisse de Plouguerneau, de l'évêché de Léon en Basse-Bretagne (1). Dieu lui fit la grâce de lui donner un père et une mère catholiques, et dont la vertu passait le commun des personnes de qualité de leur pays. Hervé Le Nobletz son père, qu'on appelait monsieur de Kerodern, du nom de sa principale terre, était d'une bonne et ancienne famille (2), où il y avait toujours eu beaucoup d'honneur et de probité. Il était un des quatre seuls notaires publics qui étaient

(1) Ce diocèse, situé dans la partie occidentale de la Bretagne et qui renfermait la ville de Brest dans son territoire, a été supprimé par le concordat de 1801. Son dernier évêque, M. de la Marche, célèbre par ses abondantes aumônes et par les services qu'il rendit aux prêtres émigrés en Angleterre, mourut à Londres le 25 novembre 1806.

(2) Cette famille subsistait encore au commencement de ce siècle. En 1812 il se trouvait à Tréguier, en Basse-Bretagne, une dame noble, âgée et respectable, qui portait le nom de Nobletz. Elle assurait être de la famille du saint prêtre et possédait son portrait.

dans tout le pays de Léon, en un temps auquel il n'y avait que les nobles qui pussent exercer ces charges, non plus que toutes celles de judicature. Ce bon gentilhomme, quoiqu'un peu trop porté au gain, en employait une partie en aumônes, et n'épargnait rien pour s'acquitter des devoirs d'un bon père. Car bien qu'il eût onze enfans, il donnait pour l'éducation de chacun cent écus par an; ce qui était la plus grande dépense qu'on pût faire en ce temps-là pour des cadets des familles les plus aisées, dans un pays dont les coutumes leur sont fort désavantageuses. Mad. de Kerodern, mère de M. Le Nobletz, s'appelait Françoisse de Lesvern, et était de l'ancienne maison de Coatmanach, l'une des plus illustres et des mieux alliées de tout le pays. Cette dame n'ayant pas moins de vertu que son mari, ni moins de désir que ses enfans fussent bien instruits, Dieu bénit les soins de l'un et de l'autre de telle sorte, que de cinq fils qu'ils avaient, dont Michel était le quatrième, il n'y en eut aucun qui ne fit de grands progrès dans les lettres, et dont on n'estimât la capacité. De six filles, trois furent mariées selon leur qualité à des gentilshommes du pays; une autre mourut dans son enfance; et Dieu se servit de M. Le Nobletz pour porter les deux autres à une vertu exemplaire, et à une piété digne des premières vierges du Christianisme, qui consacraient leurs soins et leur vie au service des apôtres.

Entre les bienfaits que M. Le Nobletz avait

reçus de la bonté de Dieu, et dont il s'était fait un sujet de méditation, pour l'en remercier tous les jours de sa vie, il rapporte comme un des plus signalés, le bonheur qu'il eut de naître à la nature et à la grâce dans un jour consacré à saint Michel, protecteur de l'Eglise, et d'avoir reçu le nom de ce glorieux archange dans son baptême.

Il remercie Dieu aussi, dans son journal, de ce qu'il fut mis entre les mains d'une sainte nourrice, qui l'offrait tous les jours à son Créateur, le priant avec ferveur qu'il lui plût d'en faire par sa grâce un de ses plus fidèles serviteurs; et il remarque qu'il lui avait plus d'obligation de l'avoir conservé par ses prières ardentes et assidues, que de l'avoir nourri de son lait.

Il n'eut pas plus tôt été retiré des mains de cette bonne femme, qu'il donna souvent, dans la maison de son père, des marques de la piété qu'il devait pratiquer durant tout le cours de sa vie. Il y avait près de Kerodern une église dédiée à S. Claude, qui n'en était séparée que par un petit étang, qu'il fallait cotoyer pour y aller. Cet enfant de bénédiction n'avait que quatre ans, qu'on le trouvait sans cesse dans cette église en prières, sans qu'il en pût être détourné par les menaces, ni même par les châtimens de sa mère, qui craignait qu'allant ainsi seul il ne tombât dans l'étang. On a entendu raconter souvent depuis à cette dame, qu'à cause que son petit Michel lui disait d'ordinaire pour toute excuse, qu'il venait de la maison de Dieu, et

qu'une dame qui lui apprenait à le prier, l'y avait conduit par la main, elle l'enferma un jour à la clef dans une chambre; mais que n'ayant pas laissé de le trouver bientôt après encore à genoux dans la même église avec une posture dévote et un visage plein d'ardeur, sans qu'elle pût découvrir que personne lui eût ouvert la chambre, elle apprit de la propre bouche de cet enfant, que c'était la même dame d'une merveilleuse beauté, qui avait pris soin de lui ouvrir la porte du lieu où on l'avait enfermé, de le conduire à l'église, et de lui apprendre avec quelle dévotion il y devait prier Dieu : qu'au reste il ne savait quelle était cette personne, d'où elle était venue, ni où elle s'était retirée.

Les autres faveurs plus particulières et plus sensibles qu'il reçut depuis de la Mère de Dieu, et dont on a de très-grands témoignages, peuvent faciliter la créance de cette merveille, dont on trouvera plusieurs exemples bien authentiques dans les histoires anciennes de l'Église; et le Sauveur du monde ayant fait autrefois paraître tant de tendresse pour les âmes des petits enfans, on peut croire sans légèreté que celui-ci, qu'il destinait et qu'il formait dès-lors à une conduite si élevée, en a reçu des marques fort particulières.

CHAPITRE II.

Première éducation de M. Le Nobletz.

M. de Lesvern, père de Mad. de Kerodern, voulut avoir auprès de lui son petit-fils Michel à l'âge de sept ans, pour l'y faire instruire avec quelques-uns de ses autres petits-fils, par un vertueux ecclésiastique qui demeurait chez lui dans son château de Lesvern. Cet enfant continua d'y donner tous les présages d'une grande piété qu'on peut remarquer dans cet âge; et il y fit surtout paraître tant de retenue et de modestie avec ses petites cousines de même âge que lui, qui étaient élevées dans la même maison, qu'on ne le voyait jamais entrer dans leur chambre, n'y même les entretenir en aucun autre lieu qu'à la table de leur grand-père: de sorte qu'il était déjà aisé de voir que ce petit écolier recevait intérieurement des leçons de vertu bien plus utiles que toutes celles de son maître, sous la conduite duquel il ne fut que peu d'années.

M. de Lesvern son grand-père étant mort, M. de Kerodern, qui ne pouvait laisser passer aucun jour sans le ménager, pour donner à ses enfans une bonne éducation, le rappela chez lui, et lui donna un précepteur qu'il ne conserva pas fort long-temps. Car il s'aperçut bientôt que la meilleure conduite pour

la bonne instruction des enfans , est de tourner leurs inclinations du côté de l'étude et de la vertu , par les exemples , qui peuvent toujours sur eux beaucoup plus que tous les préceptes ; et que l'émulation est aussi nécessaire pour les porter à leur devoir , et les accoutumer à des maximes propres de leur condition , qu'elle se rencontre rarement autre part que parmi la multitude de ceux qu'on nourrit ensemble.

Cela le fit résoudre à mettre les siens dans un lieu où , sans être exposés à contracter les défauts des valets , ils verraient tous les jours un grand nombre d'exemples de vertus loués et récompensés , en même temps qu'ils concevraient de l'horreur des actions blâmables , par les reproches qu'on en ferait à ceux qui les auraient commises.

M. Le Nobletz a depuis souvent remercié Dieu d'avoir donné ces sentimens à son père , de lui avoir fait prendre la résolution de le mettre dans des écoles publiques sous deux vertueux ecclésiastiques frères , qui inspiraient doucement et efficacement la piété et la doctrine à leurs écoliers , qui étaient fort éloignés de cette sévérité indiscrète qui accoutume souvent les enfans à n'avoir point d'autre principe de leurs actions que la crainte , et qui étouffe toute sorte de lumières et d'ouvertures heureuses dans leurs esprits , leur donnant autant d'horreur pour la vertu et les lettres , qu'ils en concevraient d'amour , si l'on ne leur en augmentait les épines par des châtimens ou des menaces continuelles.

Michel profitait si heureusement de la conduite de ces deux serviteurs de Dieu , qui prenaient plaisir à voir un enfant de dix ans exempt de toutes les légèretés de cet âge , qu'on pouvait dire de lui ce que l'Écriture nous raconte de Tobie qu'étant encore enfant , il ne fit jamais rien paraître de puéril dans toutes ses actions (*Tob. c. 14.*).

Dieu permit ensuite , pour le bien de la paroisse de Ploudaniel , qu'il y fût envoyé pour continuer d'apprendre les lettres humaines d'un professeur estimé habile dans le pays , et qu'il passât en ce lieu-là six ans sous sa conduite. Il a remarqué que se trouvant alors en quelque façon au milieu de la barbarie , parmi un peuple aussi grossier et aussi ignorant que les sauvages mêmes , il plut à Dieu de lui donner pour la piété l'attrait des douceurs et des grâces , qu'il a coutume de faire ressentir à ceux qui commencent de se mettre entièrement à son service ; que son cœur nageait dans une joie continuelle , et que rien ne lui semblait amer et difficile de tout ce qui regardait la gloire de son maître. Il n'avait que quatorze ans , quand il reçut de notre Seigneur une de ces grâces extraordinaires , qu'il ne fait qu'à ceux de ses plus fidèles serviteurs , que sa providence destine à de plus grandes choses ; de sorte qu'il dit depuis à une personne de grande vertu , à qui il crut devoir faire confidence de cette merveille , qu'il n'avait point de termes qui pussent exprimer la surprise et la joie dont il avait été comblé en cette rencontre.

Mais ses actions de zèle dont cette faveur fut suivie , étaient une voix qui faisait retentir d'une manière bien plus haute et bien plus expresse, la grandeur des bienfaits extraordinaires qu'il avait reçus de Dieu , que ne l'eussent pu faire toutes les paroles. La leçon que la Sagesse fit alors à ce petit écolier , lui apprenant les marques du vrai mépris du monde et de tout ce qui n'est pas Dieu , lui demeura si avant dans l'esprit et dans le cœur, qu'on peut la considérer comme le premier fondement de la tour de l'Évangile , qu'on lui vit élever depuis si haut. Ce fut là que comme tous les plus grands saints de l'Église ont eu quelque maxime particulière de vertu et de sainteté qui animait toutes leurs actions , et servait de règle à leur conduite, il prit pour la sienne cet axiome de l'Évangile , que pour aimer et imiter le Verbe incarné , il faut haïr le monde , le mépriser , et le vaincre courageusement.

Ce mépris de toutes les choses périssables , fut accompagné , comme il l'est d'ordinaire , d'un grand désir de souffrir pour celui qui est uniquement aimable , et de le faire connaître aux autres. On vit cet enfant , pour prévenir les amorces de la volupté , qu'il savait commencer à cet âge de causer la perte des plus belles âmes , punir ses membres des péchés dont à peine ils étaient capables , prendre les sentimens d'une pénitence austère , assujétir à l'esprit son corps , dont il n'avait encore ressenti aucune révolte , le coucher sur la dure , lui refuser les satisfactions

les plus innocentes , et lui faire souffrir de très-rudes mortifications.

A peine se sentit-il attaqué du démon de l'impureté dans un bois où il était allé seul pour s'entretenir avec Dieu , que se ressouvenant des actions les plus héroïques dont se sont autrefois servis de grands saints , pour éteindre les flammes impudiques , il se dépouilla , et se jeta tout nu au milieu des ronces et des épines : se tenant heureux d'acheter une si belle victoire par la perte de son sang , qu'il offrait cependant à Jésus et à sa sainte mère. Étant depuis une seconde fois tenté de la même manière , il se servit de pareilles défenses ; et s'étant dépouillé , demeura durant trois heures couché dans la neige , son corps étant à demi mort de froid , pendant que son cœur brûlait des flammes que l'amour de Dieu , qui lui faisait mépriser tout autre amour , y avait allumées.

Les âmes généreuses qui se sont fort exercées dans les actions de vertu les plus difficiles , savent combien une résolution courageuse et une grande victoire qu'on remporte sur ses propres inclinations , attire de grâces de Dieu , et donne souvent de facilité à en remporter de semblables. On verra par la suite de la vie de ce saint jeune homme , que ces actions de force et de constance furent libéralement récompensées par celui qui les lui fit faire , et qu'elles furent couronnées par une chasteté angélique qu'il conserva durant toute sa vie.

Il commença aussi en même temps à prati-

quer le zèle et la patience dans la prédication de l'Évangile, dont il devait donner de si merveilleux exemples, et il n'était du temps de ses études que pour le donner à ces commencemens d'une vie apostolique. Mais les paysans qu'il catéchisait et qu'il instruisait dans le cimetière, au sortir de l'Eglise et dans tous les lieux où il pouvait les trouver assemblés, récompensaient d'ordinaire sa charité de railleries, d'injures, de menaces, et quelquefois même de coups et de mauvais traitemens, que cet enfant souffrait avec joie à l'imitation des apôtres; comme s'il eût goûté tout seul les fruits de ses peines, que ces âmes dures refusaient de recevoir. Il fut même exercé par plusieurs périls très-grands, dont Dieu a coutume d'éprouver la foi de ses plus fidèles serviteurs; et il le remercie, dans son journal, de l'avoir délivré par un soin particulier de sa douce providence, dans ce lieu de Ploudaniel, de sept dangers manifestes de mort, dont selon toutes les apparences il ne devait pas échapper.

CHAPITRE III.

M. Le Nobletz fait ses études des humanités et de la philosophie à Bordeaux et à Agen; il y est délivré miraculeusement de divers dangers, et se convertit à Dieu tout de nouveau.

APRÈS l'heureuse conversion du roi Henri-le-Grand, les Espagnols ayant été chassés du port

de Crozon en Basse-Bretagne par le maréchal d'Aumont, aussitôt que les guerres civiles furent cessées, et qu'on pût aller sûrement sur mer, Michel Le Nobletz fut envoyé avec ses frères à Bordeaux, pour y étudier plus solidement les lettres humaines sous des professeurs habiles, dont la Bretagne était alors entièrement dépourvue. Le danger évident de périr où il se vit deux fois sur la mer, fut bien moindre que ceux qu'il courut sur terre, où les mauvaises compagnies qu'il fut obligé de voir, lui pensèrent faire perdre tout ce qu'il avait plu à Dieu de mettre en lui de dispositions à la véritable sainteté.

C'était une coutume en ce temps-là, que les écoliers Bretons qui étudiaient à Bordeaux, suivant leur manière ordinaire d'engager toute leur nation dans les querelles des particuliers, choisissaient un chef de bande, qu'ils appelaient le prier des Bretons, qui avait soin de les assembler, et était le chef dans toutes les occasions qu'ils jugeaient importantes à l'honneur de leur pays, qu'ils aiment tous plus qu'aucune autre nation du monde n'aime le sien, ni que les lois de la nature ne nous prescrivent d'aimer notre patrie. Le frère aîné de Michel ayant été chargé de ce malheureux emploi, dont il se tenait fort honoré, Michel se crut obligé d'apprendre à faire des armes, pour ne lui pas manquer au besoin. Il se rendit en peu de temps si habile dans ses exercices, que son adresse et son courage le firent élire après son frère pour prier des Bretons.

Ce fut alors qu'il se vit sur le penchant du précipice; et il ne reçut jamais aucune autre grâce du ciel, dont on trouve de lui des remerciemens plus tendres, que de celle qu'il plut à Dieu de lui faire, en le délivrant de ce danger si manifeste de son salut. Sa commission l'obligeait de fréquenter toutes sortes de mauvaises compagnies des plus débauchées de son pays; d'épouser toutes leurs querelles, quelque injustes qu'elles pussent être, et d'exposer sans cesse sa vie dans des occasions fort criminelles devant Dieu, et où il n'y avait aucun honneur à acquérir devant les hommes. Ce fut dans une de ces malheureuses occasions qu'il fut sur le point de percer de son épée un jeune homme qui pressait vivement son frère, et qui était assisté de plusieurs autres écoliers de droit, résolus de le perdre, lorsqu'il sentit son bras arrêté par une main invisible qu'il crut être celle de la même reine du ciel qui l'avait pris sous sa protection, et dont il avait reçu tant de faveurs si particulières dans son enfance.

S'il eut sujet de reconnaître qu'il tenait ce bonheur de la Vierge, il en eut bientôt après des preuves plus sensibles et plus merveilleuses; et il fut délivré par son moyen pour toujours de semblables dangers, d'une manière si surprenante, qu'il connut en même temps, aussi certainement que s'il l'eût appris par une révélation expresse, que Dieu voulait qu'il s'engageât à suivre son fils par le chemin de l'hu-

mitié, de la simplicité, de la pauvreté, et du mépris du monde. Il se prosterna aussitôt humblement, pour assurer sa divine protectrice d'une entière obéissance; et ayant quitté son épée, il la choisit pour sa perpétuelle et unique maîtresse, et protesta de ne combattre plus jamais, que sous les étendards et sous la conduite de son fils.

Cet heureux engagement laissant le cœur de M. Le Nobletz plein d'ardeur, et son esprit plein de lumière divine, il vit alors clairement les dangers qu'il courait en fréquentant ceux qui suivent les maximes du monde, si opposées à celle de l'amour divin dont il se sentait enflammer.

La crainte des jugemens de Dieu, dont le Saint-Esprit a accoutumé de se servir pour préparer les cœurs où il veut établir sa demeure, commença à donner au sien divers mouvemens, et à le mettre dans toutes ces saintes irrésolutions, qui sont d'ordinaire suivies du repos d'une conscience qui ne s'attache qu'à celui en qui seul on peut le trouver.

Considérant que pour ce qui regarde le salut, il n'était pas assez secouru à Bordeaux dans le collège où il étudiait, et qu'encore qu'il y pût fort profiter dans les lettres humaines, il y perdait son temps, faute de recevoir assez d'instructions et de direction pour la vie spirituelle; il était dans une extrême inquiétude, et s'affligeait d'autant plus des ténèbres où il se croyait enveloppé, qu'il ne voyait point de

moyen d'en sortir. Il implorait avec des gémissemens continuels la lumière de l'Esprit divin par l'intercession de la sainte Vierge, pour reconnaître plus en particulier les voies qu'il était inspiré de suivre.

Ce lui fut en cet état un sujet de joie bien sensible, dont il remercia toujours depuis la bonté de Dieu, d'apprendre qu'il y avait à Agen des Jésuites, et que ces Pères, suivant l'esprit de leur vocation, étaient autant pour inspirer la vertu et la piété à leurs écoliers, que pour les avancer dans les sciences. Il ne douta point que ce ne fût là le port où Dieu voulait qu'il se jetât, et le moyen le plus avantageux de se tirer des engagemens où il était, pour n'en prendre que de saints et d'utiles à son salut.

CHAPITRE IV.

M. Le Nobletz, poursuivant ses études à Agen, achève de s'y convertir entièrement à Dieu, et y exerce son zèle pour le salut des âmes.

M. Le Nobletz arrivant à Agen au mois d'octobre de l'an 1597 y trouva toute la consolation qu'il avait espérée de ce séjour ; et il établit de telle sorte sa satisfaction dans l'obligation qu'il avait d'y étudier les belles-lettres et la vertu tout ensemble, qu'il avait accoutumé de dire que le temps qu'il avait passé en ce lieu-là sous la conduite des Jésuites, avait été pour lui un

siècle d'or. Il s'adonna avec tant de soin aux sciences humaines, qu'il savait pouvoir devenir en quelque façon divines par le bon usage qu'on en fait, qu'il apprit dès la première année, dans la classe appelée communément la Seconde ou la classe d'Humanités, à expliquer sans peine tous les plus difficiles auteurs grecs et latins, qu'il lisait assiduellement, et il commença aussi dès-lors à faire de fort beaux vers en ces deux langues, de sorte même qu'il composa et récita en public un long poème grec, dont l'invention, la fable et la conduite étaient toutes de son génie, aussi bien que la versification. Il n'avait pas oublié cet ouvrage à l'âge de soixante-deux ans ; et il faisait voir, en le récitant par cœur dans sa vieillesse, combien il est avantageux aux enfans de n'apprendre, suivant la maxime d'un ancien, que ce qui peut leur être utile dans toute la suite de leur vie. Il eut les mêmes succès en sa rhétorique, et ayant étudié avec une pareille ardeur en philosophie pendant deux ans, il les termina par un acte public, qu'il voulut dédier à M. de Kerodern, son père, en reconnaissance des marques particulières de bonté et de tendresse qu'il en avait toujours reçues.

Mais il s'attachait avec bien plus d'affection et de zèle à l'étude de la vertu et de la piété. Le souvenir de ses péchés, la crainte des jugemens de Dieu, et les pensées de l'éternité qu'il avait toujours présentes, et qui étaient entretenues par les instructions et les exhortations ordinaires, qu'on a coutume de faire dans les clas-

ses des Jésuites, augmentèrent de jour en jour sa ferveur. Il demanda bientôt d'être admis dans une de ces congrégations dédiées à la sainte Mère de Dieu, qui sont établies dans tous les collèges de ces Pères, et qui servent tant à y conserver l'innocence et le bon exemple parmi leurs écoliers, et à remplir tous les ordres de l'Eglise d'un si grand nombre de dignes sujets. Son humilité lui fit désirer d'en être le portier durant deux ans; et il y donna tant d'exemples d'une vertu extraordinaire, qu'il n'y avait personne qui ne le regardât avec admiration et quelque sorte de respect.

A sa dernière année de philosophie, qui était la vingt-troisième de son âge, Dieu l'ayant auparavant conduit depuis sa conversion par la crainte de ses jugemens, il se sentit changé par la grâce, élevé au pur amour de son créateur, et dégagé de toute sorte d'intérêt et de toute sorte de crainte servile. Il conçut en même temps, ou plutôt Dieu lui mit dans le cœur, comme il le marque lui-même, cet amour passionné et cette tendresse particulière qu'il eut pour les pauvres durant tout le reste de sa vie, et que la bonté divine témoigna agréer par un si grand nombre de merveilles qu'elle fit en sa faveur. Ce fut alors que Dieu lui ayant fait connaître une partie des desseins qu'il avait sur lui, et l'ayant rempli d'une entière confiance en sa miséricorde, il se sentit en un moment délivré d'une infinité de scrupules, d'inquiétudes, de misères intérieures et de faiblesses, et commença

à goûter les douceurs de la liberté des enfans de Dieu, d'une manière qu'il n'avait encore jamais expérimentée.

L'humble reconnaissance qu'il eut de ces faveurs si extraordinaires, dont il remercia Dieu depuis tous les jours de sa vie, lui donna de si ardens desirs d'y répondre fidèlement, qu'il résolut d'éloigner de son cœur tous les obstacles de la grâce, et de l'union entière de son esprit à son créateur. Il crut ne le pouvoir mieux faire, qu'en s'attachant avec une nouvelle ferveur à cette grande maxime du mépris du monde, qui est le fondement de la perfection, et qu'il avait apprise dès l'âge de quatorze ans dans l'école du Sauveur.

Ce fut en l'année 1598, le 30 de septembre, jour dédié à l'honneur de saint Jérôme, qu'il s'engagea par une promesse particulière à faire durant toute sa vie cette profession du mépris du monde, qui lui fit depuis tous les ans célébrer cette journée avec plus de joie, que d'autres ne célèbrent celle de leur naissance, et qui lui fit prendre ce docteur de l'Eglise pour son protecteur spécial.

Pour mieux réussir dans l'exécution de ses saintes résolutions, il obtint de son père permission de se séparer de ses frères, qui étaient allés avec lui à Agen, et dont la compagnie, aussi bien que celle des autres gentilshommes de son pays, lui faisait redouter les dangers où il s'était trouvé à Bordeaux, et apportait encore quelques distractions à ses prières et à ses étu-

des. Il prit donc une chambre dans un autre quartier de la ville chez un bourgeois qui menait avec sa femme une vie fort chrétienne et fort exemplaire, et assistait de tout ce que Dieu lui avait donné de bien, les pauvres et les religieux, et surtout les Pères Capucins, auxquels il avait une attache particulière. Cet homme se tenant fort heureux de le posséder, lui donna, outre sa chambre, un lieu commode dans l'endroit le plus élevé de sa maison, et le plus éloigné du bruit, pour en faire un lieu de retraite et de prière.

Ce fut une joie inexplicable à M. Le Nobletz de se trouver dégagé de tous les plus grands empêchemens de son bonheur, et de pouvoir dire avec le Prophète: *Je me suis éloigné par la fuite, et j'ai établi ma demeure dans la solitude* (Ps. 54. 8). L'oraison, l'étude et la pénitence, qui l'accompagnèrent jusqu'à la mort, étaient ses uniques exercices dans cette retraite. Il ne voyait ses frères et les autres personnes de son âge, que par rencontre; et bien qu'il ne leur parlât toujours qu'avec un visage gai et ouvert, il ne leur disait qu'autant de paroles qu'il en fallait pour conserver avec eux le lien de la charité. De sorte que tout son entretien n'était qu'avec son directeur pour la conduite de sa conscience, avec ses professeurs pour l'avancement de ses études, avec les pauvres pour les consoler et les instruire, et avec quelques écoliers qu'il reconnaissait les plus portés à la piété, ou qu'il espérait gagner au service de

Dieu, et qu'il jugeait les plus propres à augmenter la gloire de son saint nom.

CHAPITRE V.

M. Le Nobletz gagne durant ses études plusieurs écoliers au service de Dieu, et entre autres un gentilhomme de son pays, appelé M. de Limbau ou Pierre Quintin.

La lecture de la vie de saint Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus, faisait en ce temps-là les délices de M. Le Nobletz, et servit toujours depuis bien merveilleusement à sa conduite. Il conçut à son exemple, dès le commencement de sa conversion, un désir ardent de la plus grande gloire de Dieu et du salut des âmes, et il eut comme lui jusqu'à la mort une constance infatigable à chercher les moyens d'allumer dans les autres ce feu de la charité qui brûlait en lui. Ce fut sur ce même modèle qu'il s'efforça de gagner plusieurs écoliers à la piété, et de leur donner ce mépris généreux du monde, qu'il avait pris pour le fondement de la vie toute spirituelle qu'il avait embrassée. Il se privait des choses qui semblaient lui être les plus nécessaires, et ne mangeait point d'ordinaire de viande, ni ne buvait point de vin, pour épargner sur l'argent que lui envoyait son père, de quoi subvenir aux nécessités des plus pauvres, et les engager par ce moyen à profiter des secours bien plus considérables qu'il leur donnait pour

l'entretien et la nourriture de leurs âmes. Il avait accoutumé surtout de leur dire souvent qu'ils eussent soin toujours de faire les mêmes choses qu'ils eussent voulu à leur mort avoir faites pendant leur vie ; que moins ils auraient de bien en ce monde , moins ils auraient de peine à le quitter ; qu'ils prissent garde à bien ménager tous les momens que Dieu leur accordait pour en tirer sa gloire et la leur propre ; que le temps qu'ils avaient à être sur la terre , était comme un jour qui passait bientôt , où la lumière du ciel ne manquait à personne ; mais que peu après viendrait le temps de la nuit , où il n'y aurait plus de lumière , ni de moyen de travailler utilement à son salut (*S. Jean, ch. 94*).

Dieu lui fit la grâce de mettre par ses charités et par ses sages avis, dans de saintes maisons religieuses, qui conservaient encore la première ferveur de leur institut, plusieurs jeunes hommes, qui étant plus riches des dons de l'esprit que de ceux de la fortune , y ont rendu des services très-considérables à l'Eglise.

Quoiqu'il s'affectionnât principalement à l'instruction des pauvres , suivant l'exemple du Sauveur , qui voulut s'en servir pour annoncer sa venue , et pour publier son saint nom par tout le monde , il n'y borna pas entièrement son zèle , et n'oublia pas d'assister les écoliers de plus grande qualité , qu'il espérait pouvoir attirer au service de son maître. Il gagna entre autres un gentilhomme de Tréguier , de la maison de Kerozar , appelé Pierre Quintin , ou M. de

Limbau , qui après avoir porté les armes pendant quelques années , ayant repris ses études qui avaient été interrompues par les guerres civiles , mena depuis dans l'ordre de Saint-Dominique une vie vraiment apostolique et tout-à-fait merveilleuse. Mais parce qu'il plut à Dieu de se servir de notre vertueux jeune homme , pour le conduire à une sainteté si extraordinaire , et qu'il a tant de part à ses vertus et aux actions de son zèle , nous en ferons voir le commencement et le progrès dans cette vie , dont elle est un grand ornement et une suite glorieuse.

Ce gentilhomme ayant commencé à Paris d'apprendre les lettres humaines , sous la conduite de François Lachiver, excellent ecclésiastique , du diocèse de Tréguier , qui fut depuis évêque de Rennes (1) , chéri de toute la Bretagne pour ses grandes qualités ; il fut obligé d'interrompre le cours de ses études à l'âge d'environ vingt ans , et de retourner en son pays , pour y assister durant les guerres civiles sa mère qui était veuve , et ses frères qui étaient encore fort jeunes. Il accepta , pour se mieux acquitter de ces devoirs de piété , la lieutenance

(1) François Lachiver, né à Plomzoch, devint pénitencier des Bretons à Rome. Olivier Séraphin, évêque de Rennes et cardinal, lui ayant résigné son évêché, il fut sacré le 24 juin 1602. Il reçut dans sa ville épiscopale les capucins ainsi que les jésuites, qui s'y établirent en 1604. Sa mort arriva le 22 février 1619.

de la compagnie de gens-d'armes de M. de Coatinzan , et se comporta dans cette charge avec tant d'équité et de prudence , qu'on ne vit jamais aucun des soldats de sa compagnie user de violence , ni faire le moindre tort aux particuliers des lieux où ils allaient.

Après qu'il eut passé quelques années dans cet engagement , la guerre civile étant sur son déclin , il arriva que , jouant aux cartes à Morlaix , où sa compagnie était en garnison avec quelques autres , il entendit les cris pitoyables d'un pauvre homme , qui se plaignait que des soldats lui avaient pris le peu qu'il avait de bien. Le généreux cavalier , à qui l'exercice de la guerre n'avait pas ôté , comme elle fait à plusieurs , tout sentiment d'humanité , n'y pouvant mettre autre remède , donna au pauvre homme tout ce qu'il avait gagné au jeu. Cette belle action fut bientôt suivie de sa récompense. Car le lendemain matin , à son réveil , il lui sembla entendre les mêmes paroles dont Dieu se servit autrefois pour convertir le grand saint Augustin : *Prends et lis*. Il ne trouva point d'autre livre plus proche , que les confessions du même saint Augustin , auxquelles il s'affectionna tellement d'abord , qu'il en fit son unique lecture durant tout le carême , et ne pensa plus ensuite qu'à changer de vie , et à recommencer les exercices de son enfance si éloignés des engagements qu'il avait pris depuis.

Après donc qu'il eut , suivant cet avis du ciel , achevé ses études des lettres humaines à

Paris , il fut étudier en philosophie à Agen , étant âgé de plus de trente ans : et ce fut là qu'il lia une étroite amitié avec M. Le Nobletz , qu'il appela toujours depuis son père et son maître , quoiqu'il fût beaucoup plus jeune que lui ; parce qu'il lui fut ce que saint Grégoire de Nazianze était à saint Basile , et que notre vertueux écolier l'excitait sans cesse , par ses discours et par ses exemples , à vaincre constamment tout ce qui s'opposait en lui à la loi et à la volonté de Dieu , à mépriser le monde , et à n'estimer les biens de la fortune , qu'autant qu'ils pourraient lui servir à secourir les pauvres.

Il considérait le vice le plus ordinaire de son pays , fortifié par les mauvaises habitudes qu'il avait contractées durant les guerres , comme son principal ennemi ; et n'oubliait aucunes prières ni aucuns soins pour s'en défaire entièrement. Dieu agréa ses saints efforts , et la violence qu'il faisait à son humeur , et il plut à sa miséricorde infinie de lui faire connaître d'une manière qui ne pouvait laisser de doute en son esprit , qu'il voulait qu'il s'abstînt entièrement de vin durant tout le reste de sa vie , et que s'il ne le faisait , la perte de son âme et de son salut était certaine et infaillible.

M. Le Nobletz racontant depuis cette merveille à un Père Jésuite , ajoutait que son ami ne s'étant fié à cette révélation qu'après qu'il eut pris l'avis de son directeur , il garda toujours depuis cet ordre qu'il avait reçu du ciel ; et que , comme son âme en fit de plus grands pro-

grès dans la sainteté , son corps aussi en eut plus de santé et plus de force , pour supporter tous les travaux de son zèle et de sa pénitence.

Il n'eut pas moins de courage pour suivre les deux autres maximes de son cher maître touchant le mépris parfait du monde , et la charité envers les pauvres. Il y eut en ce temps-là une cherté extrême en Guyenne , et l'on voyait à Agen communément des pauvres mourir de faim. Après qu'il eut employé tout ce qu'il avait d'argent pour les assister , il vendit ses meubles et ses livres , ne se servant plus que de ceux de M. Le Nobletz. Mais sa charité augmentant , et la misère des pauvres continuant , il fit un prompt voyage en Bretagne , pour y vendre tout son patrimoine , dont il apporta aussitôt l'argent à Agen , comme un nouveau secours contre les misères publiques : de sorte que le changement subit de sa fortune l'ayant fait citer par-devant les Jurats de la ville , comme s'il eût prodigué tout son bien au jeu , il fut contraint avec bien du déplaisir de donner à tout le monde de l'admiration pour sa vertu , et de découvrir les trésors de sa charité , en rendant raison de ses saintes profusions.

Il se vit donc obligé , ne lui restant plus rien pour sa propre subsistance , de s'entretenir dans ses études de ce qu'il pouvait gagner en donnant quelque temps tous les jours à instruire de petits enfans aux lettres et à la vertu. C'était un exercice de charité qu'il accompagnait d'un autre qui semblait encore plus grand , al-

lant les fêtes et les dimanches avec M. Le Nobletz aux villages voisins catéchiser les paysans , pour conserver en eux la foi , que tant d'hérétiques tâchaient alors de leur faire perdre.

CHAPITRE VI.

Protection particulière de la sainte Vierge sur M. Le Nobletz , qui fait choix de l'état ecclésiastique.

M. Le Nobletz ayant considéré , en ce même temps , de quelle importance il est pour la vie spirituelle , de rompre la principale attache vicieuse de l'âme , qui est comme la racine de toutes les autres , suivant la maxime de tous ceux qui ont donné des moyens d'avancer dans la perfection évangélique , n'en trouva point de plus forte en lui , que la crainte du mépris. Cela lui fit demander à Dieu avec beaucoup d'ardeur , qu'il lui plût de l'exercer dans le mépris de l'estime du monde par les affronts et les opprobres qui lui seraient les plus sensibles.

Il eut bientôt sur ce point des marques de l'efficace de ses prières , plus grandes qu'il n'eût osé espérer ; et il reconnut par une rude expérience , qu'il n'était pas exempt des ressentimens qu'éprouvent les plus sages quand ils sont calomniés (*Eccles.* 7. 8.). Toutes les médisances dont il vit son innocence attaquée , touchèrent vivement son cœur ; mais elles ne l'abattirent pas entièrement. Il eut recours à la

rière, comme il avait accoutumé dans toutes ses peines. Il était un soir prosterné près de son lit ; et après avoir offert à Dieu avec beaucoup de douceur, de confiance et de simplicité, la croix qu'il lui avait plu de lui faire porter, il s'adressa amoureusement à la mère de miséricorde, lui représentant avec beaucoup de larmes son innocence, et la confiance qu'il avait toujours eue en sa protection. La Vierge touchée des soupirs de son fidèle serviteur, eut la bonté de le consoler comme une bonne mère qui s'applique à essuyer les larmes de son fils.

Les faveurs qu'il en reçut alors et qu'on trouve marquées dans son journal, furent si grandes et si extraordinaires, que j'ose bien dire qu'il serait difficile de rien trouver de plus admirable dans la vie d'aucun autre des saints que la mère de Dieu a honorés d'une protection particulière. Mais parce que notre saint prêtre en fit lui-même le récit à la mort, je ne préviendrai point ce temps pour apprendre à mes lecteurs ce qu'il tint toujours caché durant sa vie. Je ne puis seulement omettre ici que la sainte Vierge lui ayant donné au commencement de la première année de ce siècle des étrennes si magnifiques, elles furent suivies des grâces les plus singulières de l'époux des saintes âmes, dont il reçut alors un don merveilleux de prophétie, qu'il sentit toujours croître en lui durant cinquante-deux ans qu'il vécut depuis.

Une si grande abondance de lumières divi-

nes, ne lui ôta pas tous les doutes où il était sur l'état de vie qu'il devait embrasser, Dieu le permettant ainsi, afin qu'il augmentât son zèle et sa fidélité à remarquer la conduite de la grâce sur son âme, et que ses propres irrésolutions le rendissent plus capable de soulager les autres dans de pareilles difficultés.

Après avoir demandé le secours du Père des lumières, et avoir fait plusieurs communions, et exercé sur soi plusieurs saintes austérités pour l'obtenir, sa première résolution fut de vivre dans le célibat, sans s'y engager par aucun vœu, jusqu'à ce qu'il s'y sentit plus fortement et plus clairement appelé. Ses frères et ses amis, qui étaient comme lui en état de faire choix, s'étant déterminés à l'étude du droit civil, il renouvela ses prières, et conjura son cher ami, M. Quintin, d'y joindre les siennes, pour connaître les desseins que Dieu avait sur lui. Il se sentit alors tout-à-coup appelé à l'état ecclésiastique, et fut absolument convaincu que c'était celui où Dieu le destinait. Mais ses doutes continuaient sur le choix qu'il devait faire de l'état séculier ou du régulier : et s'il se déterminait au régulier, il était encore plus incertain, dans la grande variété de saints ordres de religieux, qui servent d'un si bel ornement et d'un si ferme appui à l'Eglise, lequel il devait plutôt embrasser. La lecture de la vie de saint Ignace le poussait fortement à prendre sa règle, et les exemples de vertu de ceux qui avaient soin de la conduite de sa conscience et de ses

études, l'y attiraient puissamment; mais il reconnaissait en même temps que, n'ayant pas une santé assez robuste pour pouvoir résister aux fatigues de la régence et des autres emplois de cet ordre, le bien qu'il y ferait pour la gloire de Dieu et le service du prochain, n'y pourrait pas être de longue durée.

Il sentit aussi de puissans attraites pour l'ordre des Pères capucins, dont il reconnut en un instant, et comme d'une seule vue, tout l'institut et toute la discipline jusqu'aux moindres austérités et aux plus petites observances, de sorte qu'il en demeura si affectionné à cette sainte religion, qu'il lui servit toujours depuis d'un bon appui dans tous les lieux où il trouva de leurs maisons. Et cette estime et cette amitié qu'il eut toute sa vie pour ces Pères, fut sans doute le fruit que Dieu prétendit tirer de cette connaissance si particulière qu'il lui donna de la sainteté de leur règle.

Il avait presque l'âge auquel on permet de prendre l'ordre de la prêtrise, et M. Quintin était âgé de trente-huit ans. Cependant Dieu leur ayant fait connaître qu'il voulait qu'ils se réglassent sur la vie de saint Ignace de Loyola, qui avait fait toutes ses études de théologie, et avait attendu la quarantième année de son âge pour prendre ce degré, dont la hauteur et la dignité pourrait étonner les anges mêmes des plus hautes hiérarchies, ils résolurent ensemble d'augmenter leur zèle et leurs exercices de piété, et d'étudier quatre ans en théologie à

Bordeaux, en attendant que Dieu leur fît la grâce de leur faire connaître plus distinctement sa volonté sur l'état de vie qu'ils devaient embrasser.

M. Le Nobletz prit alors un peu de temps, pour satisfaire à l'ardent désir qu'il avait d'aller en pèlerinage à Toulouse, et d'y vénérer les saintes reliques qu'on y voit en si grand nombre. Il ressentit dans ce voyage tant de joie spirituelle, par la grâce de celui pour l'amour duquel il l'avait entrepris, qu'il ne croyait pas, comme il l'a marqué lui-même dans son journal, que toutes les joies du monde jointes ensemble en pussent égaler la moindre partie. Mais ces saintes délices où il se trouvait, ne lui faisaient pas oublier le soin qu'il prenait des écoliers qu'il avait gagnés, pour les porter à la piété et au mépris du monde. Ayant assez reconnu de quelle importance il était de se bien disposer à choisir un état de vie, voici comme il en écrivit peu de jours après son départ :

« MES TRÈS-CHERS FRÈRES,

» Que la paix de Jésus-Christ soit avec vous.
 » Il faut régler votre vie de telle sorte, que
 » l'étude des lettres ne préjudicie point en vous
 » à l'étude de la vertu, et que pour être saints
 » et vertueux vous n'en soyez pas moins savans.
 » Il y a grande différence entre un théologien
 » qui ne sait que ce qu'on enseigne dans les éco-
 » les, négligeant la pureté des mœurs et la pra-

» tique des vertus , et celui qui prend Dieu
 » même pour maître dans la méditation , et qui
 » pratique dans ses actions ses leçons divines.
 » L'un est comme un enfant qui sait souvent
 » par cœur ce qu'il ne conçoit tout au plus qu'à
 » demi ; au lieu que l'autre pénètre utilement et
 » met en usage le sens des vérités qu'il apprend.
 » Ainsi, mes chers Frères, pour éviter ce dé-
 » faut si ordinaire de ceux qui se contentent
 » d'une vaine science , sans se mettre en peine
 » de cette sagesse divine , qui s'apprend autant
 » par les mouvemens du cœur que par les efforts
 » de l'esprit et de la mémoire , proposez-vous
 » pour fin de vos études votre propre sanctifi-
 » cation et celle de toute l'Église. J'avoue qu'il est
 » bien difficile de trouver hors des religions un
 » lieu commode pour s'adonner parfaitement à
 » deux études si différentes et si nécessaires aux
 » ministres du Dieu vivant ; et j'ai pitié de plu-
 » sieurs jeunes hommes , qui acquièrent beau-
 » coup de science , et qui ne se perfectionnent
 » pas dans les connaissances les plus utiles à
 » leurs âmes , parce qu'ils ne se trouvent pas
 » dans des lieux commodes pour cela , ni avec
 » des personnes qui puissent leur donner ces
 » sentimens. Mais j'ai encore pitié de ceux qui,
 » bien qu'ils vivent dans la crainte et l'amour de
 » Dieu , ne feront jamais pour lui ce qu'on eût
 » pu espérer d'eux , parce qu'ils manquent de la
 » science et des moyens de l'acquérir. Ne vous
 » mêlez point du gouvernement des âmes ni des
 » affaires qui regardent le bien public, jusqu'à ce

» que vous ayez acquis ces deux qualités. O-
 » que la doctrine sans la sagesse et la piété cau-
 » se de malheurs dans l'âme d'un homme sa-
 » vant et suffisant ! Mais que la piété sans doc-
 » trine et un zèle sans science en peut causer à
 » toute l'Église ! Comme la sagesse mondaine
 » sans aucune tendresse de conscience, sert de
 » piège à l'esprit d'orgueil, et d'occasion de
 » très-lourdes chutes aux savans ; ainsi une
 » piété trop lente et trop mélancolique , ou
 » aussi trop entreprenante , sans la lumière de
 » la science , est sujette aux illusions du malin
 » esprit qui, se transformant en ange de lumière ,
 » trompe plus aisément les ignorans , surtout
 » ceux qui se fient à leur propre conduite. Nous
 » voyons des ecclésiastiques que leur peu d'é-
 » tude rend presque incapables de toutes les
 » fonctions de leur ministère ; mais nous en
 » voyons aussi plusieurs très-savans qui ne peu-
 » vent néanmoins enseigner les autres , et que
 » le défaut de cette sagesse divine , et une trop
 » grande attache aux choses du monde , rend
 » incapables de faire un catéchisme aux petits
 » enfans , ou de donner aucune instruction ni
 » aucun conseil à ceux dont ils devraient , sui-
 » vant leur vocation , gouverner les conscien-
 » ces. Leur doctrine n'empêche pas leur aveu-
 » glement , et ne les sauve pas de tentation-
 » qui les attaquent de jour en jour avec plus de
 » violence , et les portent enfin aux plus grands
 » désordres et aux derniers malheurs. C'est pour-
 » quoi , mes chers Frères , je vous conjure aux

» nom de Jésus-Christ , pour l'amour duquel
 » je vous écris , de prendre un bon et sage direc-
 » teur , qui vous montre comment vous devez
 » pratiquer les maximes opposées à celles que
 » suivent ceux qui aiment le monde ; exercez-
 » vous-y plusieurs années avant que de vous en-
 » gager dans l'état ecclésiastique , si vous voulez
 » que Dieu conduise et bénisse votre vocation ,
 » qui ne doit point avoir d'autre principe que
 » les ordres de la divine volonté. Soyez per-
 » suadé que la vie la plus austère et la plus
 » agréable à Dieu , est celle qui a pour règle le
 » mépris du monde ; et que les plus grandes
 » mortifications ne consistent pas à porter des
 » habits méprisables et incommodes , à recher-
 » cher la solitude , à ne prendre qu'une pau-
 » vre nourriture , et à châtier son corps par des
 » veilles , des jeûnes et des disciplines , mais à
 » bannir de son cœur l'esprit du monde , et à
 » vivre suivant les maximes qui lui sont oppo-
 » sées ; à fuir les conversations inutiles , en
 » recherchant celles qui sont d'obligation ou de
 » charité ; à éviter tous les empêchemens de la
 » vertu ; à accorder de certaines choses à la
 » coutume avec discrétion , et à lui en refuser
 » d'autres avec raison , sans crainte lâche , sans
 » mauvaise honte , sans négligence coupable ;
 » à se mépriser soi-même ; à avoir en horreur
 » la gloire du monde et la vaine réputation ; à
 » se réjouir dans le mépris et l'ignominie ; et en-
 » fin à ne perdre aucune occasion de surmonter
 » ses passions et son propre amour. C'est là la

» règle du souverain maître de la sagesse incar-
 » née ; apprenez à la garder , et commencez
 » dès maintenant de vous disposer par cette
 » manière de vie à la profession à laquelle il
 » plaira à Dieu de vous appeler. Ce sont les
 » souhaits et les vœux que je fais pour vous , et
 » que je vous supplie de faire souvent pour
 » moi dans vos prières. »

CHAPITRE VII.

Il retourne à Bordeaux pour y étudier en théologie ; et con-
 tinuant à se disposer soigneusement à l'état ecclésiastique ,
 il fait de grands progrès dans les sciences. Il reçoit cepen-
 dant de Dieu un don de plus haute contemplation , et plu-
 sieurs autres faveurs très-particulières.

L'HOMME de Dieu revenant de Toulouse à
 Bordeaux sur la Garonne après son dévot péle-
 rinage , y reçut des grâces bien particulières ,
 qui se trouvent marquées dans son journal. On y
 voit entr'autres merveilles , qu'il fut affirmé d'une
 façon tout à fait extraordinaire par diverses fa-
 veurs qu'il reçut du ciel dans la résolution qu'il
 avait prise de faire une étude solide de la théo-
 logie durant quelques années , avant que de
 prendre aucun ordre ecclésiastique , et de s'exer-
 cer en même temps de jour en jour avec plus de
 soin et de fidélité dans la vie spirituelle.

Suivant cet avis , qui devait le rendre un
 jour si utile à l'Eglise , il prit à Bordeaux ,
 comme il avait fait à Agen , une chambre éloi-

gnée du bruit, où il pouvait s'exempter de toutes les distractions et les pertes de temps qu'il est si difficile d'éviter à ceux qui cherchent moins à plaire à Dieu qu'aux hommes, et qui n'ont pas le courage de se mettre au-dessus de toutes les complaisances préjudicables à leur conscience ou à leurs études.

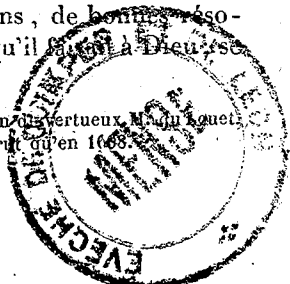
Il étudia quatre ans la théologie scolastique sous trois excellens professeurs. Jugeant qu'un homme qui se sentait destiné à la conduite des âmes, ne pouvait faire d'étude qui lui fût plus nécessaire que celle de la théologie morale, il prit durant ce même temps les traités d'un savant casuiste ; et le père Gourdon, que le feu roi Louis-le-Juste prit depuis pour son confesseur, fut celui qui lui enseigna les controverses pendant trois ans.

Son assiduité à écrire et à étudier ce que dictaient ses professeurs fut constante et infatigable ; mais il n'y borna pas toute son étude, et il ne voulut pas imiter ceux qui ne connaissent point aujourd'hui d'autres sources des sciences que les écrits de leurs professeurs, et qui croiraient perdre le temps s'ils étudiaient les auteurs ecclésiastiques, dont leurs maîtres ont quelquefois puisé tout ce qui se trouve de bon dans leurs ouvrages, sans avoir pris leur esprit et l'onction qui y est ordinairement attachée. M. Le Nobletz prit saint Thomas pour son principal maître, et en fit toujours une étude particulière. Il lisait en même temps les conciles, et surtout il s'appliquait avec un soin si constant à l'étude de la

sainte écriture, qu'un grand prélat qui vit encore (1) et qui étudiait avec lui en théologie, assure qu'il savait par cœur toute la Bible en grec. De sorte qu'il était difficile de trouver un écolier plus solidement savant à la fin de ses études de théologie : et l'un de ses professeurs en était si bien persuadé, que lui écrivant bientôt après son retour en Bretagne, il dit à un de ses amis qui fut le porteur de la lettre, qu'il écrivait à celui qu'il croyait sans difficulté le plus savant homme de toute la Bretagne.

Mais s'il s'avança si fort dans les sciences ordinaires, il fit de bien plus grands progrès dans celle des saints, qui n'est autre que la charité. Il s'adonna plus qu'il n'avait jamais fait à la prière et à la méditation ; et le maître du banquet spirituel de l'oraison, pour me servir des mêmes termes dont il a exprimé cette grâce dans son journal, prenant plaisir à récompenser le soin et la fidélité qu'il y apportait, le fit monter plus haut. Il l'éleva par une communication admirable de ses lumières divines à un degré de contemplation si sublime, que le saint homme ne pouvait s'étonner assez de la bonté et de la magnificence de son Dieu envers lui. Au lieu que depuis un an ses méditations de tous les jours étaient des raisonnemens sur les vérités qu'il méditait, suivis d'entretiens, de bonnes résolutions, et de promesses qu'il faisait à Dieu, se

(1) Il paraît qu'il est ici question du vertueux M. du Houët, évêque de Quimper, qui ne mourut qu'en 1668.



trouvant alors tout-à-coup porté comme dans une nouvelle région de l'âme, où le malin esprit ne pouvait atteindre, il eut pour maître particulier le Saint-Esprit, qui le remplissait de ses saintes vérités, dont son âme était nourrie et rassasiée, et comme pénétrée entièrement sans qu'il y contribuât de sa part aucun effort, ni aucune contention. Il recevait les influences célestes et les lumières divines avec un repos d'esprit et une douceur inexplicable. Dieu entraînait dans le fond de son âme, et en tenant les portes closes, agissait seul immédiatement dans son entendement et dans sa volonté, d'une manière qui lui faisait admirablement bien connaître l'empire absolu du créateur sur sa créature.

Ce don merveilleux de contemplation ne l'abandonnait pas dans les écoles publiques, où il se sentait porté à faire les actes les plus relevés et les plus purs d'amour de Dieu, même en écrivant les leçons de ses professeurs. Il en était également possédé allant par les rues, et jouissait de sa présence jusque dans les places publiques les plus fréquentées et les plus pleines de tumulte, comme s'il eût été dans la plus parfaite solitude. Il s'y sentait prévenir par des attraits si puissans de la charité, qu'il en était comme émé, ainsi qu'il l'a laissé lui-même par écrit dans une de ses méditations sur les grâces particulières qu'il avait reçues de Dieu; et il éprouvait au-dedans de lui la présence du tout puissant avec plus de certitude, que tout ce qu'on connaît par l'usage de tous les sens extérieurs et de l'imagina-

tion; avec un amour, un respect, une joie, une paix et une confiance si parfaites, qu'il lui semblait que Dieu l'avait déjà mis dans son royaume.

Il se sentit libre de toutes les inquiétudes que donne la crainte des jugemens de Dieu et le désir trop ardent de ses récompenses. Son propre intérêt n'entraînait en nulle considération dans tout ce qu'il faisait, et ne se présentait pas même à son esprit. Son cœur se satisfaisait en possédant celui qui rassasie tous les desirs des anges et des saints, et il trouvait dans l'accomplissement de sa sainte volonté, un royaume de justice et de paix. Bien loin de rien accorder à l'apparence, à l'estime des hommes, ou à ses propres inclinations, il devint ennemi de tous les plaisirs et de toutes les joies qui ne viennent pas uniquement de Dieu. Il conçut des desirs si ardents de souffrir beaucoup de choses pour Jésus-Christ, qu'il mit dès-lors toute sa satisfaction et toute sa gloire à endurer les douleurs et les ignominies de la croix; et le feu céleste qui lui embrasait le cœur, était si grand, que son corps ayant part aux saints transports de son âme, suivant ce que dit le Prophète de soi-même (*Ps.* 83. 3.), il se sentit un jour obligé de se jeter dans l'eau, pour modérer ces ardeurs divines, que la faiblesse de la nature ne pouvait plus supporter.

CHAPITRE VIII.

Il augmente ses austérités, son mépris pour le monde, et ses œuvres de charité, que Dieu récompense par des miracles; et il érige une congrégation d'écoliers catéchistes pour convertir les hérétiques de la campagne.

NOTRE vertueux jeune homme comblé ainsi des faveurs de son Dieu, cherchait toutes sortes de moyens de lui en témoigner sa reconnaissance par son zèle pour les âmes rachetées de son sang, par sa charité pour les pauvres qui sont ses membres, et par la mortification de son corps. Il se donnait tous les jours très-long-temps et très-rudement la discipline; il ne prenait qu'autant de nourriture qu'il en fallait pour se soutenir; il couchait sur la dure, et se privait des divertissemens même les plus innocens auxquels il était invité par les jeunes gens de son pays, et s'ils faisaient des festins et des parties de promenade, il ne refusait pas de fournir aux frais, pour leur rendre son absence plus aisée à supporter; mais sa coutume était d'employer une somme pareille à celle que chacun d'eux contribuait pour leur divertissement, à régaler quelques pauvres écoliers qu'il invitait à dîner avec lui. Cela lui était d'autant plus aisé à faire, que son père ayant appris le succès de ses études, augmenta de beaucoup la somme ordinaire qu'il avait accoutumé de lui envoyer chaque année, pour récompenser le bon usage qu'il en

faisait, et qu'aussi le Père commun de tous les saints prenant plaisir à la sainte profusion dont il lui inspirait d'user envers les pauvres, lui faisait retrouver quelquefois par des ressources tout-à-fait imprévues des sommes considérables, lorsqu'il s'était entièrement épuisé d'argent afin de retirer de prison ceux qui y étaient depuis long-temps détenus pour des dettes.

Aux jours destinés pour le divertissement des écoliers dans les collèges, le sien était de prendre soin de porter ou de faire porter aux Pères capucins les charités des personnes qui leur étaient affectionnées, de visiter les hôpitaux, et les pauvres honteux dans des maisons particulières, et d'aller adorer son Créateur en diverses églises, qu'il s'était distribuées en autant de stations, avec rapport à celles du Fils de Dieu dans sa passion, dont il méditait les mystères en chemin.

Il accompagna toutes ses œuvres de charité corporelles, d'un grand nombre de spirituelles, auxquelles il s'appliquait ordinairement. Il ne se contenta pas, comme il avait fait à Agen, d'aller à la campagne instruire les peuples, que leur propre ignorance et les courses fréquentes que les ministres hérétiques faisaient parmi eux mettaient dans un extrême danger de leur salut; mais il forma même une congrégation de plusieurs autres écoliers de théologie, qu'il avait attirés à la piété et au mépris du monde; qui, se faisant catéchistes de profession, après s'être tous fort instruits des principales diffi-

cultés de controverse, allaient deux à deux, à l'exemple des premiers disciples du Sauveur, dans toutes les paroisses des environs de Bordeaux, pour y conserver la vraie foi, que tant de gens s'efforçaient de détruire par toutes sortes de moyens : ce qu'ils firent avec tant de bonheur pour ceux qui avaient besoin de ce secours, et tant d'édification pour tous les autres, qu'il n'y avait personne qui ne jugeât que le Saint-Esprit était l'auteur de cette entreprise, et les animait dans un si saint exercice.

Cet zélé catéchiste qui fut excité par l'exemple de S. Ignace de Loyola à embrasser cet emploi de charité et à s'associer pour cela ceux de ses amis qu'il en jugeait plus capables, croyait qu'il n'y en avait point de plus utile à l'Eglise, ni dont les fruits fussent plus certains pour les peuples qu'on enseigne, et pour ceux qui employaient leur zèle dans une aussi sainte fonction ; il savait qu'elle gagne beaucoup plus d'âmes à Dieu, que les discours les plus éloquens des prédicateurs, sans exposer ceux qui s'y exercent, aux vains applaudissemens, au faste, à l'ambition et autres dangers que les orateurs célèbres ont beaucoup de peine à éviter, et que d'ailleurs elle rend leur zèle plus semblable à celui de Jésus-Christ, dont la plus grande tendresse fut toujours si particulièrement pour les pauvres ignorans et pour les petits enfans (*Marc. 10. 14.*), qu'il voulait qu'ils fussent privilégiés, et que, quelque grand nombre de personnes qui l'environnât, on les lais-

sât toujours approcher de lui avec beaucoup de facilité.

Il augmenta aussi durant ce temps-là le zèle qu'il avait toujours eu à aider de ses conseils et de ses soins la vocation de ceux que Dieu appelait à de saintes religions. M. Quintin, son cher ami, et son principal secours dans ses courses évangéliques, fut de ce nombre, et crut devoir en partie à ses exemples et à ses entretiens ardens, le bonheur qu'il eut d'être reçu parmi les Pères jésuites dans leur noviciat de Toulouse, où il entra avec un grand désir d'avancer la gloire de Dieu, et de procurer le salut des âmes, suivant l'institut qu'il embrassait : quoiqu'il plût à Dieu depuis de lui ôter la santé nécessaire pour n'être pas inutile parmi ces Pères, et de la lui rendre ensuite, afin d'en faire dans un autre Ordre un grand missionnaire, et un exemple illustre des prédicateurs de l'Evangile.

LIVRE SECOND.

DE LA VIE

DE

M. LE NOBLETZ,

DE SES DISPOSITIONS POUR PRENDRE LES ORDRES SACRÉS, ET POUR OFFRIR L'AUGUSTE SACRIFICE DE LA MESSE.

CHAPITRE PREMIER.

Il se dispose à prendre l'ordre de la prêtrise.

APRÈS six années de préparation à l'état ecclésiastique par l'étude des sciences et de la vertu, M. Le Nobletz, considérant que saint Ignace, le modèle ordinaire de sa conduite, s'était disposé durant une année entière au sacerdoce par la pénitence et par l'oraison, après qu'il eut achevé ses études de théologie, voulut encore l'imiter en cela, comme en tant

d'autres choses. Il finit ses études de théologie par un dévot pèlerinage qu'il fit à une église de Notre-Dame, pour la remercier de sa protection, de ses faveurs, et des assistances très-particulières qu'il en avait reçues durant les quatre années qu'il avait passées à Bordeaux. Il jeûna ensuite durant six mois, pendant lesquels il ne portait point de linge, couchait toujours sur la dure, ou sur un peu de paille, et passait les journées entières et la plupart des nuits en prières et en méditation.

Après ces premiers préparatifs, il retourna auprès de son père et de ses autres parens, qui eurent tous bien de la joie de le voir si avancé dans la vertu et dans les sciences, et commencèrent à le considérer comme un appui et un ornement considérable de leur famille. Pour en tirer tout l'avantage qu'ils en espéraient, ils le pressèrent avec beaucoup d'instance de prendre l'ordre de la prêtrise, lui remontrant qu'il y avait cinq ans qu'il avait l'âge nécessaire pour cela, qu'il ne s'y était que trop préparé, qu'il était temps qu'il fit honneur à sa famille, et qu'il se rendît utile à son pays.

Mais il répondait à tout cela « que la dignité d'un prêtre étant plus grande que celle des rois et des empereurs, il était aussi plus difficile de la bien remplir ; qu'il sert de fort peu d'avoir l'âge marqué par les canons, quand on manque de la vertu que demande un saint ministère ; qu'il est de la prudence de ne se point mettre pour toute sa vie dans un état

» qui n'est pas moins dangereux que glorieux,
 » lorsqu'on y entre sans s'y être bien préparé;
 » que faute d'une assez longue et assez mûre
 » délibération, il arrive souvent que les hommes
 » prennent des professions contre les desseins
 » que Dieu a sur eux, ou même qu'embrassant
 » celle où Dieu les veut, ils le font sans en con-
 » naître les avantages, les dangers et les de-
 » voirs, et sans avoir dessein d'y obéir à la
 » conduite de l'esprit divin; qu'au reste il les
 » suppliait de considérer qu'il était bien éloigné
 » de la vertu et de la sainteté de S. Augustin,
 » qui refusa toujours la dignité du sacerdoce,
 » jusqu'à ce qu'il fut obligé de l'accepter par le
 » commandement de son évêque, et de celle
 » de S. Benoît et de S. François, qui ne cru-
 » rent jamais être parvenus à une assez grande
 » pureté de cœur, pour oser entrer dans cette
 » charge du royaume de Jésus-Christ; que tous
 » les saints Pères en avaient considéré la hauteur
 » avec une sainte frayeur, et qu'ils avaient trem-
 » blé en pensant au compte rigoureux que Dieu
 » doit demander aux prêtres de la fidélité avec
 » laquelle ils auront exercé une fonction si
 » auguste. »

Si ces raisons purent arrêter pour un peu de temps les instances que le père et la mère de M. Le Noblez lui faisaient, pour l'obliger à prendre au plus tôt l'ordre de la prêtrise, elles faisaient bien plus d'impression sur son esprit, qui pensait sans cesse aux qualités nécessaires à ceux qui veulent se consacrer aux

saints autels. La vénération profonde qu'il avait conçue pour la majesté de nos mystères, le tenait dans un étonnement continuuel de la manière de vivre de la plupart des ecclésiastiques de son temps, qui, oubliant le rang qu'ils tenaient dans l'Eglise, et se laissant ensorceler par ces enchantemens frivoles, dont parle le Sage (*Sap. 4. 12.*), qui occupent la plupart des hommes à des bagatelles et à des choses de néant, n'étaient distingués du commun des séculiers, que par un caractère qui rendait leur conduite plus criminelle et plus scandaleuse.

Jugeant donc par les naufrages des autres du grand nombre d'écueils qui se rencontrent dans cette profession, la plus sainte du Christianisme, il crut qu'il devait les prévoir de tout son possible avant que de s'engager en une aussi périlleuse navigation, et s'en fit pour cela un mémoire qui lui servit long-temps de sujet de méditation, et qui était conçu dans le même sens et le même ordre que nous dirons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Il prévoit dix écueils que doivent craindre ceux qui s'engagent dans l'état ecclésiastique.

[(1) « Le premier de ces écueils, qu'il » avait remarqué, est le défaut de voca-

1) Tiré de ses manuscrits.
TOM. I.

» tion. Puisqu'elle est nécessaire dans toutes
 » les conditions des hommes , on ne peut sur-
 » tout qu'avec un extrême danger , s'ingérer
 » dans les sacrés ministères ; et faute d'avoir
 » suivi l'attrait de la grâce , on en voit plu-
 » sieurs se jeter dans de grands désordres , dont
 » Dieu préserve par des secours particuliers con-
 » formes à ce genre de vie , ceux qu'il lui plaît
 » d'y appeler.

» Le deuxième écueil , est le défaut d'une
 » droite intention dans le choix de cet état ,
 » quand on ne le fait pas pour la sûreté de son
 » propre salut et pour la plus grande gloire de
 » Dieu. Quelques-uns prennent cette profes-
 » sion comme le genre de vie le plus commode
 » pour subsister sans se donner beaucoup de
 » peine ; d'autres y sont conduits par l'avarice ,
 » et par le désir de jouir du revenu des bénéfi-
 » ces qu'on leur fait espérer ; d'autres n'y cher-
 » chent qu'à satisfaire leur ambition , et à
 » acquérir des dignités ecclésiastiques , leur
 » propre honneur leur étant bien plus cher
 » que celui de Dieu ; d'autres enfin par la com-
 » plaisance qu'ils ont pour leurs pères et leurs
 » mères , qui veulent , en les chargeant d'un
 » fardeau insupportable , décharger leurs famil-
 » les , croient qu'ils en peuvent suivre aveuglé-
 » ment les sentimens dans une affaire de cette
 » importance , plutôt que de s'attacher à la vo-
 » lonté du premier de tous les pères , qui a seul
 » droit de se faire obéir absolument en toutes
 » choses. L'âme de la bonne vocation , c'est la

» bonne fin et la droite intention ; de sorte que
 » si cette fin est vicieuse , on ne doit pas atten-
 » dre d'un ecclésiastique une vie fort réglée ,
 » ni exempte des vices les plus opposés à la
 » sainteté de sa profession.

» Le troisième est la trop grande pauvreté.
 » Plusieurs prenant les ordres sacrés sans avoir
 » de quoi s'entretenir honnêtement , n'oublient
 » aucune des pratiques les plus basses et les
 » plus méseantes à leur dignité , se chargent de
 » mille petits soins incompatibles avec l'applica-
 » tion qu'ils doivent avoir aux sacrés mystères ;
 » et au lieu de faire de leur ministère un emploi
 » royal , ils en font comme une espèce de métier
 » méprisable , qu'ils n'exercent qu'à la hâte , et
 » par la seule considération du profit qu'ils en
 » retirent ; de sorte que l'attention , la dévotion
 » et la bienséance ne servant de rien à l'aug-
 » menter , ils les regardent comme les choses
 » les moins nécessaires à leurs fonctions , et à
 » l'administration des sacremens augustes de
 » notre sainte religion.

» Le quatrième est le défaut de science. Faute
 » de cette qualité , un prêtre est un conducteur
 » aveugle qui tombe sans y penser dans de grands
 » précipices en y faisant tomber les autres , et se
 » trouve à la fin engagé dans les mêmes pièges
 » de l'esprit séducteur , dont il fait profession
 » de retirer ceux qui s'y sont laissés prendre
 » malheureusement.

» Le cinquième est l'esprit d'orgueil , et la
 » bonne opinion de sa propre suffisance , à la-

» quelle sont sujets ceux qui ont quelque petit
 » avantage sur le commun pour les sciences ,
 » mais qui ne sont pas assez savans pour recon-
 » naître combien ce qu'ils savent est peu de
 » chose ; desorte que leur présomption les aveu-
 » glant , ils n'ont de l'estime que pour eux-mê-
 » mes , et traitent tous les autres avec un mé-
 » pris et une insolence difficiles à supporter.
 » Quelque science que puisse avoir acquise un
 » jeune ecclésiastique , s'il n'a assez de sou-
 » mission pour suivre la conduite d'un sage et
 » vertueux directeur , il imitera Lucifer dans
 » sa chute aussi bien que dans sa présomption ;
 » et étant enfin abandonné de l'esprit de celui
 » qui doit seul faire toute notre gloire , il tom-
 » bera dans les péchés les plus honteux et les
 » plus capables de lui faire connaître son néant.

» Le sixième est un désir déréglé d'acquies-
 » de l'estime et du crédit dans le monde. On
 » voit échouer à ce malheureux écueil quantité de
 » jeunes ecclésiastiques , qui cherchent d'abord
 » qu'ils sont dans le sacerdoce , à faire quantité
 » de nouvelles connaissances , et à lier beau-
 » coup d'habitudes , surtout avec les personnes
 » de qualité. Ils prennent ainsi peu-à-peu pour
 » leurs uniques maximes celles du monde ; et
 » faisant tout leur possible pour lui plaire , de
 » ministres de Jésus-Christ , ils deviennent les
 » sujets de l'ambition. Ce cruel tyran les porte
 » ensuite à donner légèrement des absolutions
 » et à conférer les autres sacremens aux pé-
 » cheurs , dont la volonté manque des disposi-

» tions nécessaires pour les bien recevoir ; à
 » contracter des amitiés et des familiarités dan-
 » gereuses , et enfin souvent à s'abandonner aux
 » crimes les plus énormes et les plus scanda-
 » leux.

» Le septième écueil des prêtres est un amour
 » excessif de leurs proches , qui leur fait souhaiter
 » avec passion l'agrandissement de leur maison ,
 » et les jette par ce moyen dans une avarice
 » beaucoup plus grande que n'est celle des per-
 » sonnes du monde. On les voit se rendre impi-
 » toyables envers les pauvres , qui ont souvent
 » plus de droit qu'eux aux revenus ecclésiasti-
 » ques dont ils abusent ; se refuser à eux-mê-
 » mes les choses les plus nécessaires pour la bien-
 » séance , négliger l'office divin , l'étude de
 » l'Écriture et la lecture des bons livres , pour
 » s'appliquer entièrement à un ménage sordide ,
 » à un trafic honteux , à des profits qu'ils ne
 » peuvent faire sans déshonorer leur ministère ,
 » et sans scandaliser ceux qu'ils devraient ins-
 » truire et exhorter autant par leurs exemples
 » que par leurs paroles.

» Le huitième est le défaut de l'esprit de péni-
 » tence , et l'attache aux plaisirs de la bouche ,
 » qui leur fait rechercher les festins de noces et
 » de baptêmes , et les autres occasions de bonne
 » chère , avec autant d'empressement que les lai-
 » ques les plus sensuels. Cette passion brutale
 » les jette souvent dans ces excès également rui-
 » neux à leur fortune , à leur santé et à leur
 » conscience ; qui éteignent le flambeau de la

» raison , en présence des peuples , dans ceux
 » qui doivent être la lumière du monde ; qui
 » rendent semblables aux bêtes ceux que Jésus-
 » Christ a choisis pour le gouvernement spiri-
 » tuel des hommes ; et qui enfin les portent aux
 » péchés honteux , dont le Sage (*Eccli. 19. 2.*)
 » aussi bien qu'une expérience si funeste et si
 » ordinaire , nous apprend que le péché de la
 » table est suivi presque infailliblement.

» Le neuvième est l'oisiveté et le mépris de
 » l'étude. Un ecclésiastique par ce défaut ignore
 » toujours les qualités nécessaires à sa profes-
 » sion , manque des moyens d'éviter la corrup-
 » tion du siècle , et ouvre la porte à toutes sor-
 » tes de tentations et de vices ; mettant ainsi en
 » danger son propre salut et celui des âmes qui
 » sont sous sa charge.

» Le dixième écueil est le défaut de dévotion ,
 » et le mépris des oraisons et de la méditation.
 » Un prêtre sans dévotion est comme un corps
 » sans âme et sans vie , qui ne peut faire aucune
 » de ses fonctions. L'esprit de Dieu se reçoit
 » par la prière ; et quiconque n'a pas l'esprit
 » de Dieu , est nécessairement possédé de l'es-
 » prit du monde. »

Ce vrai sage considérerait ainsi à loisir , avant
 que de s'embarquer , tous les naufrages que cau-
 sent ces dix écueils , d'où venaient tous les dé-
 sordres qui se trouvaient parmi les ecclésiasti-
 ques de son temps. Mais ne lui suffisant pas de
 les éviter , il voulut prévoir les difficultés qu'il
 aurait à conserver dans le monde les trésors spi-

rituels de l'union intime avec Dieu , de l'éléva-
 tion d'esprit au-dessus des choses créées , de la
 solitude de cœur , de la paix de l'âme , de la li-
 berté intérieure , des grâces particulières dont le
 ciel le favorisait , et des solides vertus qu'il avait
 acquises , et dans lesquelles il désirait de se per-
 fectionner davantage de jour en jour. On voit
 encore parmi ses papiers celui où il marqua de
 sa main les principales difficultés qu'il décou-
 vrit par la lumière divine , et que doivent sur-
 monter ceux qui veulent servir Dieu dans l'é-
 tat séculier et se perfectionner dans la charité ,
 en recherchant le salut des âmes , et la plus
 grande gloire du Créateur.

CHAPITRE III.

Les difficultés qu'il y a à vivre dans le monde avec un par-
 fait dégagement des créatures , en recherchant le salut des
 âmes , et la plus grande gloire de Dieu , prévues par M. Le
 Nobletz.

« I. Pour mener une vie apostolique , il faut
 » vivre parmi le monde ; et il n'est pas moins
 » difficile d'y demeurer sans en contracter le
 » mauvais air , que d'être long-temps dans une
 » chambre pleine de fumée sans en avoir mal
 » aux yeux , ou de mêler de l'eau de fontaine
 » avec celle de la mer , sans qu'elle en devienne
 » salée.

» II. Vivant au milieu du monde , on est
 » obligé de le fréquenter , non-seulement pour

» assister le prochain , mais afin de pourvoir
 » aussi à ses propres besoins , du moins autant
 » qu'il est nécessaire pour conserver la vie.
 » Mais rien de tout cela ne se peut faire aisément
 » sans attacher son cœur avec excès à
 » quelque amitié particulière qui détruit la solidité
 » du cœur , et diminue l'ardeur avec laquelle
 » on doit s'attacher à Dieu.

» III. Ceux qui voient le monde sont obligés
 » d'user des civilités qui s'y pratiquent , s'ils
 » ne veulent passer pour des gens farouches ,
 » d'un abord rude et difficile , et dont la seule
 » mine semble donner aux autres quelque horreur
 » et quelque dégoût de la vertu. Cependant il est
 » fort dangereux que ces civilités ayant plutôt pour
 » objet l'estime et l'amitié des créatures que la
 » charité divine , ne dégèrent en vaines complaisances ,
 » en flatteries mondaines , et en affectations continuelles ,
 » et que faisant ainsi évaporer de l'âme le vrai esprit
 » de sagesse et de vérité , elles n'y laissent le trouble ,
 » les soins inutiles , et l'aveuglement qui a coutume
 » d'être suivi de tout ce qui est capable de détruire la
 » perfection d'une vie toute sainte et toute spirituelle.

» IV. En entretenant souvent les gens du monde ,
 » on apprend plusieurs nouvelles inutiles , et l'on
 » entend parler de quantité d'affaires éloignées de sa
 » profession , auxquelles on ne laisse pas de s'intéresser
 » peu-à-peu à force de voir les autres s'y intéresser ;
 » de sorte qu'on recherche de les savoir avec em-

» pressement : l'esprit étant piqué d'une vaine
 » curiosité , méprise la science des choses qui sont
 » les plus essentielles à sa perfection , et l'imagination
 » se trouve incessamment remplie d'idées qui altèrent
 » ce repos de l'âme que Dieu demande pour y demeurer.

» V. Il est difficile de s'établir dans les villes
 » sans faire un trop grand nombre de connaissances ,
 » et sans être obligé à faire et à recevoir beaucoup de
 » visites inutiles. D'ailleurs , demeurant à la campagne
 » pour se retirer des compagnies , l'on manque souvent de
 » bons directeurs , de bons prédicateurs , et des autres secours
 » utiles pour avancer dans la vertu : outre qu'on est obligé
 » de souffrir une grande pauvreté , qui est accompagnée de
 » soins , ou de tenir quelque sorte de ménage , qui dérobe
 » beaucoup de temps aux exercices de vertu et de charité ,
 » donne beaucoup d'embarras , et semble fort éloigné de la
 » manière de vie d'un homme qui fait profession du mépris
 » du monde.

» VI. Pour être dans le monde sans y souffrir beaucoup
 » de ces incommodités qui nuisent plus à la paix de l'âme ,
 » qu'elles ne servent à sa perfection , et pour s'y entretenir
 » et conserver ou faire valoir son bien , il faut se résoudre
 » à vendre et acheter diverses choses , et à solliciter
 » ses affaires : ce qui ne se peut sans avoir un commerce
 » ordinaire avec les gens du monde , sans contracter
 » amitié avec eux , et sans prendre quelque chose
 » de leur esprit

» et de leurs défauts, surtout dans les affaires
 » dont nous n'apprenons la conduite que de
 » leurs manières d'agir.

» VII. Celui qui vit dans le siècle, et qui y
 » tient quelque rang par sa naissance ou sa
 » qualité, ne peut se dispenser de recevoir
 » quelquefois à sa table les gens du monde, à
 » moins de passer pour un homme extrêmement
 » avaricieux, et d'une humeur peu sociable.
 » Mais s'il ouvre cette porte au désordre, sur-
 » tout dans un pays où les excès de bouche sont
 » autorisés par la coutume, il donne entrée
 » dans sa maison au scandale et aux vices les
 » plus opposés au recueillement intérieur et
 » à la sobriété chrétienne.

» VIII. Comme la vie d'un chrétien, et sur-
 » tout d'un ecclésiastique qui est dans le monde,
 » doit être un exercice continuél de charité
 » envers le prochain, il faut aussi qu'il voie à
 » tous momens les personnes qui lui en peu-
 » vent faciliter les moyens, qu'il leur parle, et
 » qu'il les entretienne souvent. Mais ces entre-
 » tiens qu'on est obligé d'avoir avec différentes
 » personnes sont autant de pièges qui enga-
 » gent insensiblement à parler et à entendre
 » parler des affaires du monde, des défauts et
 » des imperfections d'autrui, et d'une infinité
 » de choses qui sont contre la charité, ou qui
 » ne servent de rien à l'augmenter; mais qui
 » servent plutôt à l'affaiblir, et à rendre l'âme
 » moins propre aux saintes communications
 » qu'elle doit avoir avec Dieu.

» IX. Il est difficile de vivre au milieu du
 » monde sans en suivre les coutumes et les
 » modes pour le langage, la demeure, les
 » habits, la nourriture et pour les autres choses
 » nécessaires dans la vie commune. Mais il est
 » encore plus difficile d'accorder cela avec la
 » défense que fait St. Paul, de se conformer à
 » l'usage et aux coutumes du siècle.

» X. Demeurant dans le monde, il y aurait de
 » la dureté et de la cruauté à ne point voir ses
 » proches. Mais il n'est pas fort aisé de les fré-
 » quenter sans avoir pour eux une certaine at-
 » tache, qui souvent fait oublier les plus vertueux
 » de leur devoir, qui occupe l'esprit et le cœur,
 » qui fait prendre part à leurs intérêts avec
 » plus d'empressement et donne plus de joie
 » ou de tristesse de leurs bons ou de leurs
 » mauvais succès, que n'en ont presque ceux
 » mêmes que cela touche de plus près : de
 » sorte que les ecclésiastiques qui se sont laissés
 » surprendre à ce défaut reconnaissent enfin,
 » par le préjudice qu'ils en reçoivent, que,
 » selon la parole du Sauveur, les personnes
 » qu'ils chérissent davantage, sont les plus
 » grands ennemis de leur perfection.

» XI. Les dévots du monde se croient obli-
 » gés d'user comme les autres de viandes déli-
 » cates, de se loger commodément, et de dor-
 » mir à leur aise, pour éviter une affectation et
 » une singularité capable d'effrayer et de rebu-
 » ter ceux qu'on veut gagner à Dieu. Mais il n'y
 » a rien qui rende l'homme plus charnel et plus
 » sensuel, que ces sortes de délicatesses.

» XII. Outre que la solitude n'est pas propre à un homme qui veut se rendre utile aux autres, elle produit toujours le défaut d'expérience, et très-souvent l'ennui, le chagrin, la fainéantise, l'indiscrétion, la pesanteur d'esprit, l'amour-propre, la présomption et l'attache à ses sentimens. Mais aussi quiconque quitte la solitude, quitte en même temps, s'il n'y prend bien garde, la paix et la liberté de l'âme, perd l'esprit de dévotion, et reçoit en la place celui du monde, qui lui est inspiré par les maximes, les exemples et les persuasions des gens du monde.

» XIII. Si dans le monde un homme qui est appelé à l'Église, manque de bénéfices ou d'un ample patrimoine, il semble être obligé de suivre la coutume des autres ecclésiastiques qui vivent de l'autel, et reçoivent quelque profit légitime de leurs fonctions. Mais en suivant cet usage permis, ils se mettent en danger de se laisser aller à quelque chose d'illicite, et de s'abandonner enfin entièrement dans les sacrés ministères à un désir sordide du gain, qui détruit la pureté d'intention qu'ils devraient avoir, et les tient dans une avarice qui est la source d'une infinité d'autres défauts.

» XIV. Pour se conserver et s'avancer dans le service de Dieu, il faut trouver un lieu propre aux fonctions de la vie spirituelle, et un directeur sage et expérimenté : mais ce sont des choses aussi difficiles à trouver dans le monde,

» qu'elles sont nécessaires pour vivre dans la paix et la liberté des enfans de Dieu.
 » XV. L'exemple des personnes vertueuses, et qui se mettent avec l'aide de la grâce de Dieu au-dessus des défauts ordinaires du monde, est fort utile et presque absolument nécessaire pour élever à la perfection. Mais ces exemples sont fort rares, et il les faut chercher dans les religions, dont l'institut est encore florissant ; quoique ce soit d'ailleurs une témérité extrême d'entrer dans aucune sans y être très-bien appelé. »

CHAPITRE IV.

Dieu lui découvre des règles qui doivent servir aux prêtres séculiers, et aux autres personnes qui font état d'une plus grande perfection dans le monde, pour éviter les écueils, et surmonter les difficultés qu'il y avait prévues.

OUTRE toutes ces marques de la sagesse avec laquelle M. Le Nobletz se disposait à recevoir les ordres sacrés, qui se sont conservées parmi ses papiers comme je viens de les rapporter, on y a trouvé aussi les règles qu'il s'était prescrites, afin d'user prudemment des lumières que Dieu lui avait données, sur l'état de vie auquel il voulait l'engager pour son service. Il ne veut pas en frustrer les lecteurs, puisque non-seulement ceux qui se destinent à l'Église, mais aussi toutes sortes de personnes qui veulent bien vivre

dans le monde, en peuvent tirer de grands secours pour leur propre conduite.

« I. Le meilleur et le plus facile moyen pour » éviter les défauts et les misères du monde, » serait de s'en séparer entièrement, et de n'avoir point d'autre conversation que celle d'un » vertueux et sage directeur. Mais ce moyen » n'est pas d'usage pour la plupart des hommes; » et il y en a même qui ne devraient pas s'en » servir quand ils le pourraient : il faut donc en » chercher d'autres plus praticables.

» II. Il vaut mieux avoir moins de crédit et » d'estime dans le monde, que de le trop fréquenter ; et l'on ne devrait jamais s'y engager » sans avoir cette maturité d'esprit, et cette » sage discrétion, que la seule grâce et l'âge » peuvent donner : de sorte qu'il serait à propos, en attendant ces qualités, de s'exercer » quelque temps dans la pratique du bien sous » la conduite de quelque personne prudente et » vertueuse.

» III. La réserve et les précautions avec lesquelles nous devons voir le monde, quand la nécessité ou la charité nous y oblige, doivent » être à notre propre conscience, des marques du désir que nous aurions de le fuir ; et l'humilité, la crainte et la modestie accompagnée d'une joie modérée, que nous y ferons paraître, doivent nous rendre utiles au monde, sans nous le rendre préjudiciable.

» IV. Il ne faut pas se priver de toute conversation avec les personnes de qualité, parce que

» autrement on en deviendrait plus ignorant, » moins avisé, et moins propre à secourir les » personnes de moindre condition, et l'on tomberait dans la présomption ordinaire de ceux » qui n'ont accoutumé de se trouver que parmi » des gens qui ont beaucoup de déférence pour » eux. Mais il faut faire quelque choix de ces » personnes de qualité qu'on veut fréquenter, » et ne les point voir trop souvent, mais suivant » la capacité, le jugement, la vertu et la grâce, » dont on se sent fortifié.

» V. Il faut éviter d'avoir obligation à un » grand nombre de personnes, de maisons et » de familles, et considérer que les grâces qu'on » pourrait en espérer sont bien moins avantageuses que les sujétions auxquelles la reconnaissance obligerait ne seraient préjudiciables au salut des âmes qu'on voudrait assister.

» VI. La modération que doit garder dans le » monde un homme sage et vertueux, est entre » la trop grande civilité et la rusticité, qui se » doivent toutes deux également éviter.

» VII. Le désir d'amasser par des voies légitimes des biens de la terre est pardonnable à » ceux qui sont résolus de s'en bien servir, et » qui règlent ce désir suivant leur nécessité et » le besoin qu'ils ont de ces biens, pour vivre » avec quelque repos d'esprit. Mais ayant ce » qui est nécessaire pour vivre suivant sa profession, c'est avarice d'en souhaiter davantage.

» VIII. Il faut dans les compagnies se garder

» d'être grand parleur, ou diseur de bons
 » mots, d'y vouloir paraître plaisant et trop
 » agréable, principalement quand on y entre-
 » tient des personnes d'un autre sexe. Un trop
 » grand enjouement, surtout quand on se le
 » rend ordinaire, est souvent accompagné de
 » beaucoup de vanité, d'un grand amour-pro-
 » pre, et d'un désir ardent de plaire aux autres,
 » ce qui dissipe entièrement l'esprit intérieur.

» IX. La maxime de quelques anciens, de
 » vivre toujours avec ses amis comme si l'on
 » devait devenir leurs ennemis, étant bien en-
 » tendue, serait de grand usage pour la vie
 » spirituelle. La confiance et l'amitié que nous
 » avons pour une personne, ne nous doit ja-
 » mais rendre plus hardis à faire ou à dire quel-
 » que chose qu'il puisse jamais avoir droit de
 » nous reprocher. La liberté qui se doit toujours
 » trouver dans les amitiés les plus saintes, n'em-
 » pêche pas le respect que se doivent porter
 » les amis. Les personnes vicieuses n'en pou-
 » vant mériter aucun, il n'est pas possible d'en-
 » tretenir avec elles cette amitié respectueuse
 » fondée dans l'estime; et pour ceux qui sont
 » d'une qualité fort élevée au-dessus de la nô-
 » tre, il arrive souvent que nous ne pouvons
 » avoir avec eux cette liberté et cette ouverture
 » de cœur, qui est le principal fruit de l'ami-
 » tié. C'est pourquoi il faut aider, autant qu'on
 » peut, les uns et les autres, comme en pas-
 » sant et sans attache, et plutôt quitter la ville
 » ou le pays où l'on demeure, que de se trou-

» ver obligé à une liaison trop étroite et trop
 » intime avec ces sortes de personnes.

» X. Il faut avoir toujours un emploi de ca-
 » binet qui nous occupe à l'étude de la loi de
 » Dieu et de la doctrine évangélique, ou du
 » moins à quelque exercice indifférent qui puis-
 » se en souffrir de plus saints et de plus utiles,
 » en bannissant l'oisiveté.

» XI. Il faut contredire dans sa conduite l'es-
 » prit du monde par des humiliations volontai-
 » res et par le mépris de soi-même, autant
 » qu'on le peut sans empêcher d'autres plus
 » grands biens; aimer les occasions de soumet-
 » tre son jugement et sa volonté aux autres, et
 » joindre à cette mortification de l'esprit celles
 » du corps, avec les oraisons ferventes, le fré-
 » quent usage des sacrements, et un entretien
 » ordinaire avec des personnes vertueuses.

» XII. Il faut surtout être constant dans ces
 » exercices de piété et même les augmenter par
 » l'avis d'un sage directeur. Cette constance
 » est une austérité plus recommandée dans l'E-
 » vangile et moins exposée à l'illusion, que
 » toutes les austérités corporelles.»

CHAPITRE V.

M. Le Nobletz évite la gloire du monde ; et refusant des bénéfices, est maltraité par son père et sa mère, et par tous ses plus proches parens. Il étudie encore la théologie et la langue hébraïque, et prend l'ordre de la prêtrise par le conseil du Père Cotton.

LES écueils et les difficultés que M. Le Nobletz avait prévus, semblant menacer cet état de paix et de tranquillité où il avait plu à la bonté de Dieu de le mettre, il crut devoir encore différer quelque temps de prendre l'ordre sacré de la prêtrise, dont il redoutait si fort la hauteur, et cependant continuer à s'y préparer, et à se munir de tout son possible contre les dangers qu'il y prévoyait.

Mais ce dessein ne s'accordait pas fort avec ceux que son père avait sur lui. Ce bon gentilhomme, qui avait, aussi bien que tous ses enfans, l'estime et les bonnes grâces de son évêque, et qui en espérait pour celui-ci quelques bénéfices fort à sa bienséance, le conjurait sans cesse de s'engager le plus avant qu'il pourrait dans une profession pour laquelle il reconnaissait en lui des avantages si considérables.

Le diocèse de Léon était alors gouverné par Rolland de Neuville, illustre par sa naissance, mais bien plus par sa doctrine et par sa piété, qui le rendait l'exemple des évêques de son

temps (1). Ce bon prélat voulut entendre M. Le Nobletz dans une dispute célèbre de théologie, qu'il fit faire à Saint-Paul de Léon par les plus habiles gens du pays. Il fut si ravi de la profondeur de sa doctrine, accompagnée d'une modestie et d'une humilité merveilleuse, qu'il tâcha dès-lors de le déterminer, aussi bien que ses frères, qui étaient également savans dans le droit civil et canon, à accepter les premiers bénéfices considérables qui viendraient à vaquer dans son diocèse. Cette bonne volonté de l'évêque, jointe à la peine que M. Le Nobletz avait à souffrir la réputation qu'il s'était acquise dans tout le pays par cette dispute, le détermina à quitter au plus tôt cette ville-là.

Son père, touché de l'honneur que lui avait fait la vertu et le talent de son cher fils en cette occasion, crut qu'il lui ferait prendre goût à la gloire qu'on acquiert dans le monde, en l'y faisant paraître avec quelque éclat. Il lui fit faire un habit semblable à ceux que portaient les ecclésiastiques de la première qualité. Mais ce vertueux jeune homme ne trouvant pas qu'il s'accordât bien avec le mépris du monde, dont il voulait faire profession, reprit bientôt son habit commun, pour revêtir de sa soutane et de sa robe doublée de satin un pauvre prêtre ; honorant en sa personne celui dont il avait l'honneur

(1) Il mourut à Rennes, à l'âge de 83 ans, le 5 février 1613, avec la consolation de ne pas laisser un seul hérétique dans son diocèse, qui auparavant en renfermait plusieurs.

de recevoir et de porter tous les jours le corps entre les mains au saint sacrifice de la messe. Son père ayant rencontré bientôt après cet ecclésiastique, et ne pouvant souffrir une libéralité si extraordinaire, dépouilla de cet habit le pauvre prêtre, et le reporta à celui qui l'avait quitté. Mais les reproches du père faisant moins d'effet sur le fils que les humbles remontrances du fils n'en firent sur le père, il rendit l'habit au pauvre ecclésiastique, et lui demanda pardon de la violence avec laquelle il le lui avait ôté.

Il ne quitta pas néanmoins la résolution qu'il avait prise de faire consentir son fils aux desseins que l'évêque avait pour son avancement. Un bénéfice de grand revenu étant venu à vaquer, il l'exhorta à se servir de l'occasion et à accepter un moyen de vivre avec honneur, qui lui manquerait, s'il se contentait de partager, suivant la coutume, avec neuf autres cadets qu'il avait, le tiers de son bien, dont l'aîné emportait seul les deux tiers. Ce fut une douleur bien sensible à ce bon père, d'entendre la réponse de son fils, qui fut « qu'il n'avait ni la » capacité ni la vocation nécessaires pour ce » genre de vie, qu'il ne se sentait pas assez fort » pour la charge des âmes que ce bénéfice » qu'on lui offrait l'eût obligé de porter ; ni pour » conserver quelque vertu dans d'autres plus » grandes dignités ecclésiastiques qu'on lui faisait espérer, et qu'il croyait être d'ordinaire » la ruine de l'humilité et de la simplicité chrétienne ; qu'il espérait que Dieu lui ferait l'hon-

» neur de l'employer plus utilement et plus sûrement au salut des âmes dans les missions » qu'il désirait faire en la Basse-Bretagne, et » qu'enfin il aurait toujours préféré de conduire » des troupeaux, plutôt que d'être engagé » d'obligation à gouverner les peuples, ou d'être » élevé à aucune dignité ecclésiastique. »

Son père alors changeant sa tendresse en colère et en indignation, lui dit avec beaucoup d'aigreur et d'emportement, que si c'était sa vocation de conduire les bêtes, il le chargerait de ce bel emploi, et donna ordre qu'on lui fit mener paître un troupeau. Le saint homme se consolant de l'affliction qu'il avait de déplaire à son père, sur la confiance qu'il avait que sa conduite ne déplaisait pas à Dieu, accepta avec beaucoup de joie et de soumission cet exercice d'humilité, relevé par l'exemple de tant de saints et de grands personnages de l'ancien et du nouveau Testament. Mais ne changeant pas pour cela de résolution, il eut ordre peu de temps après de quitter la maison de son père.

Il fut donc obligé de se retirer chez une pauvre femme qui avait été sa nourrice, dont il estimait la vertu, et dont la pauvreté, bien loin de le détourner de cette résolution, ne pouvait servir qu'à l'y attirer davantage ; il y vécut durant plusieurs mois dans une très-grande disette et dans le dernier mépris, mais avec une extrême joie d'imiter ainsi la vie cachée du Sauveur. Logeant dans une chaumière couverte de paille, il se croyait bien plus heureux que ceux qui ne

trouvent jamais d'appartemens assez riches, ni de palais assez magnifiques pour leur demeure. Il était habillé et nourri comme un pauvre paysan; mais sa conversation ordinaire ne laissait pas d'être dans le plus haut des cieux avec le Roi des rois, et avec les princes de son royaume. Son emploi hors de la méditation était de lire l'Écriture sainte, de catéchiser les pauvres et les enfans, et de chercher l'aumône pour ceux de la paroisse qui avaient honte de la demander.

Tous ses proches, qui ne savaient pas en quoi consiste le véritable bonheur des saints, déploraient son malheur, et le traitant de fou et d'extravagant, s'affligeaient sans cesse de lui voir ainsi enterrer les riches talens qu'il avait reçus de Dieu: au lieu que le saint homme, qui se sentait appelé de Dieu pour faire fructifier le sang de son Fils dans les âmes par les missions, ne croyait pas s'y pouvoir disposer plus utilement, ni mieux employer le temps, qu'en s'établissant ainsi profondément dans le mépris de la gloire, de l'estime et de toutes les satisfactions du monde, qu'il croyait être les plus grands obstacles aux grâces qu'un missionnaire zélé doit obtenir pour lui et pour ceux dont il veut procurer le salut.

S'étant enfin rassasié d'opprobres et de confusion dans cette retraite durant six mois, il se sentit inspiré d'aller à Paris y chercher quelque excellent directeur, avec qui il pût communiquer de la conduite de Dieu sur son âme. Il avait pour maxime « que Dieu voulait conduire les hom-

» mes par les hommes; que sans un bon directeur il était impossible d'éviter les écueils, et de se bien tirer des difficultés qu'il avait prévues; et que, selon un proverbe de son pays, qu'il avait souvent à la bouche en langage breton :

« *Nep ne sent quet ouz ar stur*

» *Ouz ar garréc a rai sur.* »

« Qui n'obéit au nocher,

» Brise contre le rocher. »

Il alla donc trouver son père avec confiance, et le supplia d'agréer qu'il étudiât encore un peu de temps à Paris, avant que de prendre l'ordre de la prêtrise. Ce bon gentilhomme sentant toute sa tendresse se renouveler pour celui de ses enfans qu'il avait chéri davantage, et le croyant disposé à une plus grande complaisance, par le mauvais traitement qu'il lui avait fait, le pourvut avec bien de la joie de tout ce qui lui était nécessaire pour ce voyage.

Il assista pendant quelque temps aux leçons de professeurs célèbres de la Sorbonne; mais ayant bientôt reconnu que quiconque a une fois étudié les traités de théologie qu'on a coutume de donner dans les écoles, en y joignant, comme il avait fait, une étude exacte de S. Thomas, ne trouve d'ordinaire rien de nouveau à apprendre sous des professeurs qui puisent aux mêmes sources, disent tous les mêmes choses, et ne sont différens que dans l'ordre et la manière dont ils les traitent. Il quitta tous les traités de scolastique, pour étudier uniquement la langue hébraï-

que, que l'affection qu'il avait pour la sainte Écriture lui faisait désirer de savoir parfaitement.

Mais son principal soin fut de trouver le directeur qu'il était venu chercher à Paris. La réputation de vertu et de capacité où était alors le père Cotton, confesseur et prédicateur de Henri-le-Grand, le détermina à s'adresser à lui. Il lui communiqua les lumières dont Dieu l'avait favorisé, les dons et les grâces qu'il en avait reçus, le désir qu'il avait de travailler au salut des âmes, ses sentimens pour le mépris du siècle, et les moyens qu'il avait plu à Dieu de lui inspirer, pour surmonter les difficultés qui s'opposent dans le monde à ceux qui aspirent à la plus haute perfection.

Le Père Cotton admirant les trésors de la grâce qu'il reconnut dans ce jeune homme, et en versant des larmes de joie, l'exhorta à ne plus différer de s'engager dans la prêtrise, et d'y vivre suivant les lumières que Dieu lui avait communiquées pour sa gloire et pour le salut des âmes. Il prit ce conseil pour un oracle du ciel, et recevant à Paris l'ordre sacré du sacerdoce, fit profession de la perfection chrétienne dans l'état ecclésiastique.

CHAPITRE VI.

De la haute estime qu'il faisait du sacerdoce, et de sa dévotion en cet état.

On ne peut expliquer quels furent les sentimens de reconnaissance que conçut ce nouveau prêtre pour la grâce que Dieu lui fit de l'élever à une si haute dignité. Il les conserva chèrement jusqu'à la mort, et il était près d'expirer, qu'il priait encore la personne qui l'assistait, de lui remettre souvent dans la mémoire une faveur si admirable, et de l'aider à en bien remercier la bonté infinie de son Dieu. Quelque grandes et extraordinaires qu'eussent été les saintes dispositions qu'il avait cultivées avec tant de soin pendant six ans, pour se préparer à cette charge du royaume de Jésus-Christ, il croyait encore y être entré avec trop peu de réflexion; et il disait souvent depuis à ses plus intimes amis, « que si Dieu lui eût alors autant fait connaître » la dignité de cet auguste ministère, et l'excel- » lence des vertus que doivent avoir ceux qui » y aspirent, qu'il l'avait fait depuis, il n'au- » rait jamais eu assez de hardiesse pour s'y en- » gager : de sorte que ce lui était un sujet de » remerciement, de ce que Dieu lui avait don- » né moins de lumière, devant qu'il eût pris » l'ordre de la prêtrise, qu'il n'en avait reçu » depuis. »

Ayant l'esprit et le cœur pénétré de ces sentimens , il est aisé de juger quelle fut sa préparation à sa première messe , qu'il alla dire dans sa paroisse , pour donner cette satisfaction aux justes desirs de son père et de sa mère. Il n'avait garde d'y souffrir ces assemblées tumultueuses , ces banquets , et ces vaines réjouissances par lesquelles on avait coutume dans son pays , en de pareilles occasions , de porter les cérémonies profanes jusque dans le sanctuaire. Au lieu de quatre ou cinq cents personnes des parens et des amis de sa famille qui s'y fussent trouvées suivant la pratique ordinaire de ce temps-là , pour y faire libéralement des présens au nouveau prêtre , et pour y passer ce jour et les deux suivans en danses et en festins , il se contenta d'avoir pour témoins d'une si sainte action , ceux à qui il était obligé de rendre compte des siennes , et qu'il n'eût pu priver de cette joie sans injustice , et sans quelque sorte de dureté. Son humilité et son mépris du monde ne purent souffrir qu'on célébrât cette journée par d'autres réjouissances et par d'autres fêtes , que par celles qui sont toutes saintes et toutes spirituelles , et qui se sentent mieux dans le cœur , qu'elles ne paraissent au dehors.

Il célébra toujours depuis , tant qu'il put , avec de pareilles préparations la sainte messe , qu'il aurait dite tous les jours , si les forces de son corps avaient pu suivre la ferveur de sa dévotion. Il ne s'approchait jamais des sacrés autels , qu'il n'eût fait la veille quelque austerité

considérable , comme une préparation éloignée ; et commençant avec la journée ses préparations prochaines , il se disposait dès minuit à cet adorable sacrifice par une pratique spirituelle de deux heures , dans laquelle il faisait sept exercices différens , comme on le voit écrit dans un petit livret de parchemin , qu'il avait composé pour cela en la manière suivante.

Le premier de ces exercices était pour faire des actes de foi sur la présence de Jésus-Christ Dieu et homme au très-saint Sacrement de l'autel , l'y considérant présent comme il l'était dans la crèche de l'étable de Bethléem , ou entre les bras de sa sainte mère , comme il l'est maintenant dans son royaume , et comme il le sera à son dernier avènement , lorsqu'il jugera tous les hommes : de sorte que sa foi le lui montrait en ces trois divers états , comme son Sauveur , comme son roi et comme son juge.

Le second était pour établir en lui la paix et la tranquillité intérieure , qui est si agréable au Sauveur , et qui est si utile pour le bien entretenir après qu'on l'a reçu. Il ne se contentait pas pour cela d'éloigner de soi toutes sortes d'objets du siècle , et toutes sortes d'affaires ; mais il bannissait de son esprit et de son cœur , tout autre soin , tout autre désir et toute autre pensée , pour jouir de son Dieu à son aise , l'entretenir cœur à cœur dans la solitude , le posséder et en être possédé uniquement. Et la pensée qui lui facilitait davantage en ce temps-là cet éloignement des créatures , c'était que con-

sidérant qu'il allait paraître devant son juge, il s'imposait volontairement la même nécessité de les quitter toutes, que la mort lui devait imposer un jour, lorsqu'il faudrait rendre compte de toutes les actions de sa vie à ce même juge.

Pour le troisième exercice, il prenait la pureté d'intention, qui donne le prix à toutes les actions, mais qui est si nécessaire à celle-ci, par laquelle on reçoit l'auteur même de toute pureté et de toute sainteté. Il offrait donc dans sa méditation le sacrifice adorable dont il devait être le ministre, pour rendre à Dieu le juste tribut de la gloire qu'il doit tirer de toutes les choses créées, comme en étant le principe et l'unique seigneur absolu et universel; pour le remercier de tous ses bienfaits, et surtout du sacrifice sanglant de la croix offert par son Fils pour les péchés du monde, et représenté ou plutôt renouvelé tous les jours par le sacrifice de l'autel; pour l'expiation de ses péchés, et de ceux de tous les hommes; pour la délivrance des âmes du Purgatoire; et enfin, pour obtenir, en prenant ce pain des forts, les forces nécessaires pour résister à tous les ennemis de la gloire de Dieu qui traversaient son union avec lui. Il faisait toutes ces grandes demandes, ne croyant pas qu'on en puisse faire d'excessives à Dieu, quand on a Dieu même présent pour médiateur et pour offrande.

Son quatrième exercice était pour recevoir Jésus-Christ dans un lieu propre, et pour lui préparer son cœur en le purifiant, avec tout le

soin possible. Ce qu'il faisait par une confession exacte, par une contrition tendre et animée de la plus pure et de la plus ardente charité, et par quelque mortification qu'il croyait la plus efficace pour le dégager de toutes sortes d'attaches.

Cinquièmement, afin de s'exciter au respect et à l'estime avec laquelle on doit s'approcher de cet auguste mystère, il comparait sa bassesse, sa pauvreté, sa misère et ses péchés, avec la sainteté, la grandeur et la majesté de celui qu'il allait porter dans ses mains, et recevoir au-dans de lui-même. D'où il arrivait qu'entrant dans des sentimens d'une humilité profonde, d'une sainte honte, d'une crainte et d'une frayeur salutaire, il déchargeait son cœur par un grand nombre de saintes aspirations vers Dieu, et par ces courtes et ardentes prières, qui sont comme autant de traits de feu qui pénètrent les cieux, et qu'il tirait toutes de l'Écriture.

« Ce n'est, mon Dieu, disait-il, ce n'est » qu'avec une extrême confusion, que j'ose » lever les yeux vers vous, parce que le torrent » de mes iniquités s'est augmenté, jusqu'à passer par-dessus ma tête, et même s'est élevé » jusqu'au ciel (1. *Esdr.* 9l. 6.). Il est juste, » mon Sauveur, que vous vous éloigniez de » moi, puisque vous êtes la sainteté même, et » que je ne suis qu'un misérable pécheur » (*Luc.* 5. 8). Oui, mon seigneur et mon roi, » bien loin d'être digne que vous me rendiez » une visite (*Matth.* 8. 8.), il s'en faut même

» infiniment que je le sois de me prosterner
 » devant vous , et de baiser vos pieds sacrés ,
 » avec la pécheresse Magdelaine (*Marc. 14. 3.*),
 » ou de vous rendre les plus petits services. Mon
 » cœur est encore tyrannisé par ses passions ,
 » je succombe sous le poids de leur joug in-
 » supportable , de sorte que je ne puis ni lever
 » la tête , ni respirer en liberté (*2 Reg. 9. 8.*)
 » Est-il bien possible , mon Seigneur et mon
 » Dieu , que vous regardiez de bon œil un ser-
 » viteur aussi inutile que je le suis , et qui vous
 » a aussi souvent offensé que j'ai fait ! que j'aie
 » toute ma vie l'honneur de manger de votre
 » pain à votre table (*Ruth 2. 14.*) , et que vous
 » fassiez une si grande faveur à une si chétive
 » créature , qui n'est que bassesse et corrup-
 » tion , et pour qui ce ne serait que trop de
 » bonheur de ramasser quelquefois les miettes
 » de ce pain sacré , après que vous en auriez
 » rassasié vos plus fidèles serviteurs (*Matth.*
 » *15. 27.*) . »

Sixièmement , après s'être ainsi anéanti de-
 vant la majesté infinie de Dieu , il se relevait
 par une douce confiance en son amour et en sa
 miséricorde , qui paraît si admirablement dans
 ce sacrifice , où il a mis les trésors infinis de ses
 grâces et de ses mérites. Et cette confiance don-
 nait à ce bon serviteur la hardiesse de se présen-
 ter à son aimable maître , et lui faisait faire un
 grand nombre d'actes enflammés d'amour et de
 désir ardent de le recevoir. C'est alors que re-
 gardant avec les Pères de l'Eglise ce mystère

comme une extension et une continuation de
 l'incarnation du Fils de Dieu , et prenant l'esprit
 des anciens patriarches et des prophètes pour
 obtenir la venue de Jésus-Christ , il s'écriait
 avec ferveur : « Envoyez , mon Dieu , l'Agneau
 » qui doit commander à toute la terre (*Isa.*
 » *c. 6. 1.*) ; faites descendre du ciel le véritable
 » juste (*Isa. c. 45. 8.*) et l'auteur de toute la jus-
 » tice et de toute la sainteté ; faites pleuvoir
 » cette manne adorable (*Exod. 16. 15.*) , qui
 » contient tous les goûts et toutes les délices
 » imaginables. Si je puis vous posséder , je
 » posséderai la vie et le salut (*Prov. 8. 35.*) .
 » Je viens à vous , ô source admirable de tout
 » bonheur , parce que je suis altéré , et que
 » vous m'avez permis de boire des eaux vives
 » qui donnent l'immortalité (*Joan. c. 4. 13.*) .
 » Un cerf dans sa plus grande soif a moins de
 » passion de trouver la fontaine qui doit le désal-
 » térer , que mon âme n'a de désir de s'unir
 » à vous (*Ps. 41. 2.*) . O le bien-aimé de mon
 » cœur , je suis uniquement à vous , comme
 » vous êtes tout pour moi (*Cant. 2. 16.*) . Ce
 » sera vous-même qui me ferez la grâce de me
 » rassasier de votre propre chair (*Job. c. 19. 22.*) .
 » Venez donc , ô mon aimable Sauveur (*Cant.*
 » *c. 7. 11.*) , venez me faire cette faveur mer-
 » veilleuse dont je ne serai jamais ingrat ; venez
 » recevoir les fruits anciens de toutes les grâces
 » que vous m'avez jamais faites , et les autres
 » plus nouveaux que vous y allez ajouter . »
 Il méditait encore pour exciter davantage en

lui cette faim du pain des élus, les effets merveilleux qu'il produit dans les âmes bien disposées. Il considérerait qu'il fortifie les faibles, qu'il arme les désarmés, qu'il préserve ceux qui se portent bien, qu'il soulage et guérit les malades, qu'il ressuscite les morts, qu'il réjouit et console ceux qui sont affligés, qu'il nettoie ceux qui sont sales, qu'il nourrit ceux qui ont faim, qu'il rend la lumière aux aveugles, qu'il élève l'âme aux délices spirituelles et au vrai bonheur, qu'il en éloigne les attaques des démons, et leur donne l'épouvante, qu'il excite l'amour divin, qu'il nous unit à notre principe, qu'il nous transforme en Dieu, qu'il fait croître les vertus, qu'il détache de la terre, qu'il ôte le goût corrompu de tous les faux plaisirs du siècle, qu'il augmente la grâce, qu'il anime la piété, qu'il enflamme la ferveur de la charité, qu'il remplit le cœur d'une douceur céleste, qu'il conduit à la perfection de cette vie, et au bonheur éternel de l'autre, dont il est un avant-goût et un gage très-assuré.

Septièmement, quand il se sentait ainsi fortifié d'amour et de confiance en la bonté de son Dieu qu'il allait recevoir, il défiait tous ses ennemis, il se représentait tout de nouveau tous ses péchés, toutes ses imperfections, toutes ses attaches aux créatures pour les combattre, pour les détester, pour les détruire, et en faire un holocauste à celui qui voulait bien être lui-même la victime du sacrifice qu'il allait offrir. Il adressait ensuite de ferventes prières à chacune des

trois personnes de l'adorable Trinité, leur demandant des faveurs proportionnées aux dispositions qu'il souhaitait d'avoir pour une action de si grande importance. Il conviait en même temps la sainte Vierge de se trouver à ce banquet, comme à celui des noces de Cana, et de lui obtenir de son Fils tout ce qui pourrait y manquer de sa part; et enfin, il invitait tous les anges et les saints, et surtout ceux qu'il prenait pour ses particuliers protecteurs, de venir adorer avec lui sur l'autel celui qui les faisait heureux dans le ciel.

Pendant qu'il était à l'autel, il n'y avait personne des assistants qui ne fût touché d'une piété sensible et ravi d'admiration, voyant la modestie, le respect et la tendresse extrême qu'il y faisait paraître. Son visage avait alors une couleur si éclatante, et ses yeux une vivacité si pénétrante, qu'on pouvait prendre cela pour des marques de la certitude qu'il avait de la présence de son Dieu, et des faveurs qu'il en recevait alors en plus grand nombre qu'en aucun autre temps. Il était en effet éclairé durant la sainte messe de lumières divines si particulières, que la plupart des choses merveilleuses qu'il prédisait souvent à ceux dont il dirigeait les consciences, comme nous le dirons ailleurs, lui étaient révélées par le Sauveur pendant qu'il l'avait entre les mains, ou qu'il l'adorait sur l'autel.

Il employait ensuite d'ordinaire après la messe deux autres heures à s'entretenir encore seul

à seul avec son Dieu, à former divers actes de foi, d'adoration et d'amour, et à faire des actions de grâces, des offrandes et des demandes pour lui et pour les autres tant vivans que défunts; et cet exercice occupait si absolument son âme, et la transportait de telle sorte, qu'on l'a vu souvent après la messe dans des extases surprenantes, privé de l'usage des sens extérieurs, sans que ses évanouissemens pussent avoir d'autre cause que les transports de son amour.

CHAPITRE VII.

Quels étaient les sentimens de M. Le Nobletz touchant les différentes manières de vivre des prêtres, et touchant les dispositions que doivent avoir les jeunes gens qui désirent embrasser l'état ecclésiastique.

M. Le Nobletz disait « que comme Dieu » avait donné à son peuple, en choisissant Saül, » un roi qui surpassait les autres hommes de » toute la tête et des épaules, tous les prêtres » étant élevés au gouvernement spirituel du » peuple de Dieu, ils devaient le surpasser de » beaucoup par les qualités de l'âme et par des » vertus extraordinaires. » Mais comme il distinguait différentes sortes de conduites, auxquelles Dieu appelait ses ministres, aussi jugeait-il que leurs dispositions à cet état doivent être différentes pour ce qui regarde l'étude des lettres.

Il reconnaissait quatre sortes de prêtres séculiers qui font profession de vertu et de sainteté : dont les uns se contentent de vivre simples particuliers, en disant tous les jours leur messe et leur bréviaire, et sans y ajouter d'autres emplois pour le service du public que quelques catéchismes ou instructions familières qu'ils font dans l'occasion, ou quand ils s'aperçoivent de quelque besoin pressant de leur prochain; d'autres joignent à cela le soin des âmes par la direction des consciences et par la confession, sans y être portés par d'autre motif que par celui de la charité; les troisièmes sont chargés du soin des âmes par profession et par l'obligation de leur charge, comme sont les évêques, les recteurs et curés des paroisses, ou les vicaires perpétuels (1). Les derniers, sans être élevés à aucune dignité, ni attachés à aucune charge ecclésiastique, se réservent la liberté d'aller aux lieux qui ont le plus de besoin de leur secours, étant entre les mains des prélats des instrumens propres pour sanctifier toutes les parties de leurs diocèses, par les instructions familières, par les entretiens, par la prédication de l'Évangile, par l'administration des sacremens et par toutes les autres fonctions de l'apostolat.

Le saint ecclésiastique disait « que les premiers de ces prêtres devaient du moins, sui-

(1) On appelle en Bretagne, recteurs les curés aussi bien qu'en quelques autres provinces, et le nom de curés ne se donne qu'à leurs vicaires.

» vant ce que prescrit le concile de Trente ,
 » être assez versés dans la langue latine , pour
 » entendre sans peine le sens des paroles de la
 » messe et du bréviaire , et assez instruits de nos
 » mystères , pour en pouvoir apprendre aux
 » enfans et au simple peuple ce qu'il est néces-
 » saire d'en savoir. »

Il voulait que ceux du second ordre fussent fort versés dans l'étude de la théologie morale ; et il déplorait le misérable état de ceux qui s'ingèrent , peu de temps après qu'ils sont élevés au sacerdoce , d'entendre les confessions de tous ceux qui se présentent ; qui montent sur le tribunal et veulent juger avant que d'avoir appris à discerner , et qui se mêlent de diriger les autres , avant que d'avoir réglé leur propre conduite ; sans pouvoir assez distinguer les péchés mortels des véniels ; sans savoir ceux dont l'absolution est réservée à l'évêque ; sans en avoir remarqué d'autres qui portent avec eux l'excommunication , non plus que ceux dont on ne peut absoudre qu'en obligeant à quelque restitution ; sans s'être instruits enfin de la manière d'interroger les pénitens les plus grossiers , et de soulager leur honte ou leur ignorance ; et ce qui est de plus déplorable , sans avoir rien de cette charité et de cette prudence avec laquelle il faut ordonner aux pécheurs des remèdes propres à leurs maladies , ni de cette fermeté avec laquelle il faut quelquefois refuser ou différer l'absolution , de peur d'entretenir les maux en les flattant.

Pour les prêtres qui ont quelque charge des âmes , il croyait qu'outre l'étude des cas de conscience , dans lesquels ils doivent du moins être aussi versés que les précédens , il fallait qu'ils eussent formé leur raisonnement naturel par la philosophie , et qu'ils l'eussent perfectionné par l'étude de la sainte Écriture , afin de se rendre ainsi capables de catéchiser , de prêcher , de bien expliquer la parole de Dieu ; et pour n'être point de ces aveugles qui conduisent d'autres aveugles , et dont les ténèbres n'excusent pas les fautes qu'ils commettent par une ignorance criminelle.

Il conseillait enfin aux derniers , qui veulent mener une vie plus parfaite et plus évangélique , de s'employer uniquement , après avoir bien étudié les lettres humaines et la philosophie , à apprendre pendant quatre ou cinq ans la théologie de l'école , la théologie morale et les controverses ; mais surtout à se rendre la sainte Écriture familière , et à en acquérir une grande intelligence. Il croyait que ceux-ci ne se déterminant à aucun lieu ni à aucun emploi en particulier , mais se tenant prêts pour tous ceux où le service de Dieu et sa plus grande gloire les appellerait , ils devaient se faire tout à tous , et apprendre toutes les choses qui pourraient les rendre utiles aux différentes personnes , auprès desquelles leur zèle pourrait trouver de l'occupation.

Il distinguait pareillement , pour ce qui regarde la pratique de la vertu et de la piété , trois sortes d'ecclésiastiques entre ceux qui semblent

ne se pas oublier entièrement de leur profession, comme on le trouve marqué dans un sujet de méditation qu'il s'était prescrit. Il mettait au nombre des premiers ceux qui se contentent de s'acquitter passablement des devoirs d'un ecclésiastique, pour ce qui regarde l'office divin, et qui emploient une partie du jour dans des exercices propres à leur vocation, mais qui en donnent la meilleure partie aux amusemens du siècle; qui paraissent quelquefois en habit de prêtre, et quelquefois en habit de laïque; qui veulent servir tout ensemble Dieu et Mammon; et qui s'appliquent avec plus d'empressement à quantité d'affaires inutiles et mondaines, aux vaines amitiés des grands, à la lâche complaisance, à l'intérêt, à l'établissement de la fortune de leurs proches et à mille prétentions fort éloignées de la sainteté de leur profession, qu'à l'étude de leur propre perfection, et au salut des âmes qu'ils laissent souvent sans secours et sans instruction. Il croyait cet état fort dangereux, et disait « qu'il était impossible qu'il ne » s'y mêlât de grands désordres, les fins de plaisir à Dieu et aux hommes, de satisfaire à sa conscience et au monde, étant si opposées » et si incompatibles. »

Il mettait dans le second ordre ceux qui ont plus d'ardeur que de prudence et de discrétion, qui évitent toutes sortes de compagnies, qui embrassent toutes sortes d'austérités et de bonnes-œuvres, et qui passent les journées entières dans les exercices de l'oraison et de la mortifi-

cation, sans considérer assez quels sont les devoirs de la charité auxquels la sainteté de leur vocation les oblige. Il disait « que ces sortes de » personnes avaient souvent une attache opiniâtre à leurs sentimens et à leur propre volonté; » que cet esprit de solitude peu réglée les exposait à de fréquentes illusions; et que l'état de leur sainteté étant trop violent, la durée n'en était pas toujours fort longue ni fort égale. »

Il considérait comme dans un troisième rang plus élevé, les prêtres qui évitent les défauts des précédens, et tâchent d'en avoir les bonnes qualités. Ils mêlent la solitude aux entretiens de charité, l'action à la contemplation, l'austérité à la douceur et à l'affabilité. Leur premier soin est de se perfectionner; mais ils considèrent le secours spirituel et corporel qu'ils donnent à tous ceux qui en ont besoin, comme une partie de leur propre perfection. Ils évitent les affaires séculières, suivant l'avis de S. Paul; mais ils ne jugent rien de séculier de tout ce qui peut glorifier Dieu. Le mépris qu'ils ont pour le monde n'empêche pas la compassion qu'ils en doivent avoir; et cette compassion les fait renoncer en partie à leur propre repos, et à une contemplation plus assidue. Ils immolent leurs inclinations à la volonté de leur maître; et s'ils fuient leurs proches, leurs amis et leurs habitudes, c'est en se fuyant premièrement eux-mêmes, selon la règle qu'en donne saint Ambroise (*De fuga seculi*, l. 2. 2.): de sorte que s'ils ne s'en séparent pas entièrement, parce qu'ils ju-

gent que le service de Dieu le leur défend, ils sont prêts à le faire au premier moment qu'ils reconnaîtront que c'est un ordre de sa volonté. Ce n'est ni l'intérêt, ni l'ambition, ni la contrainte, ni la coutume, qui les oblige à assister le prochain par l'administration des sacrements et par les autres fonctions de leur ministère; mais l'unique désir de plaire à Dieu, et de coopérer au désir qu'a eu Jésus-Christ de sauver les âmes lavées de son sang, suivant l'avertissement de l'apôtre saint Pierre.

Notre saint prêtre rend grâces à Dieu à la fin de cette méditation, de ce qu'il lui a fait la faveur de l'appeler à ce troisième état. La conduite qu'il tint toute sa vie, fut en effet une expression fidèle de ce portrait d'un excellent ecclésiastique, dont il donnait par ses actions, encore mieux que par ses écrits, une très-parfaite idée.

Il jugeait que pour parvenir à cet état, il ne fallait pas tant s'y disposer par l'étude des sciences, que par la pratique des vertus solides. Il n'y avait point de désordre dans l'Eglise qu'il déplorât davantage, que la précipitation avec laquelle plusieurs prennent les ordres sacrés. Il croyait qu'il ne suffisait pas pour cela d'avoir achevé ses études de théologie, ou d'avoir l'âge de vingt-cinq ou de trente ans; mais il conseillait d'y ajouter environ un an de retraite, pendant laquelle il voulait qu'on pratiquât la plus grande humilité et le plus grand mépris du monde qu'il serait possible; qu'on évitât les grandes études,

qui demandent trop d'application, les entretiens des personnes puissantes et toutes les assemblées, et qu'on recherchât plutôt la compagnie des simples et des enfans pour les catéchiser, et les occasions de souffrir, d'être méprisé, et de boire dans le calice des ignominies du Sauveur.

Il voulait que celui qui se disposait à être élevé au-dessus du commun des Chrétiens par sa dignité, se mît cependant au-dessus de tout le monde en toutes occasions par sa modestie; qu'il déracinât de son cœur par toutes sortes de moyens l'amour de sa propre estime et de sa réputation; qu'il établît solidement pour principal fondement de la grâce à laquelle il aspirait, une simple et profonde humilité; qu'il prît bien pour modèle la vie cachée du Sauveur, par laquelle il avait voulu nous apprendre comment nous devons nous préparer à la vie apostolique; qu'il considérât enfin qu'il ne se pouvait rendre capable des plus grandes actions qu'en s'accoutumant aux plus grandes souffrances; que Dieu seul en voulant avoir toute la gloire, refusait de se servir de ceux qui ne refusaient pas toute sorte de gloire pour eux-mêmes; et que sa grandeur consistant à faire toutes choses de rien, il opérât plus de merveilles par le moyen d'un seul homme qui se sacrifiait ainsi entièrement à lui dans les fonctions ecclésiastiques, que par mille autres qui ne s'étaient pas entièrement dépouillés de leur propre amour et du désir de s'attirer les louanges et l'estime des hommes.

Ce fut avec ces sentimens qu'il écrivit à un de ses neveux, qui se hâta trop de prendre les ordres sacrés, contre le conseil qu'il lui avait donné de s'y disposer auparavant par un long exercice de la pénitence et du mépris du monde.

CHAPITRE VIII.

Lettre du saint homme à son neveu, qui se hâta trop de se mettre dans les ordres sacrés.

« MON cher neveu, le choix précipité que
 » vous avez fait du sacerdoce, n'est pas une
 » fort bonne marque de la sagesse et de la ver-
 » tu, dont vous semblez vous piquer. La sa-
 » gesse vous aurait fait préférer le sentiment de
 » celui qui vous a déjà tiré de la terre d'Égypte,
 » aux conseils de certaines personnes qui n'ont
 » aucune expérience de l'état de vie qu'elles
 » vous font embrasser ; la vertu vous aurait fait
 » rechercher l'ignominie de la croix, avant que
 » de monter au trône d'honneur, et la sagesse
 » et la vertu tout ensemble vous auraient obligé
 » de prendre conseil des PP. Capucins, ou des
 » PP. Jésuites, ou de quelques autres person-
 » nes des plus capables et des plus vertueuses
 » du pays, qui vous eussent toutes dit qu'en em-
 » brassant une vie aussi difficile et aussi oppo-
 » sée à la nature et à l'esprit du monde, que
 » l'est celle d'un bon ecclésiastique, on s'ex-
 » pose à d'effroyables dangers, si l'on y con-

» sidère autre chose que la volonté de Dieu.
 » Du moins en devez-vous croire les anciens
 » Pères de l'Église qui assurent que la vie d'un
 » prêtre est une continuelle fuite de soi-même,
 » et de tout ce qu'on a de plus cher selon les
 » inclinations de la nature.
 » Quoi que vous aient pu dire les amateurs
 » du monde touchant la douceur et l'honneur
 » de ce genre de vie, sachez, mon cher neveu,
 » que sa fin mène souvent à la mort. Vous rece-
 » vrez les ordres, à la vérité, en vous en appro-
 » chant, sans avoir marché sur les pas des
 » Saints ; mais je doute fort que vous receviez
 » le Saint-Esprit comme ceux qui n'y cher-
 » chent uniquement que la gloire de Dieu. Il est
 » bien à craindre que vous ne manquiez de cette
 » vue simple, et de cette pureté d'intention
 » qui s'acquiert d'ordinaire par une longue
 » étude de la science des Saints, que vous n'a-
 » vez pas encore. Vous êtes trop nouveau et trop
 » enfant dans la vie spirituelle, pour bien re-
 » connaître de quel esprit vous êtes porté, et si
 » c'est Dieu ou le monde qui gouverne vos des-
 » seins ; ce discernement n'appartient qu'à ceux
 » que la vérité a délivrés d'une infinité d'er-
 » reurs, dont nos passions offusquent sans ces-
 » se les lumières de la grâce et de la raison.
 » Dans l'ancienne loi un aveugle ne pouvait
 » être prêtre. N'êtes-vous point privé dans vo-
 » tre choix de cette vue spirituelle, sans la-
 » quelle un prêtre ne peut être qu'un conduc-
 » teur aveugle ? La lumière de l'action, c'est

» la droiture et la pureté de l'intention. Mais
 » comment la pouvez-vous avoir, si vous vous
 » laissez conduire par l'intérêt et par la vanité ?
 » Prenez garde, mon cher neveu ; c'est sans
 » doute le malin esprit qui vous porte sur le pi-
 » nacle du temple pour vous précipiter. Vous
 » ressemblez au figuier maudit par le Sauveur ;
 » vous voulez avoir les apparences d'un bon ar-
 » bre sans en porter les fruits : ces fruits sont le
 » mépris des richesses et des vains honneurs de
 » la terre, et les autres vertus qui nous rendent
 » semblables à Jésus-Christ souffrant sur la
 » croix, où il a exercé parfaitement sa charge de
 » grand-prêtre, et de modèle de tous les prêtres.

» Je vous avertis encore une fois, qu'étant
 » aux noces vous preniez la dernière place : je
 » veux dire qu'étant appelé à la connaissance
 » de Jésus-Christ par le baptême, ou à la cléri-
 » cature par les ordres mineurs, ou par quel-
 » qu'un des autres ordres, vous ne montiez pas
 » plus haut sans une particulière vocation de
 » Dieu, afin que le Seigneur vous invite aux
 » noces d'une grâce consommée, et vous dise :
 » Mon cher ami, montez plus haut, prenez le
 » degré que vous avez en quelque façon mérité
 » en le refusant durant quelque temps. Votre
 » vigne n'a point encore produit de raisins
 » mûrs ; votre esprit n'a pas encore concu le
 » verbe de l'unique vérité ; Jésus-Christ n'est
 » pas encore formé en vous ; l'Eglise votre bon-
 » ne mère ne vous a pas encore porté durant le
 » temps nécessaire pour être capable d'être

» baptisé de ce baptême du Saint-Esprit que
 » vous désirez.

» Attendez donc, mon cher neveu, atten-
 » dez jusqu'à ce que vous soyez possédé
 » de l'esprit divin ; n'entreprenez pas d'être
 » père spirituel avant que d'être un enfant
 » parfaitement formé ; croissez auparavant par
 » la lecture et la méditation, et profitez de
 » l'ancien et du nouveau Testament, qui sont
 » les deux mamelles de votre bonne mère,
 » d'où vous devez sucer le lait de la paix et de
 » la justice chrétienne. La résistance que vous
 » vous ferez à vous-même, en suspendant la
 » résolution que vous aviez prise, sera un heu-
 » reux commencement de l'abnégation que
 » vous devez pratiquer toute votre vie, et que
 » Jésus-Christ demande de tous ceux qui veu-
 » lent le suivre. Réformez vos sentimens par la
 » pénitence, et croyez à la parole du Sauveur,
 » qui dit que qui s'humiliera davantage sur la
 » terre, sera le plus élevé dans le ciel.

» Apprenez à rechercher premièrement le
 » royaume de Dieu, si vous prétendez établir
 » le vôtre ; autrement en voulant commencer
 » par le vôtre, vous ne ferez rien pour Dieu
 » ni pour vous. C'est ainsi que les apôtres, à
 » l'exemple de Jésus-Christ, désirant d'établir le
 » royaume de Dieu et d'étendre sa gloire, ne
 » se sont pas ingérés dans les grands ministè-
 » res, comme font ordinairement ceux qui
 » cherchent leur propre gloire et leur satisfac-
 » tion ; mais ils n'ont exercé les fonctions de

» prêtres et de prédicateurs , qu'après y avoir
 » été appelés par une grâce particulière. Il faut
 » qu'en demeurant encore quelque temps par-
 » mi les laïques ou parmi les clercs du dernier
 » ordre où vous êtes , vous attendiez que Jé-
 » sus-Christ vous dise par la bouche de ses
 » ministres : Mon cher ami , montez plus haut
 » : au lieu qu'autrement il pourrait vous repro-
 » cher d'être entré dans le lieu de son banquet
 » divin , sans vous être revêtu de la robe nup-
 » tiale de la vertu et de la sainteté. Mais de
 » cette sorte vous serez une lampe ardente et
 » luisante ; et l'époux voyant en vous l'huile de
 » la véritable charité , vous ouvrira la porte ,
 » vous introduira dans sa sainte familiarité , et
 » vous fera part des dons et des grâces dont
 » il comble ses plus chers serviteurs. Vous les
 » acquerez sans doute en vous préparant à les
 » recevoir par les saintes dispositions , que les
 » sacrés canons , que votre véritable intérêt et
 » votre propre sûreté demandent de vous ; et
 » auxquelles , mon cher neveu , vous exhortera
 » sans cesse pour la gloire de Dieu , pour le
 » bien de l'Eglise , et pour le salut de votre
 » âme, votre très-affectionné serviteur et oncle.»

LIVRE TROISIÈME.

PRÉPARATION

DE

M. LE NOBLETZ

AUX MISSIONS ,

PAR LA SOLITUDE ET PAR LES SOUFFRANCES.

CHAPITRE PREMIER.

Sa pénitence extraordinaire d'un an , et sa solitude pour se
 préparer aux missions.

CET excellent prêtre , pour mieux éviter tous
 les écueils dont nous avons parlé , et surmonter
 toutes les difficultés de la vie ecclésiastique ,
 qu'il avait prévues , et pour imiter la retraite du
 Sauveur dans le désert , et celle que les apôtres
 firent dans le Cénacle , avant que de publier
 partout l'Evangile , crut qu'il en devait aussi faire
 une très-exacte , afin de se préparer aux fonc-

tions apostoliques par l'exercice du mépris du monde, de la pénitence et de l'oraison, qu'il exécuta avec un courage et une constance qui étonna tous ses parens, et tous ceux qui le connaissaient.

Ayant fait bâtir près de la mer en un lieu appelé Tremenach proche de la paroisse de Plouguerneau au diocèse de Léon, une petite cellule couverte de paille, il s'y renferma, et y mena durant un an une vie plus solitaire que celle des anciens ermites des déserts. Il y fut toujours revêtu d'un rude cilice, sans le quitter un seul moment, et n'eut sur lui durant tout ce temps d'autre linge que le collet attaché à sa soutane: ce qui fit souffrir à son corps outre la douleur du cilice, toutes les incommodités que ressentent ceux qui sont ainsi long-temps sans changer d'habit. Il prenait tous les jours la discipline jusqu'au sang, et n'avait point d'autre lit que la terre nue, ni d'autre chevet qu'une pierre dure. Il mangeait pour toute nourriture une seule fois le jour un peu de bouillie, ou plutôt de colle faite de farine d'orge sans sel, sans beurre, et sans lait, qu'une personne du voisinage lui présentait dans un petit plat par une fenêtre étroite. Il avait aussi réglé à une très-petite mesure d'eau ce qu'il devait boire, et ne se servit de vin pendant toute cette année, que pour le saint sacrifice de la messe.

Ce régime lui affaiblit et lui rétrécit si fort l'estomac, qu'il eut depuis jusqu'à la mort une extrême peine à prendre sa nourriture néces-

saire, de sorte qu'il disait ordinairement dans ses repas avec le saint Prophète, dont il imitait la patience : *Je ne mange jamais qu'en soupirant et en souffrant* (Job. c. 3. 24.). Quoiqu'il se repentît depuis, et qu'il demandât pardon à Dieu, de ce que par ces austérités il s'était rendu moins utile à son service, et moins capable de travailler au salut des âmes, surtout durant les vingt dernières années de sa vie, il s'en consolait toutefois aisément, considérant que si les travaux de son jeune âge avaient altéré sa santé, ils lui avaient servi à s'unir parfaitement à Dieu, en se séparant de plus en plus du monde et de l'amour de soi-même. Cela se voit dans une chanson spirituelle en langue armorique, qu'il composa au Conquet touchant la conduite de Dieu sur son âme, et dont voici le sens :

Béni soit l'excès de ma flamme,
Cessons, cessons, mon cœur, d'en avoir des remords;
Je dois les forces de mon âme
A la langue mortelle où se trouve mon corps.
Par un emportement extrême
Je semblais à ma mort travailler chaque jour;
Mais me perdant ainsi moi-même,
J'ai trouvé mon Sauveur et son divin amour.

Il garda durant cette même retraite un perpétuel silence, ne parlant qu'à son seul confesseur, et ne sortant jamais de sa cellule, que pour célébrer la sainte messe; de sorte qu'il oublia presque entièrement la langue de son pays faute d'exercice. Mais Dieu le récompensa de cette perte par deux avantages considérables. Il

lui apprit par ce silence à parler si bien et si à propos, qu'on ne l'entendit jamais depuis parler d'autre chose que de Dieu, ou de ce qui regardait sa gloire et son service; et il en pouvait discourir sans peine les journées entières, quoiqu'il le fit toujours avec une application et une ardeur extrême. Il reçut aussi par ce silence une facilité nouvelle, et plus grande encore qu'auparavant, de s'entretenir agréablement avec Dieu par le moyen de l'oraison et de la contemplation, dans laquelle il fit des progrès admirables.

Ce fut dans ce même lieu de repos, et dans ces entretiens familiers avec Dieu, qu'il reçut une lumière de discernement, qui le rendit très-éclairé toute sa vie dans la connaissance des vérités propres et utiles à chacun, et qui lui fit toujours choisir dans ses discours les sujets les plus conformes aux dispositions de ceux qu'il voulait gagner à Dieu. Il y apprit aussi par les mêmes inspirations du ciel, le secret qu'il avait d'instruire le peuple par le moyen de certaines paraboles, et cette méthode de peintures et d'emblèmes spirituels dont il se servait si heureusement, pour faciliter aux plus ignorans l'intelligence de nos mystères, et pour porter les plus lâches à la pratique d'une vie tout-à-fait chrétienne.

Quelques personnes ont appris de lui, que comme il avait, en faisant cette retraite, suivi le sentiment de saint Ignace de Loyola, qui a voulu que ses enfans renouvelassent ainsi l'esprit

dé zèle et de piété propre à leur vocation, et se disposassent aux missions et aux plus grands emplois de leur compagnie par une année de solitude, il avait aussi voulu les imiter, en se perfectionnant dans les sciences par une revue exacte de toutes les études qu'il avait faites, et qu'il croyait si utiles à ceux qui veulent travailler à sanctifier le monde.

Il conclut enfin cette retraite en déterminant de régler toute sa vie par l'exercice assidu de quelques vertus, qu'il appelait ses armes défensives et offensives. Ces armes célestes furent une oraison et une présence de Dieu qu'il se rendit continuelles et comme habituelles jusqu'à la mort; une pénitence et une austérité sans relâche; un détachement sincère de l'amour déréglé de ses proches et de toutes les conversations inutiles à la gloire de Dieu; l'étude des sciences nécessaires pour procurer le salut du prochain; et enfin une grande liberté d'esprit, par le moyen de laquelle renonçant à toute sorte d'attache terrestre, il espérait être toujours disposé à recevoir les impressions du Saint-Esprit, et à obéir à ses mouvemens avec toute l'ardeur et toute la promptitude possible.

Il eut besoin de ces armes spirituelles avant même que de sortir de sa cellule. Il n'avait pas encore achevé l'année qu'il avait résolu de passer dans ce lieu de délices divines, que sans attendre qu'il le quittât de son propre mouvement, une personne, qui avait plus de zèle que de discrétion, jugeant mal d'une conduite si

extraordinaire, et ne concevant pas qu'un homme pût s'être condamné à une prison si affreuse, sans y avoir été attiré par d'autres plaisirs que par ceux qu'on goûte en s'entretenant avec Dieu, entreprit de le persécuter d'une manière si violente, qu'il se vit contraint d'abandonner sa chère solitude avant le terme qu'il s'était prescrit.

Il souffrit sans se plaindre toutes les calomnies et tous les mauvais soupçons, qui naissent d'ordinaire aisément dans les esprits de ceux qu'un commencement de vertu rend assez bien intentionnés pour combattre le vice, mais à qui le défaut de lumière et d'expérience le fait chercher partout où ils voient les apparences d'une conduite différente de la leur, et des pratiques de piété qu'ils ne peuvent approuver, parce que Dieu ne leur en a jamais inspiré de semblables. Non-seulement les jugemens téméraires de cette personne s'évanouirent d'eux-mêmes, et ne servirent qu'à rendre l'innocence du saint solitaire plus éclatante, mais on peut dire que Dieu a pris plaisir depuis de la faire connaître et de la récompenser en présence de tous les peuples, sans attendre le grand jour qui rendra publiques toutes les actions les plus secrètes. Il a ennobli cet ermitage cinquante ans après que M. Le Nobletz l'eut quitté, de tant de marques de sa toute-puissance, que les peuples y étant attirés de toutes parts par un grand nombre de miracles authentiques, qui s'y sont faits depuis quelques années, il y a aujourd'hui peu de pé-

lerinages dans l'Europe plus fréquentés que celui-ci.

CHAPITRE II.

Il se dispose aux missions par quelques essais qu'il en fait en son pays, avec beaucoup d'oppositions et de mauvais traitemens de la part de ses plus proches parens.

Ce saint homme qui désirait ardemment d'augmenter le royaume du Fils de Dieu, voyant son pays dans l'état déplorable dont nous avons parlé, ne crut pas en devoir chercher d'abord d'autres plus éloignés pour y exercer son zèle. Il voulut même suivre l'exemple du Sauveur, qui fit ses premiers sermons à Capharnaüm, et autres lieux les plus proches de celui de sa naissance, et obéir à l'avis de saint Paul, qui exhorte de s'attacher surtout à la conversion de ses parens et de ses domestiques, comme au principal devoir de la charité la mieux réglée.

Son premier soin fut donc d'instruire ceux de la paroisse de Plouguerneau, lieu de sa naissance. Les ayant trouvés dans une extrême ignorance, il s'appliqua surtout à leur enseigner tous les jours les premiers élémens de la doctrine chrétienne, non-seulement dans l'église, mais aussi dans les maisons particulières, dans les chemins publics, et partout où il pouvait les joindre. Il prêchait en même temps contre les abus et les péchés publics avec une ferveur ex-

traordinaire : de sorte que les exemples de la sainteté de sa vie , et le zèle ardent dont toutes ses paroles étaient animées , convertirent un bon nombre de personnes à Dieu ; mais la plupart étant plus surpris de la nouveauté de sa conduite , qu'ils n'étaient touchés de la vérité de ses paroles , le prirent pour un homme qui avait perdu le bon sens.

Ses plus proches parens furent ses plus rudes persécuteurs. Son père qui aimait l'honneur et le bien , le voyant ainsi éloigné de la manière de vivre où il eût pu en acquérir , et ne pouvant lui faire accepter aucun bénéfice , ni l'obliger à recevoir aucun profit de ses fonctions ecclésiastiques , conçut autant d'aversion qu'il avait eu auparavant de tendresse pour lui. Sa mère , qui espérait toujours de le réduire et de lui faire changer de volonté , lui sauva quelques mauvais traitemens , dont le respect que le père devait au caractère et à la dignité de son fils ne l'aurait pas préservé. Mais enfin elle-même , après avoir inutilement tâché de lui persuader la même chose que son mari , et lui avoir remontré vivement que ce qui pourrait lui appartenir un jour dans leur succession était une très-petite ressource pour lui , s'il ne se résolvait à vivre de l'autel , ou s'il n'acceptait des biens de l'église , qui seraient mieux entre ses mains qu'en celles d'aucun autre , n'en ayant eu autre réponse , sinon que la divine providence ne manquerait pas d'y pourvoir , et ne prenant pas encore , non plus que M. de Kerodern ,

assez de confiance aux promesses du ciel , elle conçut contre un désintéressement si merveilleux de pareils sentimens de colère et d'indignation.

Mais le saint homme fortifié par l'esprit de celui qui l'appelait au mépris du monde et à la conversion des peuples , ne relâcha rien de ses premières résolutions. Il n'était d'aucune des parties qui se faisaient chez son père , et ne voyait aucune des belles compagnies qui s'y trouvaient , s'il n'avait quelque espérance de les porter au service de Dieu. Ce fut un spectacle étrange pour les prêtres du pays de le voir s'abstenir entièrement de vin ; de sorte qu'il passa les vingt premières années de sa vie après sa conversion , sans en boire d'autre que celui qu'il prenait pour ablution après la communion de la sainte messe. Il n'était pas moins austère pour le manger. Ordinairement après avoir dit la messe , il allait lui-même apprêter son dîner. Comme l'appareil n'en était pas magnifique , il n'était pas aussi difficile. Il prenait du pain le plus grossier des valets , et le rompait par morceaux dans une écuelle de bois , qu'il remplissait du bouillon préparé pour les garçons qui servaient au labourage , ne touchant jamais à aucune chose de ce qui devait être servi sur la table de son père. Ce repas était l'unique qu'il faisait le long du jour.

La paroisse de Plouguerneau n'est pas comme celles des provinces de France les plus proches de Paris , dont la plupart des maisons ne

sont pas fort éloignées les unes des autres, et font comme un corps uni qu'on appelle un bourg ou un village; mais elle est comme toutes les autres de la Basse-Bretagne, dont les maisons sont autant de fermes, qui sont seules et si éloignées les unes des autres, qu'il n'y a point de villes de si grande étendue que les plus petites de ces paroisses, qui ont quelquefois jusqu'à neuf ou dix lieues de tour. Ces maisons de paysans, ou ces fermes, ainsi séparées, sont ce qu'on appelle des villages dans cette province.

C'était dans ces villages que notre prêtre zélé allait faire tous les jours ses courses ordinaires, après avoir pris le matin sa nourriture. Il n'y avait point de fatigue qu'il n'endurât pour aller enseigner au peuple les vérités de la foi, l'oraison dominicale, et les autres prières les plus usitées dans l'église. Sa patience et son industrie étaient admirables pour les faire concevoir et retenir aux plus petits, et pour les faire goûter aux plus grands et aux plus avancés en âge. S'il ne pouvait les rencontrer aisément chez eux, il les attendait sur les grands chemins lorsqu'ils revenaient des foires, des marchés et des autres assemblées, et les entretenait sans cesse du royaume de Dieu et des moyens dont ils devaient user pour y parvenir. Il n'oubliait pas leurs nécessités corporelles, en les secourant dans les spirituelles; et comme il visitait, consolait et confessait tous les malades avec beaucoup de charité, il assistait tous les pauvres

honteux, dont il prenait les noms, et allait ensuite de village en village demander l'aumône pour les nourrir.

Il ne retenait pas son zèle les jours de dimanche dans les bornes de sa paroisse; il allait dans les paroisses voisines, il y prêchait, catéchisait, et confessait avec une application et une ferveur sans exemple, accompagnées d'une bénédiction particulière du ciel. Croyant que ces trois exercices des missionnaires étaient comme trois chaînes dorées, dont Dieu se sert pour attirer au trône de sa miséricorde les pécheurs les plus aveuglés et les plus endurcis, il s'y employait entièrement, et prenait pour sa devise ordinaire ces paroles de saint Paul : *Malheur à moi si je ne préche l'Evangile* (1. Cor. 9. 16.)

Cependant l'indignation de son père et de ses autres plus proches parens croissait à mesure que l'espérance qu'ils avaient eue de le réduire à ce qu'ils désiraient de lui, diminuait. Le prenant pour un insensé, ils considéraient les mouvemens extraordinaires de son zèle, qui le portaient toutes les semaines une fois à faire de plus grandes courses, pour des accès réglés et pour des redoublemens d'une maladie honteuse à toute leur famille. Enfin, son père le fit appeler du consentement de sa femme en présence de tous ses autres enfans, et lui ayant reproché avec beaucoup de colère le tort qu'il faisait non-seulement à soi-même, mais aussi à tous ceux dont il avait l'honneur de porter le nom, et la mauvaise réputation qu'une conduite si

extraordinaire lui avait donnée parmi tous les gentilshommes de leurs parens , et dans tout le diocèse , il lui commanda de délivrer sa maison de cet opprobre , et de chercher logis où il lui plairait.

Le saint prêtre obéit promptement ; et ayant reçu cette confusion avec beaucoup de soumission aux ordres de Dieu et de son père , il se retira dans un lieu écarté , où s'étant prosterné , et versant des larmes de joie , il leva ses yeux et sa voix au ciel avec beaucoup de confiance. « Vous voyez , Seigneur , dit-il alors , que » mon père et ma mère m'ont chassé sans m'a- » voir pourvu d'aucune chose ; je ne sais où » me réfugier si je n'ai recours à vous : mais » aussi ne me faut-il point d'autre refuge que » vous puisque vous êtes le père des pauvres et » des orphelins. Recevez - moi donc , mon » Dieu , pour votre enfant , puisque je vous re- » connais maintenant seul pour mon véritable » père , et que je puis mieux que jamais vous » dire , comme votre fils m'a enseigné de le » faire : Mon père qui êtes au ciel. Faites-moi » cette grâce que je sois à votre égard un fils » dont l'obéissance égale la dépendance abso- » lue que j'ai de vous ; conduisez tous mes pas » où votre sainte volonté m'appellera : je m'a- » bandonne entièrement entre les mains de vo- » tre divine providence. Ayez pitié , mon » Dieu , de mon père et de ma mère , et ne leur » imputez pas à péché le procédé qu'ils tiennent » à mon égard , que je considère avec joie

» comme une marque particulière de votre » bonté pour moi , et que vous rendrez utile à » mon salut et à votre gloire. »

A peine eut-il achevé sa prière , que sa résolution fut prise de demeurer dans la même paroisse , tant pour y boire à longs traits la honte que ses proches lui faisaient souffrir , suivant la promesse qu'il avait faite au Sauveur de ne jamais refuser aucune occasion de prendre part aux ignominies de sa croix , que pour y achever la conversion de son père et de sa mère , de toute sa famille et de toute cette paroisse. La maison de la bonne femme qui avait été sa nourrice , lui servit encore de retraite. Il y souffrit , comme la première fois , une extrême pauvreté , et y éprouva une privation entière des douceurs et des consolations intérieures dont Dieu avait accoutumé de le favoriser , qui lui fut bien plus sensible que tous les mauvais traitemens de ses proches. Il marque dans son journal cette épreuve que son bon Maître voulut tirer de sa patience et de sa fidélité , et l'en remercie comme d'une grande grâce.

Cependant il continua d'exercer son zèle en toutes les manières qu'il lui était possible , pour l'instruction et pour la conversion de cette paroisse. C'était une merveille de le voir tantôt parmi les enfans et parmi ceux qu'il voyait portés d'un véritable désir au service de Dieu , enseigner et exhorter un chacun avec une douceur , une patience et une égalité d'humeur qui l'eût pu faire juger incapable de tous les grands mou-

vemens ; et tantôt en chaire déclamer avec une liberté, une chaleur et une véhémence apostolique contre les vices, et contre ceux qui y demeureraient engagés par une opiniâtreté malicieuse. Ses discours eurent d'abord un effet pareil aux premiers sermons du Sauveur du monde, qui eut pour auditeurs plusieurs personnes de qualité, plusieurs gens riches, plusieurs hommes de lettres, et plusieurs prêtres scribes et pharisiens, mais qui n'eut que des pauvres pour spectateurs de son Évangile (*Matt. c. 11.*).

Les paysans les plus pauvres, les plus simples femmes et les enfans furent les seuls au commencement qui goûtèrent les discours de notre saint prédicateur, et qui en firent leur profit. Le mépris du monde, la restitution des biens acquis par usure, la fuite des excès de bouche, des assemblées et des danses nocturnes, et des autres occasions de péché également dangereuses aux deux sexes, n'étaient pas un langage qui pût plaire à ceux dont les désordres étaient entretenus par la coutume du pays et par leurs mauvaises habitudes, et soutenus par l'autorité qu'ils avaient en cette paroisse.

Le prédicateur évangélique endura tous les outrages possibles de ces sortes de personnes, qui attentèrent même souvent sur la vie de celui que Dieu leur avait envoyé pour leur en procurer une éternelle ; et l'on ne pouvait avoir de plus illustres preuves de sa mission, que les marques continuelles du soin que la Providence prenait de sa conservation.

Un gentilhomme de ses parens, qui ne pouvait supporter qu'on prêchât contre les crimes dont il se sentait coupable, l'ayant poursuivi deux fois l'épée à la main pour le tuer, et le trouvant depuis dans l'église, crut, sans avoir égard à la sainteté du lieu, qu'il devait se venger dans l'endroit même où il prétendait que l'injure lui avait été faite. Il se mettait en posture pour le tuer d'un coup de pistolet ; mais le serviteur de Dieu tout prêt à mourir pour l'amour de celui qui avait été crucifié par amour, s'étant mis à genoux, et ayant découvert sa poitrine pour recevoir le coup, l'assassin fut si surpris de l'éclat d'une vertu et d'un courage si héroïque, que le pistolet lui tombant des mains, toute la fureur qui le transportait lui sortit de l'esprit et du cœur. Ce pauvre gentilhomme ayant été bientôt après convaincu de crimes énormes, fut condamné à perdre la vie, et eut la tête tranchée à Rennes, ville capitale de Bretagne.

Un autre de ses plus proches parens poussé par le zèle qu'il avait pour la gloire de sa famille, qu'il croyait ternie par la conduite du saint missionnaire, fut deux fois en résolution de le tuer d'un coup d'arquebuse ; et il eût exécuté son dessein, si Dieu n'y eût mis des obstacles surprenans, et n'eût assisté visiblement d'une protection particulière un si bon et si fidèle serviteur.

Son père même, qui ne le pouvait toujours souffrir qu'avec une peine extrême, le poursuivit une fois pour le battre à coups de bâton ;

il s'en sauva par la fuite, pour épargner à une personne qui lui était si chère la honte d'une action si criminelle.

Mais ce fut plutôt la providence de Dieu qui le délivra des embûches des plus débauchés de la paroisse, qui l'attendaient souvent en des lieux où il devait apparemment passer, pour lui faire éprouver le traitement que les paysans ont accoutumé de faire en ce pays-là à ceux qu'ils croient avoir quelque raison de haïr, leur déchargeant une grêle de coups de gros bâtons sur la tête.

Sa réputation ne fut pas moins souvent ni moins rudement attaquée que sa vie, par tous les affronts et toutes les calomnies que la passion des prêtres vicieux ou intéressés put lui susciter. Un ecclésiastique entre autres, qui ne pouvait souffrir la lumière de sa doctrine céleste, l'ayant un jour tiré avec beaucoup de violence, en présence de tout le peuple, de la chaire de sa paroisse au milieu de son sermon, notre saint homme, bien loin d'en témoigner beaucoup de ressentiment, salua cet emporté avec beaucoup de douceur et de charité, et se prosterna en même temps devant le Saint-Sacrement de l'autel, pour remercier notre Seigneur de cet affront, et pour le prier de faire miséricorde à son persécuteur.

Presque tous les prêtres de cette paroisse conspirèrent à sa perte, l'accusant de crimes supposés devant le grand-vicaire : mais leurs calomnies leur réussirent si mal, que le grand-

vicaire ayant aisément reconnu sa vertu et l'injustice de ses persécuteurs, lui donna commission de veiller sur leur conduite, et de l'avertir de tous leurs désordres.

Cette charge qu'il avait prise assez volontiers, pour s'employer plus fortement au salut des peuples et à l'édification de l'Eglise, devint si fâcheuse et si incommode au libertinage de ces prêtres scandaleux, qu'ils tâchèrent depuis à perdre le saint prêtre par de nouvelles accusations qu'ils lui suscitèrent devant l'évêque avec tant de malice et d'adresse, que ce prélat en pensa être surpris. Mais Dieu permit que M. du Louet (1) son grand-vicaire, qui fut depuis élevé pour ses rares vertus au siège épiscopal de Cornouailles (2), où quoique âgé presque d'un siècle, il travaille encore tous les jours au bien des peuples, entreprit la cause de l'innocent, et qu'il rendit des témoignages illustres de la sainteté de sa vie qu'il connaissait depuis plusieurs années.

(1) René du Louet, né à Loperéhet, paroisse du diocèse de Quimper, fut un des plus vertueux évêques du 17^e siècle. Il mourut à Quimper le 18 février 1668, à l'âge de 80 ans. Voyez une notice de sa vie, qui se trouve dans celle du Père Maunoir, édition de Lyon, 1834.

(2) Nom qu'on donnait autrefois au diocèse de Quimper.

CHAPITRE III.

Il convertit son père et sa mère, qui commencèrent à mener une vie fort exemplaire, et moururent saintement peu d'années après.

NOTRE fervent ecclésiastique, qui avait plus d'obligation à son père que n'en ont d'ordinaire les enfans à ceux qui les ont mis au monde, à cause de la bonne éducation qu'il en avait reçue, avait un désir extrême de mettre son salut en quelque sorte de sûreté, et de le délivrer des défauts qu'il jugeait les plus capables de le perdre. Il offrait à Dieu pour lui obtenir cette grâce plusieurs mortifications, plusieurs prières ferventes accompagnées de vœux et de gémissemens continuels. Son père, qui haïssait son humilité et son mépris du monde, ne pouvait désapprouver son zèle et sa manière forte et éloquente de prêcher. Et on lui entendait dire souvent que ses discours lui paraissaient autant mériter de louange, que ses actions si éloignées de la manière de vivre de ceux de sa qualité, semblaient lui attirer de blâme. Enfin, il plut à Dieu de lui changer le cœur, et de lui inspirer pour la conduite de son fils, la même estime qu'il avait pour son éloquence.

Le saint prêtre étant monté en chaire le lendemain du jour que son père l'avait poursuivi pour le maltraiter, fit un excellent discours sur

l'obligation des pères et des mères à l'égard de leurs enfans, et des enfans à l'égard de leurs pères et de leurs mères. Il s'aperçut aisément que le sien, qui était du nombre de ses auditeurs, avait été vivement touché de ce qu'il avait dit dans ce sermon; et il osa même dans cette confiance lui rendre visite, et prendre l'occasion de l'entretenir de ce qui lui était le plus avantageux. L'accueil avec lequel il fut reçu, ne trompa pas son espérance; il vit sur le visage de son père une sérénité qui ne s'était point fait voir depuis long-temps, et il n'en entendit que des paroles obligeantes. Étant entré avec lui dans la salle, il fut inspiré de profiter de l'humeur tranquille où il le trouva, pour avancer le dessein que Dieu avait sur lui.

Il le fit d'abord par une comparaison familière, se servant d'une sainte industrie semblable à celles que le St-Esprit a souvent inspirées aux saints de l'un et l'autre Testament, pour faire des conversions d'autant plus miraculeuses, que les figures simples qu'ils employaient pour cela semblaient être moins capables de toucher et de persuader ceux dont ils voulaient procurer le salut. Ayant mis un peu d'argile dans une écuelle, qu'il remplit incontinent d'eau, il pria son père de s'y mirer, et de tâcher d'y considérer son visage après qu'il l'aurait un peu remuée avec le doigt. Son père lui fit la réponse qu'il en attendait, en lui disant que cette eau étant trouble, il ne pouvait pas s'y regarder. « Il en est de même, lui dit-il

» alors , de l'état de votre conscience ; vous ne
 » pouvez vous y voir , ni reconnaître vos dé-
 » fauts , parce que les affections basses et les
 » soins déréglés des choses de la terre qui l'oc-
 » cupent , la rendent trouble et obscure. »

La grâce de Dieu donna tant d'efficacité à ces paroles de son serviteur , que ce bon vieillard touché au vif , et se rendant tout-à-coup à cette manière si simple de persuader , le conjura de lui dire au plus tôt ce qu'il devait faire pour assurer son salut. Il lui demanda du temps pour satisfaire plus pleinement à sa demande ; et étant retourné dans sa solitude , après avoir recommandé l'affaire à Dieu , il lui écrivit une règle pour sa conduite , et lui manda « que se sen-
 » tant obligé en conscience , et poussé par son
 » zèle de l'assister dans les plus grands de ses
 » besoins , et dans l'affaire la plus importante
 » de sa vie , il voulait lui marquer ce qu'il ju-
 » geait nécessaire pour son salut , comme il
 » avait désiré l'apprendre de lui ; que l'exer-
 » cice de son emploi étant ce qui le mettait da-
 » vantage en danger , il devait le régler en
 » sorte qu'il n'y travaillât jamais les Dimanches
 » ni les autres jours de fête célébrés par l'Eglise ;
 » qu'il devait même pour tous les autres jours
 » ne faire aucun gain , ni aucunes acquisi-
 » tions , qu'il n'eût auparavant travaillé à ren-
 » dre son âme libre de toute avarice , et qu'il
 » ne se sentît assez dégagé pour posséder le
 » bien selon saint Paul , comme s'il ne l'eût pas
 » possédé , sans y attacher son cœur au préju-

» dice du parfait attachement qu'il faut avoir à
 » la source de tous les véritables biens ; qu'il
 » fallait au lieu que le soin de sa famille dimi-
 » nuait le soin de sa conscience , et lui ôtait le
 » temps nécessaire pour ses exercices de piété ,
 » que ce fût l'affaire de son salut qui lui fît re-
 » trancher du soin et du temps qu'il donnait à
 » ses autres affaires ; que n'étant toutes que
 » pour cette fin , c'était les perdre toutes que
 » de négliger celle-là ; qu'enfin la nourriture
 » spirituelle de l'âme lui étant bien plus néces-
 » saire que celle du corps , il devait tâcher de ne
 » la jamais perdre , comme il trouvait toujours
 » du temps pour perdre celle du corps ; et qu'il
 » devait plutôt manquer à ses repas , que de
 » manquer à se mortifier , ou à faire tous les
 » jours sa lecture spirituelle , son examen de
 » conscience , sa méditation , et ses autres exer-
 » cices de piété réglés. »

Il ajoutait à tout cela deux sujets de méditation , qu'il le priait de considérer attentivement et avec le plus grand repos d'esprit qu'il pourrait , dans quelque lieu plus retiré du bruit que ceux où il se trouvait d'ordinaire.

Dans la première de ces deux méditations , il voulait que pour le premier point il s'interrogeât lui-même en cette manière :

« Qu'est-ce que Dieu ? Qui suis-je ? Quel
 » bien m'a fait Dieu ? Ai-je quelqu'un qui me
 » touche de plus près que lui ? Que fais-je pour
 » lui ? Qu'a-t-il promis à ses plus fidèles servi-
 » teurs ? »

Pour le second point , il fallait qu'il répondît intérieurement à chacune de ces demandes en particulier.

Et il devait faire le troisième point en tirant des conclusions pratiques des deux premiers , et le terminer par quantité d'actes de douleur pour le passé , de résolutions fermes et ardentes pour l'avenir , d'offrandes de son corps et de son âme et de tout ce qu'il possédait , et de demandes pour lui-même , pour sa famille et pour toutes sortes de personnes , par l'intercession de la sainte Vierge et des Saints.

Le premier point de la seconde méditation consistait en ces autres demandes , qu'il devait se faire à lui-même , ou qu'il devait écouter comme si elles lui étaient faites par la bouche du Sauveur.

« Marches-tu par le chemin étroit qui mène
 » à la vie , ou par le large qui mène à la mort ?
 » Cherches-tu la volonté de Dieu , et tâches-tu
 » de lui plaire dans toutes tes actions ? Rends-tu
 » à Jésus-Christ ton seigneur les services qu'il
 » demande de toi ? Es-tu ami et serviteur par-
 » ticulier de sa sainte Mère ? T'acquittes-tu des
 » obligations de ta charge avec désintéresse-
 » ment et fidélité ? As-tu reçu l'Évangile dans
 » ton cœur , et vis-tu selon ses règles ? Aimes-tu
 » la loi de Dieu , et les vertus humbles auxquel-
 » les oblige son joug aimable ? Ne respectes-tu
 » point plus le monde que Dieu même , qui en
 » est l'auteur et qui peut le détruire ? Aides-tu
 » l'Église , dont tu es un membre indigne ?

» Tâches-tu de l'édifier , et lui rends-tu dans ses
 » mystères et dans ses ministres le respect que
 » tu lui dois ? »

Le second point était pareillement de répondre à ces demandes , et le troisième de tirer des conclusions pour le changement de sa vie , et pour la réforme de ses maximes et de ses actions.

M. de Kerodern , père de notre saint prêtre , fut fort touché de sa lettre ; et après s'être exercé sur ces deux méditations , étant résolu de changer entièrement sa manière de vivre , il rappela ce cher fils , lui témoigna avoir un extrême déplaisir de l'avoir traité avec autant de dureté qu'il avait fait , et lui déclara qu'il était résolu de vivre suivant ses avis. Il garda fort exactement tous les conseils qu'il en avait reçus dans la lettre dont nous venons de parler ; et ne se contentant pas de passer les jours de fête sans faire aucun exercice de sa charge , il employa en œuvres de charité tout ce qu'il croyait avoir jamais acquis de bien dans ces jours consacrés à la piété , et il ajouta à tout cela un exercice d'oraison et de mortification rare aux personnes séculières , outre le petit Office de la Vierge , qu'il continua de réciter tous les jours , comme il avait accoutumé de faire avant même sa conversion.

La mère de notre saint ecclésiastique ne lui fut pas plus difficile à gagner. Elle avait toujours fait profession d'une vertu assez grande pour s'éloigner des défauts ordinaires de sa con-

dition, et pour être aux personnes de son sexe un exemple de pudeur, de piété, et du soin qu'elles doivent avoir de leurs familles. Mais depuis qu'elle eut commencé de goûter les instructions que lui donnait souvent son fils dans la chapelle du château de Kerodern, et qu'elle se fut affectionnée entièrement par son conseil au mépris du monde, à la lecture des livres spirituels, à l'oraison et à l'aumône, elle vécut au milieu du monde comme dans le plus saint cloître, et conversa toujours plus au ciel que parmi les hommes, recherchant non-seulement à assurer son salut comme auparavant, mais à se perfectionner de tout son possible dans la charité pure et dans l'union avec Dieu.

Ce fut une joie bien grande à M. le Nobletz de voir un si heureux changement; et il ne cessa depuis de rendre mille actions de grâces au Père des miséricordes d'avoir ainsi mis par son moyen son père et sa mère dans le chemin de la perfection évangélique, où ils continuèrent le reste de leurs jours avec la même ferveur, M. de Kerodern étant décédé à Kerodern l'an 1612, cinq ans après sa conversion, et madame de Kerodern n'ayant survécu à son mari que de trois autres années, après avoir laissé, aussi bien que lui, beaucoup de marques du bonheur éternel où Dieu l'avait appelée. Elle fut assistée à la mort par son fils, qui manda à son directeur, à qui il rendait exactement compte de sa conscience par lettres, quand il ne le pouvait faire de bouche, qu'on avait senti à

l'entour de son lit, un peu avant qu'elle expirât, une odeur merveilleusement douce et agréable; que son corps avait conservé cette même odeur après sa mort, et qu'on avait vu paraître sur son visage une beauté et une sérénité surprenante, qui pouvait servir d'une bonne marque de celle de l'âme qui avait été jointe avec ce corps.

Il continua d'assister après la mort ces deux personnes qui lui étaient si chères, offrant pour le repos de leurs âmes beaucoup de pénitences et de prières à Dieu, qui lui fit la grâce de lui faire connaître qu'elles possédaient le bonheur infini, qu'il avait tâché avec tant de soin de leur procurer. Il disait quelquefois depuis à ses plus intimes amis qu'il ne pouvait douter de la gloire de son père, de sa mère, de deux de ses sœurs et de sa nourrice: ce qui pouvait passer dans sa bouche pour un oracle infaillible, puisque ceux qui le fréquentaient, ont reconnu par un grand nombre d'expériences, qu'il ne lui arrivait jamais d'assurer de cette sorte aucune chose, qu'il n'en fût persuadé par quelque motif surnaturel, et par une révélation particulière.

CHAPITRE IV.

M. Quintin ayant été obligé par ses indispositions de sortir du noviciat des Jésuites, et ayant pris depuis l'habit d'un autre ordre, pour y mettre la réforme, y attire pour le même dessein M. Le Nobletz, qui avait été son maître dans la vie spirituelle.

M. Quintin, dont nous avons déjà parlé, avait tant profité des exemples et de l'entretien de M. Le Nobletz, qu'il voulut s'immoler entièrement à la gloire de Dieu et au salut du prochain dans la compagnie de Jésus. Il y fut reçu sans peine, la divine providence, qui l'avait destiné pour vivre dans un autre saint institut, et pour contribuer à y remettre l'ancienne ferveur, ayant voulu qu'il prît l'esprit apostolique dans le noviciat des Pères jésuites, et qu'il y apprît les industries merveilleuses que leur saint fondateur leur a laissées pour porter les hommes à l'amour et au service de Dieu.

La ferveur de ses oraisons et de ses pénitences ruina tellement sa santé en peu de mois, qu'il ne pouvait plus digérer aucune nourriture; et tous les soins de ses supérieurs, qui souhaitaient fort de conserver en leur compagnie un si digne sujet, ne purent le délivrer de cette incommodité, ni même la diminuer. Cela les obligea, suivant le conseil des médecins, de le renvoyer à son air natal, sans qu'on espérât fort qu'il en dût être entièrement guéri. Ils lui

permirent de conserver son habit de religieux dans ce voyage, et s'engagèrent fort volontiers de le retenir parmi eux, si Dieu lui rendait la santé dans trois mois. Ayant appris avec bien du déplaisir, après que ce temps fut expiré, qu'il ne recevait aucun soulagement, ils l'exhortèrent à vivre en religieux, autant qu'il lui serait possible, dans l'état séculier, réglant sa vie sur les constitutions de saint Ignace, et s'employant au salut des âmes en son pays, où les ecclésiastiques avaient si grand besoin de ses instructions et de ses exemples. Il suivit cet avis et recouvra bientôt après sa santé, lorsqu'il ne lui en restait plus aucune espérance. Il reçut cette faveur de Dieu, comme un talent qu'il devait faire profiter pour sa gloire.

Ayant considéré les fruits heureux qu'avaient produits dans l'Eglise les classes de ceux qu'il avait vus former en même temps les esprits des enfans aux lettres et à la piété, il résolut d'imiter en cela leur prudence et leur charité dans un pays où il n'y avait encore aucun de leurs collèges. Il alla pour cela à Morlaix, qui est une des plus considérables villes de la Basse-Bretagne, située entre les trois évêchés de Tréguier, de Léon et de Cornouailles; et il y établit une classe, pour y enseigner la langue latine, que presque tous les prêtres de ce pays-là ignoraient alors, faute de gens qui pussent la leur avoir apprise.

Il avait commencé d'exercer cet emploi de charité avec beaucoup de zèle; et il expliquait

tous les jours Cicéron et Virgile à un grand nombre d'écoliers que sa réputation avait attirés des trois évêchés, mêlant toujours quelque chose dans l'explication de ces auteurs, qui instruisait les mœurs et formait les cœurs à la piété, lors qu'un excellent ecclésiastique anglais, appelé Charles Louet, aborda à Morlaix. Ce zélé catholique ayant été mis en prison pour avoir travaillé à la propagation de la vraie foi persécutée en Angleterre, et en étant sorti deux ans après à la sollicitation de l'ambassadeur de France, fut ensuite banni de son pays à perpétuité.

M. Quintin, après avoir reconnu sa capacité pour la théologie et les humanités, ne douta point que Dieu ne lui eût envoyé ce secours pour l'instruction de ceux de son pays. Il le trouva de sa part fort disposé à joindre son zèle au sien, et à rendre ce service à Dieu et à son Église, puisqu'il ne pouvait lui en rendre de plus considérables dans son pays. La classe de ces deux vertueux maîtres fut dans la suite un séminaire de pasteurs vigilans, de prêtres zélés et de religieux austères, qui s'étaient également avancés dans l'amour de la vertu et dans les belles connaissances, sous une conduite merveilleusement douce, efficace et éclairée.

M. Quintin était âgé de quarante ans, et n'était pas encore prêtre; son humilité, et le profond respect qu'il avait pour nos divins mystères, lui ayant toujours fait redouter un hon-

neur dont il s'estimait infiniment indigne. Son zèle enfin, après dix ans de préparation, l'emporta sur sa crainte et sur son humilité, et il se résolut de se mettre en état de servir plus parfaitement Dieu et le prochain, en prenant tous les ordres sacrés. Plusieurs gentilshommes de la campagne, et plusieurs personnes des plus considérables de Morlaix, ayant assisté à sa première messe, ne manquèrent pas, suivant la coutume du pays, de faire au nouveau prêtre quantité de présens, avec d'autant plus de libéralité, qu'ils savaient qu'il s'était dépouillé de tout son patrimoine pour en faire largesse aux pauvres. Ils ne doutaient pas aussi qu'il ne dût faire de sa part ce qui avait accoutumé de se pratiquer en pareilles cérémonies. Mais le saint ecclésiastique, qui savait qu'on faisait souvent servir le plus saint de nos mystères d'une occasion d'intempérance et de débauche, après les avoir remerciés de l'honneur qu'ils lui avaient fait, et de leur libéralité, leur dit « qu'il leur » demandait pour une nouvelle grâce, dis- » pense de la coutume du pays pour ce qui » regardait le festin ordinaire; qu'il savait bien » qu'il n'y avait pas un d'entre eux qui ne pût » dîner chez soi commodément; et que pour » lui il avait besoin de la journée entière, pour » remercier Dieu de la grâce qu'il venait d'en » recevoir; qu'il le prierait ardemment d'être » lui-même leur récompense, et de les combler » de toutes ses plus précieuses bénédictions. »

Il se retira aussitôt sans attendre leur répon-

se, pour continuer de s'entretenir avec Dieu, et dès le même jour prenant tout ce qu'il avait reçu, il alla chercher tous les pauvres de la ville, et leur distribua largement ces présents, sans en réserver aucune chose. Il couronna cette charité par une action de patience admirable. Un homme qui demeurait avec lui, et qui espérait avoir bonne part à ces présents, ayant appris l'usage qu'il venait d'en faire, se laissa emporter de colère, jusqu'à lui donner un rude soufflet. Il le souffrit avec une vertu plus héroïque que les emportemens de ceux qui ne distinguent point le courage de la fureur, et qui ne conçoivent rien de plus digne des grandes âmes, que les excès d'une vengeance cruelle.

Il y avait long-temps que ce gentilhomme s'étant mis à la suite de Jésus-Christ, avait renoncé à ces fausses maximes de valeur, qui cachent une véritable lâcheté, et qu'il avait appris de son Maître à ne reconnaître point d'autre générosité, que celle qui consiste à se savoir vaincre soi-même. Il supporta les injures et le coup de cet homme passionné sans faire paraître aucun ressentiment, sans changer de couleur, et avec une constance et une égalité si ravissante, que le coupable en étant surpris, comme s'il en eût seul ressenti toute la confusion, se jeta à ses pieds, et le pria avec bien de la douleur de lui pardonner son insolence et sa témérité. Ce pardon n'était pas difficile à obtenir d'un homme qui ne s'était pas senti offensé : il l'embrassa aussitôt avec beaucoup de tendresse, et lui pro-

testa qu'il le chérirait beaucoup plus qu'auparavant.

Peu de temps après qu'il fut prêtre, il fut privé de la compagnie du vertueux ecclésiastique anglais, qui reçut du pape Clément VIII les bulles de l'archevêché de Cantorbéry, et partit aussitôt pour y aller assister son troupeau. Manquant de ce secours si nécessaire pour continuer d'instruire la jeunesse, et cherchant où il pourrait s'employer plus utilement pour le salut des âmes, il crut qu'il n'en trouverait point de meilleur moyen que de continuer de tout son possible à remettre des religieux qui s'étaient relâchés de leur ancienne discipline, dans la même ferveur apostolique, qui avait durant plusieurs siècles animé leur saint ordre, dont le zèle avait acquis beaucoup de gloire à Dieu, et rendu de très-grands services à l'Eglise.

Je ne craindrai point de dire ici que les désordres étaient alors extrêmes dans le couvent de ces Pères à Morlaix, puisque Dieu en a tiré sa gloire, et que ceux qui demeurent dans cette sainte maison, où la règle de leur admirable fondateur a été remise dans sa première vigueur, réparent si glorieusement le scandale de leurs prédécesseurs.

M. Quintin, plein de zèle et de confiance en Dieu, entra dans cette famille dérégée, dans le dessein d'y mettre la réforme, ou du moins d'y souffrir beaucoup pour la défense de la piété et de la sainteté religieuse. Il passa tout le temps de son noviciat dans une grande humilité et dans

des austérités extraordinaires, sans rien déclarer à personne de son dessein ; mais aussitôt après sa profession, ayant offert plusieurs prières et plusieurs pénitences à la divine miséricorde, et ayant gagné par sa douceur et sa charité l'estime et l'amitié de la plupart de ces religieux déréglés, il résolut de commencer à travailler à sa sainte entreprise, et de n'y épargner aucun soin, ni aucune peine, ni même son sang et sa vie, s'il en était besoin.

Il entretenait de ce dessein quelques-uns de ceux avec qui il avait le plus de liaison, et tâcha par ses discours et par ses larmes de les engager dans la même entreprise. Mais le libertinage où ils vivaient, s'était tellement rendu maître de leurs sentimens, qu'il n'y en eut presque aucun qui ne traitât cette proposition de ridicule, et qui ne trouvât mauvais qu'un profès de peu de jours voulût régler les plus anciens de l'ordre. Le supérieur même en ayant eu avis, assembla le chapitre, où il fut accusé publiquement d'avoir voulu faire des cabales dans l'ordre, et y introduire des nouveautés dangereuses. Les accusations furent suivies de près de la sentence et de la punition, le zèle de ce nouveau profès recevant le même traitement dont on eût dû châtier dans cette maison les plus criminels, si les fautes qui favorisaient le relâchement n'y eussent été souffertes plus volontiers que les bonnes actions qui semblaient le condamner.

Ces mauvais traitemens, et la crainte d'en recevoir encore d'autres plus rudes, ne firent

point changer de résolution au P. Quintin. M. Le Nobletz, son cher ami et son premier directeur, l'étant allé voir l'année 1607, il lui raconta tout ce qu'il avait fait pour réformer son ordre, et lui représenta « que faute d'un bon se- » cond, avec qui il pût concerter ses desseins, » il lui était presque impossible de les faire réus- » sir ; que s'il voulait se joindre à lui, et l'aider » des avantages qu'il avait reçus de la nature et de » la grâce, il ne désespérerait pas d'en venir à » bout ; que si la règle se rétablissait une fois » dans le couvent de Morlaix, il y avait sujet » de croire que cet exemple s'étendrait sur tous » ceux du même ordre qui sont en Bretagne, » et peut-être même sur plusieurs autres du » royaume ; que ces sortes de desseins ne man- » quaient d'ordinaire que faute de surmonter les » premières difficultés, qui sont souvent les » plus petites, mais qui nous étonnent davan- » tage, parce que nous y sommes moins pré- » parés ; et qu'enfin, quand ils ne réussiraient » pas, Dieu agréerait toujours leur bonne vo- » lonté, et en tirerait sa gloire. »

Notre prêtre zélé fut si touché de ces raisons, et si pénétré du désir qu'il avait de travailler à la conservation de ce saint ordre, qu'il demanda avec instance d'y être admis ; et ayant obtenu cette grâce, il en prit l'habit dans le couvent de Morlaix.

CHAPITRE V.

Il est maltraité dans le noviciat d'une maison religieuse de Morlaix, et en est chassé.

Ce fervent novice donna bientôt des marques illustres de sa vertu et de son amour de la croix. Bien loin de se servir de tous ces adoucissements de la règle, que la lâcheté avait introduits dans cette maison, et que la coutume semblait autoriser, il en augmentait les austérités, et ajoutait d'autres mortifications à celles qui avaient été autrefois pratiquées par les premiers Pères de ce saint ordre. Il jeûnait presque tous les jours et ne buvait jamais de vin; il couchait toujours sur la dure, et ne portait jamais de linge; son cœur et son esprit étaient incessamment attachés à Dieu par une oraison continuelle. Cette conduite si éloignée de celle que tenaient presque tous les autres religieux de cette maison, lui attirait tous les jours quantité de railleries, d'injures et d'affronts, qu'une vertu moindre que la sienne eût eu peine à supporter. Ils le considéraient, aussi bien que le Père Quentin, comme un censeur public, qui semblait reprocher à tous les autres leurs désordres par la sainteté de ses actions, et ils cherchaient un prétexte pour s'en défaire. Sa vertu leur en fournit bientôt un tel qu'ils le pouvaient désirer.

Une jeune demoiselle de Morlaix étant morte

lorsqu'on était sur le point de la marier, sa mère qui avait eu chez elle le supérieur de cette maison religieuse pour précepteur de ses enfans, avant qu'il entrât dans l'ordre, obtint aisément qu'elle fût enterrée dans l'église de ces Pères: on lui permit même de faire attacher au pilier de l'église près du lieu de sa sepulture, un portrait de cette demoiselle peinte avec les agrémens que recherchent d'ordinaire les personnes de ce sexe et de cet âge. Le peintre y avait si bien réussi au gré de la mère, que ce tableau attirait les yeux et l'attention de ceux qui allaient entendre la messe à un autel qui en était proche. Les simples gens de la campagne, qui s'imaginent facilement quelque chose de divin dans ce qui leur plaît ou qui les étonne extraordinairement, prenaient souvent ce portrait pour une image sainte, et excitaient la risée des autres en lui rendant le culte dont on a coutume d'honorer les images de l'auguste Mère de Dieu.

Le vertueux novice ne pouvant souffrir ce scandale, en fit plusieurs fois inutilement ses plaintes, tantôt à son supérieur, et tantôt à la mère de la demoiselle; et enfin se laissant emporter à son zèle, il mit le portrait en un état à ne plus servir d'occasion de péché. Cette femme en eut un extrême ressentiment, et conjura le supérieur de ne pas laisser cette action impunie. Le supérieur n'avait point de preuve qui pût convaincre son novice d'en être l'auteur, mais il n'eut pourtant pas besoin d'en faire de grandes informations. Le vertueux jeune homme

le voyant en peine de le découvrir , lui avoua fort franchement , en présence de toute la communauté assemblée , qu'un mouvement de zèle lui avait donné cette hardiesse.

J'épargnerai au lecteur l'horreurque lui pourrait donner la cruauté avec laquelle on traita ce sectateur passionné de la croix du Fils de Dieu. il suffit de dire que ceux qui se sont une fois oubliés de la douceur et de la sainteté de leur profession , se portent aisément à des extrémités plus grandes que ceux qui sont dans l'état d'une vie ordinaire ; et que plusieurs criminels choisiraient plutôt le supplice de la mort que celui qu'on fit souffrir à ce généreux défenseur de l'honneur des autels , avant que de le chasser du couvent.

On eût volontiers exclu de l'ordre aussi bien que lui , le Père Quintin , qui , bien loin d'user contre lui , comme tous les autres , d'aucun mauvais traitement , protesta contre l'injustice de ce procédé , et dit hautement , en présence de toute la communauté , « qu'une maison si déréglée n'était pas digne de posséder un si saint homme ; que pour lui il sortirait avec son cher maître , puisqu'on le désirait ainsi , mais que ce ne serait que pour le reconduire chez son père ; et qu'ayant l'honneur d'être profès dans cette maison , on ne pouvait l'empêcher de retourner y souffrir , et y maintenir , du moins dans un faible sujet , la règle de leur fondateur. »

M. Le Nobletz considéra toutes ces peines et

ces opprobres comme des faveurs particulières du ciel ; et l'on trouve une de ses méditations sur les bienfaits qu'il avait reçus de Dieu , où il met celui-ci pour un des plus considérables , et qui l'obligeaient à une plus tendre reconnaissance. Il le pria de tout son cœur de pardonner à ses persécuteurs , et jamais on ne l'ouït se plaindre d'eux : mais quand on lui parlait de cette cruauté , il se contentait de dire « que peut-être son imprudence et son zèle indiscret » avaient bien mérité ce traitement , qu'il suffisait pour excuser ces Pères qu'ils l'eussent cru coupable , et qu'enfin puisque le Sauveur avait demandé pardon pour ceux qui l'avaient fait mourir , ceux qui n'avaient fait qu'user de quelque sévérité envers un pécheur , pouvait obtenir non-seulement le pardon d'une si légère faute , mais aussi toutes les plus grandes grâces du Ciel. »

LIVRE QUATRIÈME.

MISSIONS

DE

M. LE NOBLETZ

DANS LES DIOCÈSES

DE TRÉGUIER ET DE LÉON.

CHAPITRE PREMIER.

Il fait avec le P. Quintin des missions dans l'évêché de Tréguier, et ils y souffrent de nouvelles persécutions, qui n'empêchent pas qu'ils n'y fassent beaucoup de fruit.

M. Le Nobletz désirant jouir pleinement de l'affroni qu'il avait reçu, et être rassasié d'opprobres à l'exemple du Sauveur, ne voulut pas se tenir long-temps éloigné de Morlaix, où l'on faisait courir des bruits fort désavantageux au sujet de sa sortie hors de cette maison religieuse; de sorte que ceux qui le traitaient plus favorablement, en attribuaient la cause aux

efforts et à l'assiduité de ses méditations et de son étude, qu'ils croyaient avoir diminué la force de son esprit.

Ayant donc demeuré peu de jours dans la maison de son père, il alla dans cette ville, qui devait être pour lui un théâtre de confusion; et pour vaincre davantage sa mauvaise honte et tous les ressentimens naturels, il se logea proche du lieu dont il avait été chassé peu de jours auparavant. Il voyait tous les jours, et saluait avec beaucoup de témoignages de respect et d'amitié, ceux qui l'avaient le plus maltraité, et ne perdait aucune occasion de les obliger et d'en dire du bien partout.

Il commença aussitôt de catéchiser les enfans avec un grand concours de personnes de tout âge et de toutes conditions, qui trouvaient toutes à y profiter. Mais outre ces instructions publiques, il eut permission de son évêque d'en faire d'autres dans une chapelle de la ville, et dans les maisons particulières, pour porter les âmes à une plus grande perfection. Il en gagna de cette sorte un grand nombre, qui firent profession d'une vertu si rare et si constante; qu'on a remarqué que tous ceux qui avaient une fois goûté la douceur de sa doctrine et de sa direction, n'ont jamais abandonné depuis le chemin de la perfection qu'ils avaient commencé de suivre par son conseil. Marguerite Le Nobletz, sa sœur, fut de cet heureux nombre; et elle vécut toujours depuis d'une manière qui fit voir non-seulement l'efficace de la grâce dont Dieu

bénissait les paroles de son frère , mais encore les grands biens que peuvent produire les personnes de ce sexe animées de zèle pour le salut du prochain.

Plusieurs prêtres de cette ville-là se croyant accusés par un zèle si utile au public , et par une conduite si différente de la leur , firent leurs plaintes à l'évêque lorsqu'il fit sa visite , de ce que cet ecclésiastique suivait une manière de vivre si particulière : comme si c'eût été un grand crime de refuser d'être le compagnon , ou du moins l'approbateur de leurs désordres. Ce bon prélat ayant eu la curiosité de s'informer plus particulièrement de la doctrine et de la conduite du saint ecclésiastique , en fut si satisfait , que bien loin de lui défendre la chaire , comme le prétendaient ses accusateurs , il le conjura de partager les soins de l'épiscopat avec lui , et de faire des missions dans tout son diocèse , pour travailler au salut des âmes , dont Dieu lui avait donné la charge.

Pour obéir à cet ordre si conforme aux desseins que Dieu lui avait inspirés d'assister le prochain , il se joignit au même Père Quintin , qui l'appelait toujours son maître , parce que Dieu s'était servi de lui pour sa conversion , et à qui pourtant il voulait obéir en toutes choses comme à son supérieur , dans les exercices de ces missions apostoliques.

Le Père Quintin prêchait ordinairement , et M. Le Nobletz avait soin d'enseigner le catéchisme , et d'expliquer les principaux mystères

de la foi : ce qu'ils faisaient non-seulement dans les églises , mais aussi au milieu de la campagne et dans les grands chemins , auprès des croix qu'on rencontre partout dans la Basse-Bretagne. Il s'affectionnait tellement à cet exercice si utile à l'Eglise , et le pratiquait avec tant de ferveur , qu'il en oubliait souvent ses repas , faisant sa principale nourriture de l'accomplissement de la volonté de Dieu , et de la gloire qu'il procurait à son saint nom.

Le Père Quintin ayant la même ardeur dans ses emplois de charité , avait aussi la même négligence pour tout ce qui regarde les commodités de la vie. Il ne buvait jamais de vin , et ne mangeait d'ordinaire parmi ses fatigues qu'un peu de pain de seigle , qu'il allait , après son sermon , demander pour l'amour de Dieu aux paysans. Il prêchait avec tant de véhémence , et faisait paraître , en parlant de la majesté divine , une frayeur si sainte et si extraordinaire , que les moins dévots de ses auditeurs , qui voyaient ses yeux étincelans , son visage enflammé , et sa posture animée par un transport divin en disaient autant de lui que les Juifs en dirent des apôtres , lorsqu'étant possédés et comme enivrés de l'esprit de Dieu , ils commencèrent à leur prêcher Jésus-Christ crucifié.

Ces auditeurs peu disposés aux lumières de l'Evangile , ne traitaient pas plus favorablement M. Le Nobletz , qu'ils appelaient communément *le prêtre fou* , lui reprochant , comme on fit autrefois à l'apôtre saint Paul , que trop de

science et trop de zèle lui avaient fait perdre le bon sens. Il est vrai qu'il avait renoncé à la sagesse charnelle et aux maximes du siècle corrompu, pour suivre la sainte folie de la croix. Mais des peuples nombreux et des provinces entières doivent leur sagesse à cette heureuse folie. Dieu tira sa gloire des affronts de ses deux fidèles serviteurs, et fit naître dans son temps une moisson heureuse de la semence qu'ils avaient jetée avec des peines et des sueurs incroyables. Nous en ferons voir ailleurs des fruits merveilleux, en rapportant les conversions extraordinaires de diverses personnes, par les soins et la conduite de M. Le Nobletz.

Je ne puis cependant différer de dire que l'union parfaite qui était entre ces deux missionnaires apostoliques, et l'estime qu'ils avaient l'un pour l'autre, était un des principaux moyens dont Dieu se servait pour la conversion des peuples, qui est souvent empêchée par le peu d'intelligence qui se trouve entre ceux qui travaillent à leur salut. Ils ne parlaient que de Dieu, dont ils étaient possédés, et les discours dont M. Le Nobletz entretenait son cher compagnon, lui donnaient tant d'admiration pour sa vertu, et lui pénétraient si vivement le cœur, que souvent par une humilité qui donnait bien de la peine à celle de ce saint prêtre, il se jetait à genoux, et se prosternait à ses pieds pour les baiser.

Ces deux serviteurs de Dieu employant ainsi tout le jour à leurs fonctions apostoliques, et

donnant la nuit plus de temps à la prière qu'au sommeil, allèrent de cette même sorte en plusieurs missions ensemble durant dix-huit ans; et Dieu se servit d'eux pour faire partout des changemens merveilleux dans les pays qui eurent le bonheur de les posséder.

CHAPITRE II.

Il commence ses missions dans le pays de Léon, par des îles où l'on ne pouvait aborder sans un extrême péril.

M. Le Nobletz avait une tendresse particulière pour le pays de Léon, non-seulement parce que c'était celui de sa naissance, mais aussi parce que c'était celui de tous les diocèses du royaume, qui s'était davantage exempté de l'hérésie; et qu'on n'avait vu aucune personne native de cet évêché qui y eût fait profession publique de la secte de Calvin, dont toutes les provinces de la France avaient été infectées. Après avoir rendu à sa propre paroisse les secours dont elle avait besoin, il commença ses missions par les lieux où il croyait rencontrer de plus grandes difficultés, et où néanmoins Dieu lui fit trouver dans les esprits de plus heureuses dispositions à recevoir la foi. Il passa d'abord dans l'île d'Ouessant, peuplée d'environ quatre mille personnes, par laquelle on croit que saint Paul, premier évêque de ce diocèse, commença la conversion du pays, lors-

qu'il y vint prêcher la foi accompagné de douze zélés ecclésiastiques.

Cette île, qui a sept lieues de circuit, est si fort élevée au-dessus de la mer, et de si difficile accès, que la seule entrée qu'il y ait, est comme une échelle fort étroite, où l'on ne peut aborder qu'après avoir traversé un détroit fameux par un grand nombre de naufrages, ni monter qu'un à un, et avec bien de la peine. Cette situation est avantageuse aux habitans pour leur sûreté, mais elle ne l'était pas pour leur salut; les dangers extrêmes qu'il faut courir pour les aller voir, les ayant privés depuis si long-temps des visites de leurs évêques, que la mémoire des hommes ne pouvait leur en fournir aucun exemple. Cependant comme la fureur de la mer, qui est continuelle en cet endroit, les empêchait de jouir du commerce et des commodités de la terre-ferme, elle les exemptait aussi des défauts qui y étaient ordinaires, et de la corruption qui y régnait; de sorte que M. Le Nobletz ne trouva jamais aucun autre peuple plus susceptible de la grâce de l'Évangile, ni moins sujet aux vices qui en sont les plus grands obstacles.

Ils n'avaient ni procès ni juges qui possédassent cette qualité en titre d'office; et s'il survenait entre eux quelques différends, un gentilhomme de leur paroisse les terminait à l'issue de la grande messe, sans aucune autre procédure, et il n'y avait personne qui n'acquiesçât volontiers à ce qu'il en ordonnait. Ils vivaient

aussi avec une chasteté si merveilleuse, qu'il était inouï qu'aucun d'entre eux eût jamais été soupçonné des vices opposés à cette vertu.

Aussitôt que M. Le Nobletz fut arrivé dans cette île, où les habitans ne voient guères de gens du dehors, un des plus considérables lui fit accepter un logement dans sa maison, et préparer une chambre et un lit assez commodes. Mais il fut fort surpris d'apprendre d'un de ses domestiques, qu'il l'avait trouvé couché dans une mesure, où il n'avait qu'une pierre pour chevet, et que le serviteur de Dieu lui avait avoué « que ces sortes de lits, où il était dans » gèreux de trop dormir, n'étaient pas à son » usage, et qu'il craignait d'être réprouvé de » son Maître, s'il le trouvait ainsi couché mollement, au lieu que son Fils unique avait été » couché sur la croix. »

Ces bons insulaires autant touchés de la sainteté de sa vie et des rigueurs de sa pénitence, que de l'ardeur et de la sagesse de ses discours, ne perdaient aucune occasion de l'écouter. Après les avoir instruits suffisamment par les sermons et les catéchismes qu'il faisait tous les jours, il leur fit à tous recevoir les sacremens de pénitence et d'eucharistie. Et pour rendre les fruits de cette mission plus durables, il communiqua au curé du lieu son zèle et son industrie à faire les catéchismes et à instruire les enfans, que tous les plus grands et les plus saints missionnaires ont toujours considérés comme les sujets les plus dignes de leurs travaux, et

sur lesquels il est le plus utile pour le bien de tous les autres de s'employer avec une application infatigable.

Il passa ensuite dans la petite île de Molevez, peuplée d'environ mille personnes. Ceux qui pouvaient s'y trouver alors, l'écoutaient avec le même respect, et firent le même profit de ses soins, qu'avaient fait ceux de l'île d'Ouessant. Mais la meilleure partie des habitans étant en ce temps-là nécessairement occupée à la pêche, il allait les trouver sur la mer, où il les rencontrait en grand nombre avec d'autres pêcheurs des environs; et montant sur le plus élevé de leurs bateaux, il leur prêchait les vérités de l'Évangile avec tant de vigueur, et leur représentait si vivement la grandeur des souffrances du Fils de Dieu, l'énormité du péché, et la nécessité de la pénitence, qu'on les voyait tous fondre en larmes, et même prendre les cordes de leurs barques pour s'en châtier eux-mêmes, et satisfaire par cette pénitence à la justice de Dieu.

Saint Paul, surnommé Aurélien, que le pays de Léon reconnaît pour son apôtre et pour son premier évêque, après-avoir converti à la foi les habitans de l'île d'Ouessant, se transporta en l'île de Baz, qui n'en est éloignée que de vingt lieues, et qui est du même diocèse. On tient qu'il affectionna si fort cette île, qu'il l'honora trois fois de sa demeure, et qu'il voulut même y finir ses jours après s'être démis de son évêché. M. Le Nobletz voulant marcher sur les pas de ce grand homme dans ses courses évan-

géliques, et renouveler son esprit et ses instructions dans un lieu qui en avait un extrême besoin, passa en cette île au sortir de celle de Molevez. Il y travailla avec son zèle et son application ordinaire; et afin d'exciter les enfans à répondre dans les catéchismes aux interrogations qu'il leur ferait pour les instruire, il mena avec lui un jeune homme qui devait leur faciliter cet exercice par son exemple. Ces instructions familières étaient utiles non-seulement aux enfans, qu'il récompensait de différens petits présens, quand ils avaient répondu, mais aussi aux plus âgés d'entre ce peuple barbare, qui n'avaient pas moins de curiosité que les enfans pour les catéchismes, ni moins de désir d'en profiter.

Quand il montait en chaire, ses paroles étaient si animées de l'Esprit de Dieu, et il était lui-même si vivement touché des vérités qu'il voulait persuader, que parlant le crucifix à la main et apostrophant à son ordinaire le Sauveur crucifié, il versait beaucoup de larmes, et en tirait des vœux de tous ceux qui l'écoutaient. Après les avoir ainsi attendris, on voyait tout-à-coup la douceur paraître sur son visage, et il remplissait leurs cœurs, en y remettant la joie et la confiance, de si saintes et de si ardentes résolutions, que l'impression qu'en reçurent alors ces pauvres insulaires, leur fait encore aujourd'hui, après plus de quarante ans, verser une grande abondance de larmes, quand ils racontent la manière dont ce

serviteur de Dieu les exhortait à la pénitence.

Il ne contribua pas moins à leur conversion par les confessions qu'il entendait tout le long du jour sans relâche ; de sorte même que ne pouvant satisfaire au grand nombre de pénitens qui se présentaient à lui, il était obligé d'en confesser plusieurs en allant et en revenant de la plus grande église de cette île, dont son logement était éloigné d'une demi-lieue. Ces bonnes gens se louent encore de la conduite admirable dont il se servait pour leur faire avouer ce qu'ils avaient de plus caché dans l'âme, et les obliger doucement à faire des confessions entières ; et de la bonté avec laquelle il les interrogeait et soulageait leur mauvaise honte.

Il les tira tous des plus grands désordres où ils se trouvaient ; mais il en porta surtout plusieurs à une perfection particulière. Quantité de veuves qui eussent cherché de secondes nocces, prirent par son conseil Jésus-Christ pour leur unique époux, et se servant de saintes austérités pour se conserver dans ses bonnes grâces, parvinrent à une sainteté qui a peu d'exemples dans le monde, et continuèrent jusqu'à la mort dans les pratiques que ce directeur éclairé leur avait prescrites.

Une d'entre elles, qui vit encore (1), âgée de soixante-dix ans, rapporte, aussi bien que quelques autres de ce temps-là, que le saint missionnaire ayant assemblé tous les habitants

(1) Qui vivait à l'époque où l'auteur écrivait.

de l'île avant que d'en partir, jamais il n'y fut plus versé de larmes, que lorsqu'il allait prendre congé d'eux. Il le fit en les consolant tendrement, et en les exhortant doucement tout de nouveau à conserver toujours les saintes pratiques qu'il leur avait données, à ne faire état d'aucune chose du monde que de leur âme ; à n'avoir un soin assidu que de la seule affaire de leur salut ; à préférer la mort au péché, et à employer ce qui leur restait de vie pour faire pénitence de ceux qu'ils avaient commis.

Il mit ensuite au haut d'une croix rouge, qu'il fit paraître tout-à-coup entre ses mains ; une tête de mort ; et l'élevant et la faisant voir à tous ses auditeurs : « Y en a-t-il aucun d'entre » vous, leur dit-il, qui espère que sa tête, qui est » maintenant pleine de vie, de chair et de sang, » puisse ne pas devenir au même état que celle- » ci ? » Voyant alors tout ce bon peuple effrayé de la manière surprenante dont il se servait pour les obliger de penser à la dernière fin : « Je » vous laisse, leur dit-il, mes frères, cette tête » de mort pour vous prêcher les vérités de l'É- » vangile en mon absence. Je vous conjure au » nom du Dieu vivant, et pour votre propre sa- » lut, de l'écouter souvent, et d'apprendre » d'elle que vous ne sauriez apporter trop de » soin à vous bien préparer à la mort. Soit que » vous mangiez, soit que vous buviez, soit que » vous travailliez, ou que vous vous reposiez, » pensez que toutes ces actions, les plus néces- » saires de la vie, sont autant de causes de votre

» mort, ou autant de marques de la nécessité
 » que vous avez de la subir. Méprisez le monde
 » de et renoncez à ses lois, parce que le monde
 » et toutes les choses du monde ne sont rien
 » qu'une figure qui passe bientôt, et qui dis-
 » paraît par la mort. Résistez aux mauvaises
 » pensées et aux désirs de la chair qui doit être
 » corrompue par la mort: Délivrez votre cœur
 » de la convoitise de tous les biens de la terre,
 » parce qu'ils sont périssables de leur nature,
 » et que quand ils ne le seraient pas, il les fau-
 » drait quitter par la mort. Il continua cette mé-
 » me figure pendant la meilleure partie de son
 » discours, finissant presque toutes ses périodes
 » par ces paroles : *Il faut mourir.* »

Après les avoir ainsi remplis d'une crainte salutaire, il leur proposa une de ces paraboles simples, dont il avait accoutumé de se servir, à l'exemple du Sauveur, pour instruire le peuple, qui n'est ordinairement touché que de ce qui tombe sous les sens. Leur criant d'un ton de voix plus fort qu'il n'avait jamais fait : « Faites pénitence, mes frères, parce que le royaume des cieux s'approche de vous (*Matth. 3. c. 2.*) ; il leur dit qu'il s'agissait de combattre sous un roi qui avait trois étendards de différentes couleurs, sous l'un desquels il fallait nécessairement être enrôlé, mais qu'ils avaient le choix de l'un des trois ; qu'il y en avait un rouge, qui était l'étendard de la croix du Sauveur ; que c'était le plus sûr et le plus glorieux de tous ; et que ceux qui se sen-

» taient avoir besoin de la pénitence pour les
 » péchés qu'ils avaient commis, étaient obligés de le suivre ; qu'il y en avait un blanc, sous lequel combattaient les âmes bien épurées, qu'ils unissaient à Dieu par l'oraison et par la fréquentation des sacrements ; et qu'enfin, il y en avait un noir que suivaient les pécheurs obstinés, qui feront reconnaître la justice de Dieu dans les malheurs éternels où ils se précipitent, après avoir refusé de faire connaître sa miséricorde par une pénitence de peu d'années. Il conclut enfin en animant ces bonnes gens, qu'il avait déjà remplis de ferveur pour leur salut, à se donner entièrement et pour toute leur vie à celui dont aussi bien ils ne pouvaient éviter la toute-puissance, et qu'il leur fallait nécessairement glorifier par leurs bonnes actions, ou par leurs suppliques. »

Ces derniers discours du missionnaire apostolique furent faits avec tant de véhémence, et accompagnés de tant de grâces du ciel, que la mémoire en paraît aujourd'hui récente dans les plus âgés de cette île, et les fruits en durent encore parmi les personnes de tout âge. Il fut accompagné jusqu'à son vaisseau des larmes et des sanglots de tous ses auditeurs, qui ne quittèrent le port qu'après qu'ils l'eurent perdu de vue. Un Père jésuite (1), qui a fait des missions presque dans toute la Bretagne, assure qu'il n'y a trouvé

(1) Le P. Julien Maunoir.

aucun lieu dont les habitans fussent mieux instruits de nos mystères, ni eussent les mœurs plus saintes et plus réglées, que ceux de cette île, qu'il alla visiter vers le milieu de l'année 1664, de sorte qu'il lui semblait en les quittant, sortir de la terre sainte, ne laissant parmi eux aucun désordre, aucun soupçon d'impureté, ni aucun péché scandaleux : tant les effets du zèle de notre ardent missionnaire sont constans et durables !

CHAPITRE III.

Il fait des missions au promontoire de Saint-Mathieu, dit *Saint Mahé fin de terre* : il y prêche contre les abus et les vices ordinaires en ce lieu et dans le reste de la Basse-Bretagne.

Les succès des missions de M. le Nobletz ne parurent pas d'abord si heureux dans la terre-ferme, qu'ils avaient été dans les îles. Il crut que le promontoire de Saint-Mathieu, qui est la pointe de terre de Bretagne la plus avancée dans la mer, était le séjour le plus propre pour y exercer son zèle, et y travailler au salut des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ. Il pouvait de ce lieu commodément faire des courses par mer en Léon, en Cornouailles et en Tréguier, comme il a fait presque dans toutes les villes et les bourgades de ces trois grands diocèses, avec des soins et des peines infatigables ; et d'ailleurs le grand nombre de vaisseaux qui abordent de toutes les

provinces de France et d'Angleterre au port du Conquet, tout proche de St-Mathieu, et qu'on y voit quelquefois à l'ancre jusqu'au nombre de cent, lui donnait moyen d'assister les marchands et les marins, et de leur faire faire un gain pour le ciel bien plus heureux que celui qu'ils venaient chercher sur ces côtes. Il chérissait encore ce lieu, tant parce qu'il était commode pour les fréquentes retraites par lesquelles il tâchait tous les ans de s'unir davantage à Dieu, et de s'armer de nouvelles forces pour son service, que parce que les désordres et les abus y étaient fort grands, et qu'il y eut souvent l'honneur d'avoir part aux persécutions et aux douleurs de Jésus-Christ.

S'étant informé soigneusement des vices les plus ordinaires aux habitans des villes de cette côte, et des abus qui y régnaient, il n'oublia rien pour les leur faire reconnaître, et pour les porter à en faire pénitence. Il crut pouvoir prendre pour lui les paroles adressées au prophète Isaïe de la part de Dieu, lorsqu'il lui ordonnait de représenter à son peuple ses crimes, et de lui faire reconnaître ses iniquités (Is. c. 58. 1.) ; et il les accomplissait si fidèlement, que jamais ces peuples n'avaient entendu prêcher l'Évangile avec tant d'ardeur et de zèle. Comme ils n'avaient pas de si heureuses dispositions que les pauvres insulaires, à profiter de ses prédications, aussi furent-ils long-temps sans paraître en recevoir beaucoup de fruit. Les commodités de la terre-ferme, et l'abondance du

commerce leur donnaient les défauts des pays dont ils tiraient les avantages de leur fortune, et ils étaient surtout la plupart dans cette avarice et cette vanité ordinaire aux petits négocians qui sont un peu à leur aise, et à qui leur bonne fortune enfle le cœur, les accoutumant à mettre toute leur confiance dans les choses qu'ils n'estiment davantage que parce qu'elles leur ont le plus coûté à acquérir. L'embarras continuel où les tenait le soin de leur intérêt, était suivi d'une grande ignorance des vérités divines, et d'une extrême négligence de leur salut; et leur présomption leur donnait du mépris pour tout ce qui ne flattait pas leurs sens, et pour tout ce qui n'était pas conforme à leurs maximes.

Le prédicateur apostolique ne se contentait pas de reprendre les vices en général, et d'établir les maximes les plus universelles de l'Évangile, et quoiqu'il crût qu'il n'était pas d'ordinaire à propos de circonstancier trop les défauts qu'on reprenait, de peur de désigner les particuliers trop ouvertement, et d'augmenter les plaies au lieu de les guérir, jamais cependant une lâche complaisance ou son propre danger ne lui fit taire aucune chose de ce que la sainte liberté de l'esprit de Dieu lui inspirait. Il savait assez qu'il suffit d'aimer Dieu pour être exempt de tous les vices, et qu'en prêchant la charité, l'on prêche et l'on persuade l'exercice de toutes les vertus et la fuite de tous les péchés. Mais il avait aussi remarqué qu'il faut déraciner de l'âme les vices les plus grossiers, pour y pou-

voir planter les vertus les plus spirituelles; que tant qu'on demeure dans le général, aucun particulier ne prend pour soi tout ce qui se dit; et que chacun se flattant dans ses défauts, il est presque toujours nécessaire de lui dire distinctement que c'est à lui qu'on parle, afin qu'il soit persuadé qu'il y a quelque chose à blâmer dans sa conduite.

Il avait fait une liste des vices généraux et particuliers dont cette partie du pays de Léon était le plus infectée, et en avait recherché soigneusement toutes les racines; de sorte que pour les arracher des cœurs de ses auditeurs, il en marquait toutes les espèces et toutes les circonstances qui pouvaient le plus servir à faire reconnaître à chacun son faible, et à lui mieux apprendre les moyens de s'en guérir.

Ainsi quand il prêchait contre l'avarice, qui était le vice le plus commun en cet endroit de la Bretagne, il ne se contentait pas de la décrire en général, de prescrire des règles pour l'éviter, et de montrer la beauté de la vertu contraire; mais il descendait dans le détail des injustices des négocians, dont les usures excessives étaient devenues si ordinaires qu'il n'y avait presque plus personne qui s'en plaignît; il reprochait aux gens de justice ces artifices cruels dont ils se servent pour prolonger les procès et les dissensions des familles, et il ne traitait pas avec moins de sévérité les gentilshommes dont les exactions violentes et les moyens barbares d'opprimer leurs pauvres sujets, criaient vengeance au Père de tous les pauvres. Il expliquait

distinctement toutes les voies de l'iniquité, et en faisait concevoir de l'horreur aux consciences les plus endurcies.

Ne se contentant pas de combattre ainsi les vices directement, et par lui-même, il faisait de fréquentes conférences avec les prêtres et les pasteurs, à qui il faisait concevoir par des instructions familières, et quelquefois aussi par des exhortations plus véhémentes les obligations de leurs charges. Il communiquait ses saintes industries pour la conversion des âmes à ceux qu'il en jugeait les plus capables, et qu'il espérait porter à une plus grande perfection.

Sachant assez que les parfaits sont la gloire, le soutien et les colonnes de l'Église, et qu'une personne d'une vertu fort accomplie, est plus utile au service de Dieu qu'un grand nombre de lâches chrétiens, il leur recommandait sur toutes choses de tâcher, dans le soin qu'ils prendraient des âmes, d'épurer les vertus de la plupart de celles qui faisaient quelque profession de piété, mais dont les bonnes œuvres étaient corrompues par un grand nombre de défauts. Il leur avait même pour cela marqué distinctement les mélanges de vertus et de vices qui se trouvaient parmi les chrétiens les moins lâches du pays, et dont nous pouvons rapporter ici quelques-uns, suivant ses mémoires, pour obliger quantité de personnes qui n'en sont peut-être pas encore aujourd'hui exemptes d'y faire des réflexions sérieuses.

Il s'en trouvait plusieurs qui allaient à tous

les lieux de dévotion du pays, qui ne manquaient aucune occasion de visiter les églises où l'on avait publié des Indulgences, qui faisaient de fréquens et de longs pèlerinages, mais qui négligeaient de s'instruire des vérités les plus communes et les plus nécessaires de notre sainte religion; qui n'avaient aucun usage des sacrements, ni aucune pratique des vertus chrétiennes, et qui satisfaisaient à peine au précepte de l'Église, qui commande de se confesser et de recevoir le corps du Sauveur une fois chaque année. Il disait à ces personnes: « que le » meilleur et le plus agréable culte qu'elles pou- » vaient rendre à Dieu était d'apprendre à le » connaître; que si les hommes veulent être servis » selon leur goût, il était bien juste que nous » servissions celui qui est la souveraine sagesse » et la première raison, de la manière qu'il » nous a témoigné le désirer, en nous en don- » nant des commandemens; et que ne prati- » quant que ces dévotions populaires et de » mode, c'était ressembler à ces anciens pha- » risiens, à qui le Sauveur reprochait si sou- » vent le scrupule avec lequel ils s'attachaient » aux observances que la coutume avait intro- » duites, sans que la loi les eût autorisées, » pendant qu'ils négligeaient les deux premiers » commandemens des deux Tables, qui regar- » dent le culte qu'on doit à Dieu, et l'obéissance » et le secours que nous devons rendre à ceux » qui nous ont donné la vie. »

Il y en avait d'autres qui avaient ce soin si

louable et si recommandé par l'Église, de soulager et de délivrer les âmes souffrantes du purgatoire, faisant dire pour cela un grand nombre de messes, et mettant quantité de personnes en prières; mais en même temps ils négligeaient leur propre salut et celui de leurs domestiques, des âmes desquels ils devaient répondre à Dieu. Le saint homme leur disait, en louant leur zèle pour les défunts, « qu'ils ne pouvaient avoir trop » de charité pour le salut de ces âmes rachetées » du sang du Sauveur; mais qu'il ne pouvait » assez déplorer leur folie, voyant que leur » propre salut les touchait si peu; que les pé- » chés grièfs qu'ils commettaient tous les jours » les rendaient bien plus dignes de compassion » que ceux à qui il ne restait que la peine des » fautes plus légères à expier; qu'une âme qui » est en cette vie dans le péché mortel, étant » bien plus à plaindre que celle qui a la grâce de » Dieu dans l'autre, quoiqu'elle y souffre d'ex- » trêmes douleurs, il ne voyait pas ce qui leur » faisait omettre le soin des plus misérables, » pour ne penser qu'à celles qui le sont bien » moins, et qui sont assurées de ne l'être pas » toujours; qu'enfin la prison d'un homme qui » est renfermé dans les ténèbres de son péché, » qui a contracté une accoutumance mortelle, » qui s'est fait une loi de son habitude, et que » son vice a réduit dans l'esclavage de Satan, » est bien plus effroyable que les fournaises » ardentes auxquelles sont condamnés pour quel- » que temps ceux qui sortent de cette vie sans

» avoir entièrement satisfait à la justice de Dieu.»

Quelques-uns faisaient grande dépense en pieuses fondations, en ornemens de chapelles, et en présens qu'ils donnaient aux églises, jusqu'à en incommoder notablement leurs familles, et n'avaient aucun soin d'acquitter leurs dettes, ni de payer les gages de leurs serviteurs, ni la peine et les journées des pauvres ouvriers qu'ils employaient. Cette libéralité déréglée faisait dire à ce sage prêtre, « que leurs chapelles étaient » bâties du sang de ceux que ces dépenses qui » n'étaient pas d'obligation, les empêchaient de » satisfaire; que c'était de ces sacrifices et de » ces offrandes odieuses à Dieu, dont il se » plaint si souvent dans l'Écriture, bien loin de » les avoir agréables; qu'au lieu d'orner l'É- » pouxe de Jésus-Christ, comme ils le préten- » daient, ils la couvraient de honte, en lui » faisant porter les dépouilles des pauvres; » qu'enfin ces sortes de gens volaient à leurs » créanciers ce qu'ils semblaient employer en » bonnes œuvres, et peut-être ceux qui fai- » saient ces larcins tacites sous prétexte de » piété, n'étaient pas moins criminels que ceux » qui ont leur indigence pour excuse de leurs » larcins plus manifestes. »

Plusieurs jeûnaient tous les samedis, et s'abstenaient de viande tous les mercredis de l'année, et tous leurs discours étaient des méditations et des détractions continuelles, dont ils déchiraient la réputation de leur prochain et surtout des prélats et des autres personnes consa-

crées à Dieu. Notre bon missionnaire leur présentait « que le principal dessein des jeûnes » aussi bien que des autres mortifications corporelles , était de soumettre le corps à l'esprit, » et l'esprit à Dieu ; qu'il servait fort peu de » chatier le corps , lorsqu'on donnait toute » sorte de liberté à l'esprit ; que le jeûne le plus » utile et le plus agréable à Dieu , était de s'abstenir de ce qui lui déplait davantage ; qu'ain- » si il valait mieux s'abstenir d'un jugement » téméraire , d'une conversation trop libre , » d'une aversion ou d'un mépris préjudiciable , » au prochain , d'un emportement de colère » ou de tout autre péché auquel on se sentirait » le plus porté , que de l'usage de la viande un » mercredi ; et qu'enfin quand un homme jeû- » nerait tous les jours de sa vie , sans jeûne mo- » ral , et sans éviter ce qui s'opposerait en lui à » l'amour et à la grâce de Dieu , son salut n'en » serait de guère plus en sûreté. »

Il concluait enfin , « que le défaut le plus » universel parmi les personnes pieuses , même » les plus spirituelles , était de chercher leur » goût et leur satisfaction en toutes choses ; de » sorte que comme elles ne choisissent de toutes » les pratiques de piété , que celles qui sont les » plus douces , et d'une dévotion plus sensible » ou plus aisée , ne s'accommodant pas de l'u- » sage de la mortification , et surtout de celle » qui demande de la soumission d'esprit et de » l'humilité , elles ne se défont aussi que des dé- » fauts les plus faciles à surmonter , dont la

» nature , aussi bien que la grâce , donne de » l'horreur , et qui sont d'ordinaire accompa- » gnés ou suivis de près de douleur ou d'in- » famie. »

Il avait observé soigneusement tous ces défauts , et il tâchait d'y remédier de tout son possible , parce que , selon lui , les exemples de ces personnes à demi vertueuses , et qui passent pour dévotes dans le monde , sont souvent de plus dangereuse conséquence , et font plus de mal , que la mauvaise conduite de ceux qui font profession ouverte du vice , et qui ne peuvent d'ordinaire corrompre que la vertu faible des gens qui veulent bien être corrompus ; au lieu que les vices accompagnés de bonnes œuvres , et de quelque apparence de vertu , s'insinuent d'autant plus facilement dans les bonnes âmes , qu'elles ont moins de raison de s'en défier.

CHAPITRE IV.

Il est traversé de diverses manières dans les exercices des missions , sans que son courage se ralentisse , et sans que sa charité diminue.

Si ce généreux serviteur de Dieu s'était contenté de faire des discours doctes , éloquens et fleuris , sur des sujets indifférens , ou même s'il n'avait parlé que des vices en général , sans descendre aux espèces particulières et aux circonstances qui rendaient ses avis plus sensibles à

ceux qui reconnaissaient le besoin qu'ils en avaient, il eût pu vivre à Saint-Mathieu et dans le pays voisin avec l'estime et l'amitié de tout le monde. Mais comme il n'est pas facile de plaire à ceux dont on fait profession de contredire les inclinations, la plupart de ses auditeurs de cette ville-là et des environs témoignaient au commencement un grand dégoût pour tout ce qu'il disait; et il ne montait jamais en chaire, qu'on ne vît un grand nombre de personnes sortir de l'église, avec un extrême mépris de leur prédicateur, qu'ils tâchaient de faire passer pour un fou et un extravagant : ce qui ne l'empêcha pas de continuer infatigablement dans cet exercice, et d'être plus constant à faire du bien à ses persécuteurs, qu'ils ne l'étaient à lui vouloir du mal. Quoiqu'il offrit incessamment ses sacrifices et ses prières à Dieu pour eux, il lui était aisé de se consoler du peu de fruit de ceux dont il tâchait avec tant de zèle de procurer le salut; puisqu'il croyait que toutes ses peines auraient été fort heureusement employées et fort libéralement récompensées, quand il n'aurait dans toute sa vie fait autre chose que de gagner une âme à Dieu, ou même que d'empêcher un seul péché mortel.

Ceux qui méprisaient ses discours pleins d'ardeur, n'étaient pas les seuls opposés à ses fonctions évangéliques. Il s'en trouvait plusieurs autres de ceux qui ont un soin égal de conserver les bonnes et les mauvaises coutumes, et qui veulent faire passer pour lois tout ce que le vice

et l'erreur ont introduit, aussi bien que les usages établis par la sagesse et par la piété des prédécesseurs. Ces faux zélés qui n'avaient jamais vu d'ecclésiastiques dans le pays, qui n'y prissent quelque établissement, et qui ne s'attachassent à une paroisse ou à un bénéfice, considéraient la conduite de celui-ci comme une innovation dangereuse dans les mœurs, qui allait à la destruction du bon ordre et de la discipline ecclésiastique. Sans avoir égard aux fruits que faisait ce fervent missionnaire en différens lieux où il allait, au besoin qu'en avaient les peuples, à cause du peu de confiance qu'ils ont quelquefois en leurs directeurs ordinaires, au soulagement même qu'en recevaient les pasteurs; sans considérer qu'un homme que Dieu appelle par une vocation particulière à travailler au salut de plusieurs autres, doit se servir des dispositions différentes qu'il trouve dans divers pays pour y choisir sa demeure; que l'exemple du Sauveur, et les ordres qu'il donnait à ses disciples, nous ont appris à quitter les pays qui refusent la lumière de la foi, pour trouver ailleurs une moisson plus mûre et plus abondante; et que ç'a été la pratique de tous les apôtres de chercher de ville en ville et de province en province à augmenter le royaume de Jésus-Christ; sans faire enfin de réflexion sur le danger qu'il y a de se trop attacher dans les emplois de charité aux mêmes lieux et aux mêmes personnes, sur les biens qu'apporte à l'âme du missionnaire la liberté de cœur et d'es-

prit, et sur les fruits que produit partout un dé-
gagement héroïque de tout ce qui peut arrêter
une charité ardente : ils faisaient de grandes
plaintes des courses fréquentes de notre saint
prêtre ; ils croyaient que c'était du moins par
une grande légèreté d'esprit qu'il ne pouvait
demeurer constamment dans aucun lieu , et ils
l'accusaient comme d'un crime des peines et des
fatigues que lui faisait prendre sa charité ,
parce qu'elle était sans exemple , et qu'aucun
sage ecclésiastique du pays n'avait pratiqué
avant lui cette manière de vivre.

Le grand-vicaire du diocèse , après avoir re-
çu ces sortes de plaintes de divers endroits ,
était sur le point de révoquer la permission que
M. Le Nobletz avait de prêcher , de catéchiser
et d'administrer les sacremens dans tout le dio-
cèse lorsque Dieu suscita un de ses amis qui ,
connaissant intimement ce fervent missionnaire ,
et ayant été souvent témoin de ses missions , lui
en écrivit en ces termes , qui ne seront pas inu-
tiles à faire juger de la conduite de notre saint
prêtre.

« Monsieur ,

» Je ne vois pas avec quelle justice on veut
» faire passer M. Michel Le Nobletz pour un
» prêtre coureur et déréglé. Si l'on trouve des
» témoins qui déposent qu'il cherche les bons
» repas , qu'il aille aux festins de baptême et
» de noces , qu'il soit des parties de chasse , de

» jeu , ou de cabaret , qu'il aille se divertir dans
» les maisons des gentilshommes de ses parens
» et de ses amis , si l'on peut prouver qu'il
» court les marchés et les foires , pour faire un
» trafic séculier , ou les parlemens et les prési-
» diaux , pour solliciter ses procès et ceux de
» ses amis ; si enfin il mène une vie semblable
» à celle de ses accusateurs , j'avouerai qu'on
» aura raison de l'appeler un coureur. Mais il
» y a plusieurs années qu'il fait une profession
» particulière du mépris du monde , et que re-
» nonçant à toutes sortes de biens temporels et
» à toute vaine réputation , il ne recherche
» uniquement que le salut des âmes créées à
» l'image de Dieu et rachetées du sang de Jé-
» sus-Christ. Si l'on ne peut blâmer la conduite
» de ceux qui vont de côtés et d'autres , pour
» délivrer les captifs de Barbarie , ou pour
» porter les ordres du roi , ou même pour leur
» profit particulier , on ne peut avoir raison de
» reprendre et de blâmer celui qui cherche le
» salut des âmes captives de l'ignorance , du
» péché et du diable ; et qui n'a point d'au-
» tre prétention , que d'annoncer les ordres
» du roi de gloire , pour le faire connaître et
» aimer , et pour porter les Chrétiens à obéir à
» ses saints commandemens. Persécute-t-on
» durant le temps de la famine ceux qui assis-
» tent les pauvres dans leur extrême nécessité ?
» Vous savez , Monsieur , en quel état la famine
» spirituelle et le défaut du pain de la parole
» de Dieu , a réduit cette extrémité de l'Europe :

» la plupart des recteurs des paroisses ne croient
 » pas qu'il soit de leur profession de distribuer
 » ce pain, et les prédicateurs qui montent dans
 » nos chaires, font des sermons où aucuns de
 » leurs auditeurs ne peuvent rien comprendre ;
 » ils aiment mieux ne rien dire d'utile à nos peuples,
 » que de dire, en les instruisant, aucune
 » chose qui leur déplaît ; et le succès de leur
 » quête étant la mesure de leur zèle, ils flattent
 » des maux qu'ils ne peuvent guérir sans diminuer
 » le petit avantage temporel qu'ils attendent
 » de leurs travaux. Ainsi un nombre d'âmes
 » presque infini se perd faute d'avoir des personnes
 » capables et désintéressées qui les instruisent
 » et les exhortent, et surtout faute de trouver
 » des confesseurs à qui elles puissent découvrir
 » confidemment l'état de leur conscience : le diable,
 » la honte et la crainte leur ferment la bouche.
 » Celui qu'on veut empêcher de servir le public,
 » est un homme solidement versé dans la théologie
 » scolastique et morale, dans les controverses,
 » et dans la lecture des Pères ; M. l'évêque de Tréguier
 » a reconnu sa vertu et sa capacité, en lui donnant
 » un ample pouvoir de prêcher, de catéchiser,
 » et de faire toutes les autres fonctions
 » apostoliques dans tout son diocèse ; M. du Louet,
 » chantre de Léon, qui le connaît depuis plusieurs
 » années, n'en parle jamais qu'avec admiration,
 » et tous les pasteurs zélés et vertueux, qui
 » l'ont reçu dans leurs paroisses, témoignent
 » avoir d'extrêmes obligations à ses soins et à sa

» charité. Il va avec la permission des ordinaires,
 » de tous côtés et dans toutes les villes,
 » les bourgs et les villages de Basse-Bretagne,
 » où il espère faire plus de fruit, pour instruire
 » et confesser les plus pauvres et les plus ignorans ;
 » et bien loin d'exiger ou de recevoir aucune
 » récompense de ses fatigues si grandes et si utiles
 » à l'Église, il distribue tout son revenu aux
 » pauvres honteux, aux malades, aux veuves
 » et aux orphelins. Voilà, Monsieur, ce qui lui
 » attire le mépris et les reproches de ceux qui
 » veulent le faire passer pour un coureur et un
 » esprit léger. Les plus saints et les plus sages
 » hommes de l'antiquité ont tenu cette même
 » conduite que ces gens ont tant de peine à
 » souffrir. Vous avez vu de quelle manière
 » l'Apôtre des nations allait de ville en ville
 » et de province en province, et vous vous
 » souvenez de ces paroles qu'il dit au
 » compagnon de ses travaux apostoliques :
 » Allons dans toutes les villes où nous
 » avons prêché la parole de Dieu, visiter
 » nos frères, et voir en quel état ils se
 » trouvent (*Act. c. 15 v. 36.*). Il n'y a
 » personne qui soit assez hardi pour blâmer
 » Abraham, de ce qu'il faisait de si
 » fréquentes courses, et de ce qu'il changeait
 » si souvent de demeure ; et il n'y a point
 » de chrétien assez malheureux pour trouver à
 » redire aux voyages que le Sauveur faisait
 » dans les villes et dans les châteaux de la
 » campagne (*Matth. 9. 35.*), pour établir
 » le royaume de son Père. »

Ces raisons touchèrent assez le grand-vicaire, pour l'obliger de permettre à M. le Nobletz de continuer l'exercice de son zèle ; mais il lui accorda cette grâce avec plus de réserve, ne lui donnant jamais ses mandemens que pour une seule paroisse : ce qui ne fit aucune peine à cet humble missionnaire qui prit en peu de temps un si grand nombre de différens mandemens pour différens lieux, qu'il n'y en eut bientôt presque aucun où il ne pût aller selon les occasions et les besoins imprévus des peuples qui l'y appelaient, sans qu'il fût obligé de perdre beaucoup de temps à envoyer demander et à obtenir de nouveaux mandemens.

Les obstacles qui empêchent souvent le salut des âmes, et qui naissent quelquefois de la part des personnes les mieux intentionnées, lui avaient fait remarquer « que les ordinaires » et supérieurs ecclésiastiques devaient observer trois choses pour le bien de leur troupeau » et pour le soulagement de leurs propres » consciences ; qu'il fallait premièrement qu'ils » fissent choix de missionnaires non-seulement » fort saints et fort vertueux, mais aussi fort » éclairés, et fort établis dans la connaissance » des questions de la théologie, et surtout » des cas de conscience ; qu'il fallait ensuite, » si des raisons particulières ne les obligeaient » d'attacher ces missionnaires à quelque endroit déterminé, qu'ils leur laissassent une » grande liberté d'aller dans les lieux où ils se » sentiraient appelés du Saint-Esprit, suivant

» ce que nous lisons dans l'Écriture, qui dit » que la parole de Dieu veut être en liberté » (2. *Tim.* 9.), et qu'il suffit d'envoyer un homme sage sans lui rien prescrire ; qu'enfin il » était absolument nécessaire que les missionnaires fussent maintenus contre les prêtres » et les recteurs vicieux ou ignorans, qui » font tous leurs efforts pour s'opposer à leurs » fonctions, qui ne veulent ni porter eux-mêmes le fardeau de leurs charges, ni souffrir » qu'on les aide à le porter, et qui ne font » point de difficulté d'employer les calomnies » et les fausses accusations, pour éloigner de » leurs troupeaux ceux qui en éloignent le » péché et l'erreur. »

Ce n'était pas qu'il crût toutes sortes de missionnaires impeccables, ni qu'il voulût qu'on les exemptât de l'entière dépendance qu'ils doivent avoir de ceux dont ils tiennent leur mission. Il prenait la plus parfaite soumission et la plus humble obéissance pour la vertu la plus essentielle et la marque la plus assurée d'un bon missionnaire ; mais il était aussi d'avis que les prélats ménageassent la réputation de ces hommes apostoliques, comme un bien public utile à tout leur diocèse ; et que ne condamnant jamais leur conduite sur les premières accusations, ils se donnassent auparavant la peine de les interroger eux-mêmes, et d'examiner avec un pareil soin leur procédé et celui de leurs adversaires.

Mais avec tous ces sentimens, que son expé-

rience lui avait donnés sur la conduite des supérieurs ecclésiastiques, sa principale maxime pour la sienne propre, était que les personnes vertueuses, et surtout celles qui voulaient faire profession d'inspirer la vertu aux autres, devaient être déterminées à un grand nombre de traverses et de persécutions, dont Dieu ne manque pas de les délivrer, suivant la promesse de son Prophète (*Ps. 33. 20.*).

Il en eut encore de plus grandes à souffrir dans les mêmes endroits de ce diocèse, que toutes celles que je viens de rapporter. L'envie et la haine des mauvais prêtres croissant à mesure qu'ils voyaient croître sa réputation, et la confiance que prenait en lui un grand nombre de personnes qu'il attirait au service de Dieu, ils traversaient son zèle de toutes les manières possibles, et lui faisaient endurer tous les affronts qu'ils jugeaient pouvoir le détourner de continuer les exercices de ses missions. Mais quand ils l'empêchaient de prêcher, jusqu'à lui fermer la porte de l'église, ou à le tirer de chaire avec ignominie, sa patience et son humilité ne prêchaient pas moins efficacement que ses paroles, et l'on voyait toute l'assemblée émue d'une vertu si extraordinaire, fondre en larmes autant par sentiment de dévotion, que par la compassion qu'elle avait pour ses souffrances.

Ses adversaires vinrent jusqu'à ce point de malice, de lui susciter auprès de l'Évêque de fausses accusations, avec une passion que tous les peuples détestaient, mais qui ne parut pas

d'abord si manifeste au bon prélat, que la vertu de son missionnaire ne lui devint durant quelque temps un peu suspecte. Il crut au moins qu'il y avait de sa faute de ne pas condescendre assez à ce que les autres ecclésiastiques désiraient de lui; et faisant sa visite sur les lieux, il lui fit des réprimandes comme à un homme qui mettait le scandale et la division parmi ses frères, qui cherchait à innover, et dont la vertu trop peu accommodante, et la manière de vivre trop singulière tenait de la sédition et de la révolte, diminuait dans l'esprit du peuple l'estime et l'autorité des prêtres et des pasteurs, et donnait lieu à toutes les plaintes qu'ils faisaient de lui.

Le saint homme, qui n'évitait jamais les affronts, et qui croyait employer plus utilement son temps et le peu qu'il avait de bien à la campagne, en y assistant les pauvres et les ignorans, qu'il ne l'eût pu faire en faisant de fréquens voyages à la ville épiscopale, attendit sa justification de la bonté de Dieu, qu'il avait éprouvée si favorable en tant d'autres rencontres; et considérant que jamais le Sauveur n'avait eu d'avocat ni de procureur, il continua où il était de faire à tout le monde autant de bien qu'il pouvait, sans se mettre en peine du mal qu'on tâchait de lui attirer d'ailleurs.

Il ne manqua pas encore en cette occasion de défenseurs zélés; et un vertueux ecclésiastique eut le courage de s'opposer au torrent de la calomnie par une lettre qu'il écrivit à un

homme qui était obligé d'y remédier par le rang qu'il tenait dans l'Eglise. Cette lettre s'est trouvée après sa mort parmi ses autres papiers, et peut servir d'une preuve illustre de la sainteté de notre saint missionnaire. En voici les termes :

« Monsieur,

» J'ai appris que de certains ecclésiastiques
 » de ce diocèse tâchent d'en faire exiler le
 » P. Michel Le Nobletz par quantité de plaintes
 » et de fausses accusations. Il est bien étrange
 » que ces messieurs veuillent empêcher le pro-
 » fit spirituel de plusieurs personnes, auquel ils
 » devraient contribuer de tout leur pouvoir, et
 » qu'ils persécutent par une haine bien éloignée
 » de l'esprit du christianisme et de leur pro-
 » fession, un homme qui a quitté le monde
 » pour le service de Dieu et le salut des âmes,
 » et qui n'a ni maison, ni serviteur, ni assez de
 » bien et de forces, ni plutôt assez peu de
 » vertu, pour se défendre des chicanes qu'on
 » lui suscite. N'est-il pas bien indigne, Mon-
 » sieur, qu'on se prévale de sa patience, pour
 » l'outrager, qu'on veuille chasser d'un pays
 » celui qui en est le plus homme de bien et le
 » plus solidement savant, et qu'on récompense
 » par une ingratitude déraisonnable les peines
 » qu'il se donne incessamment depuis sa jeu-
 » nesse, pour y rendre service à tout le monde?
 » Vous savez qu'il est le premier prêtre séculier

» qui ait commencé à enseigner le catéchisme
 » dans le diocèse de Léon, aussi bien que dans
 » celui de Tréguier; vous savez quels fruits il
 » y a faits en différens lieux et avec quel désin-
 » téressement il y a vécu depuis l'année 1605,
 » sans jamais tirer aucun avantage temporel de
 » toutes ses fonctions; et vous savez aussi qu'il
 » ne s'est jamais trouvé aucun des pasteurs
 » qu'il a aidés à sanctifier leurs troupeaux, qui
 » ait fait aucune plainte de lui durant son jeune
 » âge, qu'il a entièrement consacré, aussi bien
 » que le reste de sa vie, au salut des âmes : et
 » cependant il semble qu'on ait dessein de
 » l'empêcher de voir les effets merveilleux que
 » son zèle a produits parmi les peuples. Un
 » jeune prêtre passionné trouve de l'appui pour
 » le persécuter, on le condamne sans aucune
 » forme, sans le citer, sans informer contre
 » lui, sans l'interroger et sans le confron-
 » ter avec ses accusateurs. Je prends la liberté,
 » Monsieur, de vous faire cette même demande
 » qu'on faisait sur le sujet de saint Jean : « *Est-*
 » *il permis dans notre loi de condamner un*
 » *accusé sans avoir entendu ses défenses, et*
 » *sans avoir soigneusement instruit son pro-*
 » *cès?* » Il est fort à craindre que ce procédé
 » ne fasse perdre courage aux jeunes ecclé-
 » siastiques qui veulent suivre l'exemple de cet
 » homme apostolique dans ses fonctions de cha-
 » rité, et ne donne plus de hardiesse aux en-
 » nemis de l'Evangile, pour continuer dans
 » leurs dérèglemens, et pour persécuter les mai-

» tres qui les instruisent. Vous devez, Monsieur,
 » contribuer ce que Dieu vous a donné de zèle
 » et d'autorité , pour empêcher ce malheur. Je
 » suis de tout mon cœur, Monsieur, votre, etc. »

Je n'ai pu apprendre distinctement quel effet fit cette lettre , jointe aux sollicitations de quelques autres personnes bien intentionnées , qui étaient en assez petit nombre. Mais il y a bien de l'apparence qu'après environ trois ans que dura cette persécution , l'innocence de ce serviteur de Dieu fut reconnue par l'Évêque , et par les plus éclairés du pays ; puisque ses travaux étant également approuvés de ceux dont il prenait sa mission , et goûtés des peuples , sa patience fut couronnée de tous les fruits admirables que nous dirons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V.

Il fait enfin des fruits admirables dans les ports du Conquet et de Saint-Matthieu , et sur toute la côte voisine ; et y renouvelle la ferveur du Christianisme.

La malice des hommes se lassa plus tôt que la charité ardente du généreux missionnaire ; et Dieu accompagnait les travaux qu'il prenait pour eux , de tant de bénédictions et de tant de faveurs extraordinaires , qu'il y en eut peu qui ne commençassent à sortir de l'aveuglement où ils étaient , à prendre confiance en sa doctrine , et à goûter ses saintes instructions et les exem-

ples de sa vie. La mauvaise opinion qu'on leur avait donnée de sa conduite s'étant peu à peu effacée , quelques-uns commencèrent à lui rendre visite , pour prendre avis de lui dans leurs doutes , pour lui demander du secours dans leurs besoins temporels et spirituels , et pour en tirer de la consolation dans leurs afflictions. Il leur tenait de si bons discours , et si pleins de douceur et de charité , qu'on les voyait sortir de sa maison tout autres qu'ils n'y étaient entrés. La satisfaction qu'ils recevaient de son entretien était si grande , qu'ils n'avaient point d'amis intimes , ni de personnes qui leur fussent chères , à qui ils ne tâchassent de procurer le même bonheur : de sorte qu'il se trouva en peu de temps un grand nombre de ses disciples , qui suivaient en toute chose ses conseils , et qui , bien loin de se laisser ébranler dans leurs résolutions par les railleries de ceux que les vices tenaient encore attachés par de plus fortes chaînes , semblaient s'affermir de plus en plus dans le mépris du monde et dans l'amour de Dieu par les contrariétés qu'ils y trouvaient.

Quand l'amour de Dieu eut commencé à se rendre ainsi maître de plusieurs cœurs , et lorsqu'on pouvait déjà remarquer d'heureuses dispositions à l'entière conversion de ce petit pays , Marguerite Le Nobletz , que M. Le Nobletz son frère avait attirée quelques années auparavant à l'amour de la croix du Sauveur , et qui avait toujours continué depuis de servir Dieu dans la pure charité , et de s'appliquer de tout son

pouvoir au salut des âmes, vint de Morlaix prendre part au mérite de ses missions dans l'extrémité du pays de Léon. Elle se logea dans une petite maison couverte de paille, entre Saint-Matthieu et le Conquet, afin qu'on pût lui envoyer plus commodément de ces deux villes et de la campagne des environs, toutes les petites filles pour les instruire. L'humilité de cette vertueuse demoiselle ravissait les cœurs des pères et mères, qui ne pouvaient assez admirer qu'une personne de cette qualité se privât des commodités de sa maison pour rendre ces offices de charité à leurs enfans, dont elle prenait le même soin que si ces petites paysannes eussent été des princesses, les considérant toutes comme des épouses du Fils de Dieu rachetées de son sang, et destinées à posséder son royaume. Les instructions qu'elle leur donnait n'étaient pas inutiles à leurs mères, qu'elle invitait à être témoins du profit de leurs enfans, afin de les en faire participantes.

Elle était aidée dans cet exercice par une vertueuse veuve, appelée Françoise Troadec, que M. Le Nobletz portait à entreprendre toutes sortes de bonnes œuvres. C'était une femme qui pouvait passer pour la mère des pauvres, tant elle prenait plaisir à les soulager de toutes les manières que la charité éclairée et les conseils du saint missionnaire pouvaient lui suggérer. Elle veillait presque toutes les nuits les moribonds du Conquet et de Lochrist, qu'elle avait soin aussi d'ensevelir après leur mort : ce qui ne l'em-

péchait pas de rendre visite aux personnes les plus considérables de son sexe, pour leur parler de l'affaire de leur salut. Son esprit et sa vertu contribuant également à la faire respecter par les plus qualifiées, il s'en trouvait toujours un grand nombre aux lieux où l'on savait qu'elle devait aller : de sorte qu'il lui était facile d'expliquer à ces dames assemblées les vérités les plus nécessaires au salut, qu'elle leur faisait entendre avec beaucoup de grâce et de netteté.

Cette femme était déjà recommandable par les avantages que lui donnaient sur toutes les autres du pays un esprit rare et une mémoire merveilleuse, par la facilité avec laquelle elle parlait les langues bretonne, française, anglaise et espagnole, par une grande connaissance de tout ce qui regarde la navigation, et par une adresse merveilleuse à peindre et à faire des cartes marines pour la commodité des marchands qui trafiquaient dans les pays étrangers. Mais M. Le Nobletz la perfectionna d'une bien plus excellente manière, lui apprenant la science des Saints et l'art d'aimer Dieu, et de se dégager de toute affection humaine. Ces connaissances qui lui firent prendre un esprit d'oraison et de mortification continuelle, étaient bien plus utiles à son prochain et à elle-même, que celles qu'elle avait acquise auparavant puisqu'elle s'en servait pour sa propre sanctification, et pour procurer aux autres cet unique bien, auquel nulle marchandise de la terre, quelque riche qu'elle nous paraisse, ne peut être comparée, selon le témoi-

gnage de la vérité même (*Matth.* 10. 31.), qui n'a pas cru que la vie d'un Dieu fût trop précieuse pour nous l'acheter.

M. Le Nobletz ne cessait cependant de prêcher, de catéchiser, et d'entendre les confessions ; et Dieu témoignant souvent par des signes très-manifestes agréer ses travaux, le combla de tant de grâces ; qu'il eut la joie de voir un changement universel dans les lieux qu'il cultivait. Quand il arriva aux villes du Conquet et de Saint-Matthieu, et aux lieux circonvoisins, on ne se souvenait point d'y avoir jamais entendu aucun catéchisme ; l'usage des sacremens y était si rare, qu'il n'y avait personne qui se confessât plus d'une fois par an ; et les juremens et les blasphèmes y étaient si communs, qu'il n'y avait presque personne qui n'en remplît ses discours ordinaires.

On vit donc par ses soins tout ce pays changer de face. Le grand nombre de ceux qu'il avait gagnés l'ayant enfin emporté sur la coutume et sur la mauvaise honte des moins fervens, tout le monde apprit la doctrine chrétienne non-seulement aulant qu'on y est obligé pour se sauver, mais suffisamment même pour la pouvoir enseigner aux autres. Il introduisit cette pieuse coutume, qui y a toujours duré depuis, de recevoir tous les mois le sacrement adorable de l'autel, aussi bien que celle de faire les prières à genoux, et d'assister tous les jours à la messe de bon matin, d'examiner sa conscience le soir, et de lire publiquement dans les familles un

chapitre de quelque bon livre, avant que de se coucher.

Il vint aussi à bout, contre l'espérance de tout le monde, de déraciner du pays la méchante coutume de jurer et de blasphémer. Sachant assez que ce qui rendait ce désordre difficile à exterminer, était que les enfans qui l'avaient contractée par l'exemple de leurs pères, le laissaient après eux, il entreprit d'en corriger les pères mêmes par l'exemple des enfans. Quand quelqu'un d'entre eux était tombé publiquement en cette faute, il l'en faisait aussi châtier publiquement de la manière la plus capable de faire impression dans les esprits de ceux de son âge et des autres plus âgés, qui n'étaient plus en état de recevoir ces sortes de punitions ; et diverses personnes de tout âge accourant à un spectacle si extraordinaire, il prenait cette occasion pour leur faire concevoir l'aversion qu'ils devaient avoir des juremens et des blasphèmes. Cette industrie lui réussit si heureusement, que cette sorte de péché devint en tous ces lieux aussi rare qu'elle y avait été ordinaire ; et l'on y conserve partout jusqu'à présent une sainte horreur de ces crimes si communs autre part. Il eut un pareil soin d'y abolir toutes les superstitions, auxquelles il fit succéder des pratiques d'une vraie et solide piété, qu'il suggérait aux âmes faibles en la place des vaines et impies qu'il leur faisait quitter.

Il ne se contentait pas des instructions qu'il

faisait en public , il en donnait de particulières dans les maisons avec une adresse si merveilleuse , qu'on peut douter si les fruits qu'il faisait de cette façon , ne surpassaient pas ceux de ses prédications et de ses catéchismes. Entre plusieurs personnes de qualité , qu'il attira par ce moyen au service de Dieu et au parfait détachement des créatures , il y eut trois demoiselles si touchées de ses discours , que deux d'entre elles entrèrent dans de saintes communautés , où elles ont laissé depuis en mourant une grande estime de leur sainteté et de leur exactitude à observer toutes leurs règles ; et la dernière ayant résolu de vivre dans le célibat , y a donné jusqu'à la mort au milieu du monde un exemple illustre d'un parfait mépris du monde.

Il se servait de la connaissance qu'il avait des Mathématiques , pour entrer dans les esprits de ceux qui faisaient le commerce maritime , et il leur en enseignait tout ce qui appartient à la marine , pour trouver par ce moyen des occasions favorables de leur parler de leur salut , et de les rendre encore plus savans dans le chemin du ciel , qu'ils ne l'étaient dans les routes de l'Océan , que leurs intérêts temporels leur faisaient courir. Il visitait et consolait tendrement les malades , et fournissait à ceux qui étaient pauvres les remèdes qui leur étaient nécessaires , ou les leur faisait fournir par des personnes à qui il en avait appris la confection , et qu'il avait dressées à leur rendre tous les offices de charité les plus humbles. Il avait les noms de tous les pau-

vres honteux , qu'il assistait de tout son pouvoir , se privant des choses qui lui étaient les plus nécessaires , pour nourrir ces membres de Jésus-Christ. Enfin , il faisait du bien à tout le monde , et il n'y avait aucune bonne œuvre qu'il n'entreprît.

Joignant toujours à cette charité universelle ses larmes et ses prières , pour obtenir la conversion des pécheurs , et surtout de ceux auprès desquels il s'employait , il reçut de Dieu la grâce de convaincre les plus rebelles à la lumière , et de toucher les plus endurcis : de sorte qu'on pourrait raconter parmi les merveilles les plus surprenantes qu'il a plu au père des miséricordes de faire par son moyen , un grand nombre de conversions miraculeuses , qui ne semblaient pas moins difficiles dans l'ordre de la grâce , que le sont les plus rares effets de la toute-puissance de Dieu dans l'ordre de la nature.

Ainsi notre saint missionnaire eut une satisfaction semblable à celle de saint Grégoire de Néocésarée , qui ne laissa dans son diocèse , en mourant , que dix-sept infidèles , au lieu qu'il n'y avait que dix-sept fidèles quand il en fut fait évêque. On peut assurer qu'en toute cette côte , qu'il avait entrepris d'instruire avec un soin si particulier , il ne laissa pas tant de personnes qui ignorassent ce qu'elles étaient obligées de savoir pour faire leur salut. Il eut la satisfaction de voir ce petit pays , qui est extrêmement peuplé , exempt de tous les désordres publics et de tous les péchés scandaleux qui ré-

gnaient partout ailleurs, et de n'aller instruire d'autres peuples, qu'après que ceux-là furent établis dans les saintes pratiques qu'il leur avait enseignées d'une manière si effective, qu'ils s'y sont conservés jusqu'à maintenant, et qu'il y a bien de l'apparence qu'ils ne s'en relâcheront encore de long-temps.

CHAPITRE VI.

Il fait une mission à Landerneau, où il trouve peu de disposition à la véritable piété ; et il y commence d'expliquer les peintures dont il se servit depuis partout pour instruire le simple peuple.

M. Le Nobletz trouva dans la ville de Landerneau, qui est une des plus riches et des plus nombreuses du pays de Léon, la satisfaction qu'il avait eue partout ailleurs, d'avoir part à la croix du Sauveur. Il y fut poursuivi dès le premier jour par un homme ivre, qui pensa le percer de son épée ; et ses discours n'y furent pas plus goûtés d'abord, qu'ils l'avaient été ailleurs, par ce peuple, qui était alors dans le luxe et la vanité du siècle plus qu'aucun autre de la Bretagne. Il y fit pendant quelques mois les exercices ordinaires de ses missions ; et le petit nombre de disciples qu'il y gagna, persévéra jusqu'à la mort dans l'amour de l'oraison, de la pénitence, et du mépris du monde qu'il leur avait inspiré, aussi bien que dans l'exercice des œuvres de miséricorde.

Il entreprit de combattre de tout son pouvoir, et par toutes sortes de moyens, le luxe des habits, qui est d'ordinaire accompagné de plusieurs autres vices, et qui régnait si absolument dans cette ville-là, que les femmes y consommaient en ornemens superflus ce qu'elles étaient obligées d'employer à l'entretien de leurs familles, à la bonne éducation de leurs enfans, et au soulagement des pauvres. Il ne perdait aucune occasion de leur faire voir les suites dangereuses de cette vanité, et de leur en donner de l'aversion. Mais toutes les peines qu'il s'y donna ne furent utiles qu'à un petit nombre de personnes, qu'il plut à Dieu de toucher par sa miséricorde infinie.

Il fit plus de fruit auprès du petit peuple qu'il commença dans ce lieu d'instruire et de gagner à Jésus-Christ par de saintes industries qui lui avaient été inspirées de Dieu dans son désert. Il avait remarqué que les plus forts raisonnemens n'ont presque jamais aucun effet sur les gens simples, et que les grands mouvemens des prédicateurs qui les touchent sur-le-champ jusqu'à leur faire verser des larmes, font rarement des conversions parmi eux, parce que ces esprits grossiers peu accoutumés aux pensées élevées et aux sentimens nobles, ne se rendent traitables aux lumières de la foi et de la raison, qu'autant qu'ils en ressentent actuellement l'impression. Il croyait qu'après le soin que doit avoir le prédicateur et le catéchiste, d'obtenir par l'oraison les bénédictions du ciel sur lui et sur ses

auditeurs, sa principale application doit être à proportionner ce qu'il dit à la portée de l'esprit de ceux qui l'écoutent; et qu'ainsi il ne peut rendre ses instructions trop sensibles à ceux qui ne jugent presque de toutes choses que par les sens. Celui de l'ouïe, qui est la porte ordinaire de l'Évangile, ne lui semblait pas entièrement efficace, parce qu'il n'en demeure presque rien dans les esprits des plus grossiers, qui n'ont ni la mémoire assez heureuse, ni la conception assez aisée. Il jugeait donc qu'il fallait aider ce sens par celui de la vue, en lui présentant des objets qui déterminassent l'esprit, et qui lui imprimassent plus distinctement ce qu'on voudrait lui bien faire entendre. Ce furent ces raisons qui lui firent préparer un grand nombre de tableaux, par le moyen desquels il enseignait tous nos mystères et tous les devoirs d'un chrétien d'une manière aisée et agréable à ceux qui semblaient ne les pouvoir apprendre autrement sans une de ces grâces les plus extraordinaires que Dieu fasse aux hommes, dont l'espérance ne doit pas les empêcher de faire de leur côté tout leur possible pour leur sanctification.

Quoique les fruits de cette mission ne répondissent pas aux soins infatigables qu'il en prenait, il ne laissa pas d'avoir de quoi remercier Dieu de quelques conversions admirables qu'il y fit par son moyen; et l'expérience des effets que produisirent ses peintures morales dans les esprits et les cœurs de plusieurs du peuple, lui en fit espérer de beaucoup plus considérables

dans des lieux moins corrompus, et plus disposés à profiter de la prédication de l'Évangile. Il y en avait un grand nombre, dont les habitans l'attendaient, et qu'il se résolut d'aller instruire, demeurant dans celui-ci moins de temps qu'il n'eût fait, s'il n'eût jugé la moisson plus mûre ailleurs.



LIVRE CINQUIÈME.

MISSIONS

DE

M. LE NOBLETZ

DANS LES DIOCÈSES DE CORNOUAILLES.

CHAPITRE PREMIER.

Il fait une mission dans la ville de Quimper-Corentin, où il a la joie de souffrir pour Jésus-Christ, et de faire aussi des fruits considérables.

NOTRE zèle missionnaire fut le premier depuis saint Vincent Ferrier et saint Yves, qui eût le zèle d'introduire dans le diocèse de Cornouailles les instructions familières faute desquelles le peuple demeure toujours dans un aveuglement tout-à-fait digne de compassion. L'ignorance des mystères de la Trinité et de l'Incarnation y était universelle, et si les prêtres en

étaient exempts, du moins ne se mettaient-ils pas en peine d'instruire ceux qui étaient dans ces ténèbres; et ils croyaient que pour satisfaire à leur charge, il leur suffisait de dire leur bréviaire, que la plupart d'entre eux n'entendaient pas. Ce fut en l'année 1614, que M. Le Nobletz, après la mission de Landerneau, alla trouver l'évêque de Cornouailles, dont il obtint aisément une permission générale de prêcher, de catéchiser, et de confesser dans tous les lieux de son diocèse. Il commença par la ville qui en est la capitale, et qui après celle de Rennes et de Nantes ne le cède à aucune autre de la Bretagne pour le grand nombre des habitants. Elle ne manquait que de personnes qui instruisissent le peuple, et qui pussent donner aux enfans les connaissances qui leur sont nécessaires, et qu'ils reçoivent maintenant par le moyen d'un collège de Jésuites et d'un monastère d'Ursulines, qu'on y a établis depuis.

Il entreprit de suppléer autant qu'il pourrait à ce défaut, en attendant que cette ville se fût procuré cet avantage qu'elle possède maintenant; et quoiqu'il prêchât toutes les fêtes et tous les dimanches à la paroisse du faubourg de Saint-Matthieu, qui égale presque la ville en grandeur; qu'il entretînt tous les jours durant le carême les religieuses du prieuré de Lomaria, qui est proche de cette même ville, des douleurs que ressentit la bienheureuse Vierge à la passion de son Fils, et qu'il fît toutes les autres fonctions d'une charité ardente et consommée, son

principal soin était d'enseigner le catéchisme aux enfans. Il considérait cet emploi comme sa propre fonction, qu'il avait toujours exercée depuis l'âge de quatorze ans, à laquelle les inspirations du Saint-Esprit et les exemples de la vie du Sauveur l'attiraient plus puissamment, et qu'il croyait aussi glorieuse devant Dieu, qu'elle est peu éclatante devant les hommes, et propre à conserver l'humilité. Il se servit pour l'instruction des filles des deux mêmes personnes qu'il avait employées si utilement dans ses missions du Conquet et de Saint-Matthieu ; et Marguerite Le Nobletz, sa sœur, ne se contentant pas d'imiter son zèle à instruire les pauvres et les enfans, suivit encore l'exemple de sa libéralité, et y consacra aussi bien que lui tout l'argent qui lui échut alors en partage de la succession de leur père.

Ce ne lui était pas assez de mener tous les enfans de la ville aux chapelles de saint Primel et de la Magdelaine, où il leur faisait le catéchisme avec une application et une industrie merveilleuse, mais il recherchait encore toutes les occasions possibles de les assembler et de les entretenir ; il avait soin de les gagner par divers petits présens, de sorte qu'on les voyait le suivre par grandes troupes : et il n'y en eut bientôt point qui ne l'aimassent comme leur père, et qui ne témoignassent une joie extraordinaire quand ils le rencontraient. Comme il eut en cela le même bonheur qu'avait autrefois eu à Paris le docte et pieux Gerson, que les enfans suivaient

partout comme leur cher maître, pour en apprendre les premiers élémens de la doctrine chrétienne, il en reçut aussi le même traitement que ce grand homme, qui fut blâmé par les personnes les plus savantes et les plus qualifiées de cette grande ville, de ce qu'il s'abaissait à des exercices que ces sages du siècle jugeaient fort indignes de lui ; et l'on tournait en raillerie une humilité qui faisait l'admiration des Anges Gardiens de ces enfans qu'il instruisait.

Les plus considérables de la ville de Quimper non-seulement refusaient d'assister aux instructions où il n'y eût eu guère moins à profiter pour eux que pour leurs enfans, mais ils prenaient le zèle de leur missionnaire pour une extravagance et une folle innovation, qui pouvait au plus être tolérée, et dont l'auteur leur paraissait plus digne de punition que de louange et de reconnaissance.

Durant trois ans qu'il demeura à Quimper, il fit de fréquentes courses dans les petites villes et les paroisses du diocèse, où il gagnait un plus grand nombre d'âmes à Dieu que par ses travaux ordinaires de la ville, ne trouvant pas à la campagne ce luxe, cet embarras de plusieurs affaires séculières, cette présomption, et cet endurcissement contre la parole de Dieu, qui se rencontrent dans la plupart des villes. Quoique Dieu eût fait en celle-ci par son moyen un changement considérable dans les mœurs du peuple, il attira un assez petit nombre de personnes à cette profession particulière de la pé-

nitence, de l'oraison, de la charité ardente pour le prochain, et du mépris du monde qu'il tâchait d'imprimer dans les cœurs de ses disciples. Il en avait écrit les noms dans son journal, comme il avait accoutumé de marquer dans toutes ses autres missions les personnes que la grâce de Dieu avait élevées par sa direction à une perfection plus sublime. Il parle entre autres dans cette liste d'un chanoine de la cathédrale, qui était un fervent serviteur de Dieu et d'un prêtre de la paroisse de Saint-Matthieu, qu'il prit pour son confesseur, et qui ayant depuis fait paraître une rare constance dans la pratique de toutes les vertus, laissa à tout le monde en mourant une grande estime de sa sainteté, qui fut de puis confirmée par une marque illustre, son corps ayant été trouvé entier plusieurs années après sa mort. On conserve encore aussi dans cette même ville la mémoire de quelques dames vertueuses, qui étaient sur le papier de ce sage directeur, et qui ont passé dans leur temps pour de rares exemples de piété et de charité.

CHAPITRE II.

Il fait différentes missions dans les villes et ports de mer, du Fou, de Concarneau, de Pont-Labbé, d'Audierne, et dans d'autres lieux de Cornouailles.

L'IGNORANCE étant universelle dans tout le diocèse de Cornouailles, la charité de notre zélé missionnaire était pareillement universelle, et il n'y avait aucun lieu où il ne voulût porter la lumière de la vérité. Il avait commencé une mission dans une petite ville appelée le Fou, avec beaucoup de bénédiction du ciel; et les sermons et les catéchismes qu'il y faisait tous les jours, eurent en peu de temps beaucoup d'effet sur les esprits du peuple. Mais la nouvelle de la dernière maladie de sa mère lui fit quitter avec bien du regret cette mission, plutôt que ne le souhaitaient les mieux intentionnés de ce lieu, dont il procurait le salut avec une extrême ferveur. Il fut obligé d'aller à Kerodern rendre à cette vertueuse dame les derniers devoirs, comme nous l'avons dit ailleurs, et d'accorder à sa famille les assistances de charité qu'il n'eût pu lui refuser sans quelque sorte de dureté.

Ce voyage ne dura que fort peu de jours; et après avoir satisfait à ce qu'il devait à la mémoire de sa mère, et à la consolation de ses frères et de ses sœurs, il retourna promptement travailler à l'œuvre qu'il avait si heureusement commencée, avec la résolution de ne point quitter

le diocèse de Cornouailles , qu'il n'eût été dans tous les lieux qu'il croirait en avoir besoin , et qu'il n'y eût fait quelque séjour. On se souvient encore partout après cinquante ans , des peines que prenait cet homme apostolique pour la conversion des peuples ; et il n'y a presque aucune paroisse de cet évêché , que je ne dusse ici nommer , si je voulais raconter tous les biens qu'il y a faits , et le suivre dans toutes ses courses évangéliques. Je me contenterai de parler de ses missions dans quelques-uns des lieux les plus considérables , dont on m'a fourni des mémoires plus exacts , et les dépositions juridiques d'un plus grand nombre de témoins oculaires , plusieurs desquels sont encore vivans et peuvent être consultés sur ce que je dirai ici , comme sur tout le reste de ce que j'avance dans cette histoire.

La petite ville de Concarneau est considérable par un beau port où les plus grands vaisseaux sont à flot , par l'avantage qu'elle a d'être entièrement environnée de la mer , et par la forteresse qu'y fit bâtir la duchesse Anne de Bretagne. Ce port étant important à cause de ses fortifications , et pouvant être une des clefs de la Bretagne , il y a toujours garnison royale entretenue par le gouverneur.

Le zélé missionnaire y arriva un dimanche pendant qu'on y disait vêpres dans l'église , et sans différer de travailler au salut de ceux qui y assistaient , il monta en chaire aussitôt qu'elles furent finies , et commença à leur expliquer avec

ardeur les principaux mystères de notre foi , et surtout les demandes de l'oraison dominicale , mêlant parmi ces instructions des mouvemens capables de toucher d'abord et de gagner tous les cœurs moins endurcis dans le mal et moins plongés dans la fainéantise , que n'ont accoutumé de l'être ceux des gens de guerre , ou moins fiers et présomptueux , que ne le sont d'ordinaire ceux des bourgeois des petites villes.

C'en fut assez aux soldats de la garnison de voir un prédicateur monter en chaire , pour les obliger à se retirer promptement. Ils furent suivis de près de la plupart des bourgeois , qui se moquaient du zèle que ce bon prêtre faisait paraître en leur expliquant la prière que leur nourrice leur avait apprise ; comme si c'eût été faire tort à la bonne opinion qu'il devait avoir de leur instruction de leur montrer le sens des demandes qu'ils faisaient tous les jours à Dieu sans les comprendre. Il y en avait à la vérité peu d'entre eux qui ne sussent par mémoire les paroles contenues dans cette divine formule de prière que le Sauveur enseigna à ses apôtres , mais il y en avait aussi peu qui les entendissent bien , ni qui sussent les Commandemens de Dieu , ni ce qu'il faut croire de nos principaux mystères. N'ayant jamais ouï prêcher que d'une manière qui était fort au-dessus de leur portée , et qui flattait leur ignorance sans la guérir , des discours si ardens sur des sujets qui leur paraissaient si minces et si ordinaires , leur donnaient beaucoup de mépris pour leur prédicateur , et

ils croyaient que c'était extravaguer, que de leur parler avec ferveur de choses plus intelligibles que tous les discours théologiques dont d'autres prédicateurs avaient mieux aimé entretenir leur vanité, que de les rendre plus instruits et plus persuadés des vérités les plus communes de l'Évangile.

Une dame de qualité de Léon étant allée en ce même temps-là voir sa sœur, qui avait épousé un gentilhomme de Cornouailles près de Concarneau, fut fort surprise d'entendre parler de ce sage missionnaire comme d'un insensé, suivant la réputation que le mépris de cette petite bourgeoisie lui avait donnée. Elle désabusa sa sœur et toutes les autres personnes qu'elle vit, des impressions qu'avaient faites dans leurs esprits les murmures et les jugemens déraisonnables d'un peuple grossier et vain tout ensemble, et dont l'ignorance extrême de nos mystères, était égale au peu de soin qu'il avait de s'en instruire.

Cette dame ayant été témoin des merveilleux fruits que Dieu avait faits en divers endroits du pays de Léon par le moyen de son serviteur, et ayant elle-même ressenti les effets de ses paroles ardentes et animées de l'amour de Dieu, ne manqua pas de leur en faire le récit. Elle leur raconta aussi ce qu'il lui avait prédit à elle-même long-temps avant que la chose arrivât, qu'il n'avait pu apprendre d'ailleurs que par une révélation particulière du ciel. Mais quoi que cela servît à donner à quelques-uns des ha-

bitans de cette ville beaucoup de honte du mépris qu'ils avaient fait d'un si excellent homme, ils ne s'en rendirent pas plus curieux de l'écouter et de profiter de ses instructions, et ce fut le peuple de la campagne des environs, qui en tira toujours le principal avantage.

Les changemens que la grâce fit par son moyen dans les cœurs de la plupart du simple peuple du Pont-Labbé, où il fut ensuite, furent beaucoup plus considérables. Il n'en sortit point que tous les enfans ne lui parussent fort instruits des choses qu'ils sont obligés de savoir, et que les personnes plus âgées n'eussent presque toutes fait des confessions générales et renoncé au péché. Il tâcha, comme il avait fait partout ailleurs, d'attirer quelques personnes des plus considérables de la ville, à une plus grande perfection que celle du commun, afin que leur vertu plus forte et plus constante, et leur vie plus exemplaire fût comme une parole animée, qui ferait sans cesse ressouvenir tous les autres des pratiques de vertu et de piété qu'il leur voulait laisser.

Dieu permit entre autres qu'il commençât à sanctifier une famille par une occasion assez peu ordinaire. Il était à peine entré dans la ville, que pour suivre sa coutume d'étudier et de composer tous les jours quelque chose, il voulut acheter du papier, et s'informa où l'on en vendait d'une demoiselle (1), qui refusa d'une

(1) On appelait alors de ce nom en Bretagne les femmes mariées qui n'étaient pas d'une noblesse titrée.

manière peu obligeante de lui rendre un si léger office. Cette incivilité faite à un prêtre, laissa dans le cœur de la bonne demoiselle un remords de conscience, qu'elle ne put taire à son mari. C'était un gentilhomme également charitable envers les pauvres et respectueux envers les prêtres, qui eut un sensible déplaisir de la faute de sa femme, et qui voulut aussitôt faire son possible pour la réparer. Il envoya chercher cet homme; et ne se contentant pas de lui faire présenter une pièce d'argent, le fit inviter à se servir de de lui en toutes choses.

Le serviteur de Dieu ne refusa pas de recevoir cette aumône, pour ne point perdre l'honneur qu'on lui faisait de le prendre pour un pauvre mendiant. Il prit même occasion de cette charité, pour en rendre une plus grande à son bienfaiteur. En allant le remercier, il entra si avant d'abord dans son esprit et dans celui de sa femme, qu'il lui fut aisé de leur inspirer les maximes les plus hautes de la vie chrétienne, aussi bien qu'à tout le reste de leur famille, et surtout à une sœur du gentilhomme, qu'il porta à une piété si rare et à une charité si extraordinaire envers les pauvres, qu'on peut dire que tout le reste de sa vie fut une pratique continue de ces deux vertus. Ce fut ainsi qu'il plut à Dieu de rendre effective la reconnaissance que son serviteur ne manquait jamais d'avoir pour ses bienfaiteurs, auxquels il obtint toujours de grandes faveurs du ciel, et des bénédictions toutes particulières sur leurs personnes et sur leurs familles.

Notre missionnaire étant de là passé à Audierne, qui est un port des plus célèbres de Cornouailles, où demeurent quantité de riches marchands, n'y trouva pas de plus favorables dispositions à l'Évangile que celles qui s'opposèrent d'abord à ses saintes intentions à Concarneau. Tous ces gens de négoce temporel sortirent de l'église aussitôt qu'ils le virent monter la première fois en chaire, et il fut difficile depuis de les y rendre assidus, et de leur persuader de penser au commerce divin, auquel les invitait leur prédicateur. Il n'y eut presque que les femmes qui continuèrent d'assister à ses ferventes exhortations, et qui en tirèrent quelque profit. La dureté des hommes fut suivie de près de sa punition, et Dieu vengea le mépris qu'ils faisaient de sa parole, en les privant des mêmes biens qui occupaient entièrement leurs cœurs, comme notre prédicateur évangélique le leur avait prédit par un esprit de prophétie à la fin de son premier sermon. Ils apprirent en perdant sur la mer presque tous leurs vaisseaux et toutes leurs marchandises, qu'ils devaient aspirer à d'autres plus grands biens, qui ne sont exposés ni aux tempêtes de la mer ni aux embûches des pirates.

Le zélé missionnaire fit peu de séjour en celieu; il reconnut par des marques que Dieu lui donnait d'ordinaire des desseins qu'il avait sur lui, qu'il l'appelait aux missions des paroisses de la campagne et à l'instruction du pauvre peuple, et se mit aussitôt en devoir de suivre cette vocation du ciel.

CHAPITRE III.

Il fait plusieurs missions dans les paroisses et villages de la campagne, qu'il purge d'un grand nombre de superstitions.

Cet homme apostolique avait reconnu par sa propre expérience que les missions de la campagne sont d'ordinaire incomparablement plus utiles que celles qui se font dans les villes, et que comme les esprits des villageois sont moins occupés de la vaine gloire, de l'ambition et de l'avarice, que ceux qui aspirent à se rendre considérables dans une communauté civile, ou qui y tiennent déjà quelque rang, ils sont aussi plus susceptibles de la doctrine céleste, et des grâces dont Dieu accompagne la prédication de son Évangile.

Pour s'employer uniquement à cet exercice, il prit soin de se pourvoir des choses qui pourraient davantage le lui faciliter, et le rendre plus prêt à instruire et à secourir tout le monde. Sa faiblesse et ses indispositions l'obligèrent d'acheter un cheval, pour monter dessus dans les voyages qu'il ne pourrait faire à pied; et il lui en fallut un autre pour porter ses peintures spirituelles, ses papiers, ses images et les petits présens dont il se servait pour exciter le zèle et la sainte curiosité des peuples. Mais comme il avait cru ne se pouvoir refuser ce secours, il jugea aussi le devoir donner à tous ceux qui en auraient besoin.

Dès la première station où il mena ces deux chevaux, il vit de pauvres paysans qui portaient sur leur dos à Quimper-Corentin de grosses charges de poissons avec beaucoup de fatigue. Ce bon prêtre, qui ressentait tout ce que les autres souffraient, et qui ne voyait jamais aucun besoin ni aucune peine de son prochain, qu'il ne tâchât aussitôt de le soulager de tout son pouvoir, eut une extrême compassion de ces bonnes gens, et les obligea de se servir de ses chevaux, pour porter plus promptement et plus aisément leur poisson. Dès la nuit suivante l'une de ces deux bêtes fut étranglée du loup, et l'autre se tua en tombant dans une fondrière par la négligence de leurs conducteurs. Ces pauvres paysans accoutumés aux mauvais traitemens des gentilshommes, ne s'attendaient pas d'en être quittes en payant bien cher les chevaux au saint homme, et ce leur fut une surprise bien agréable lorsqu'ils allèrent se jeter à ses pieds, de le voir rire de cet accident comme d'une chose indifférente, qu'il tâcha cependant de rendre utile à leur salut. Il se contenta pour réparation du tort qu'ils croyaient lui avoir fait, de leur faire une autre faveur plus grande que n'avait été celle de leur prêter ses chevaux, et de les assurer que ce serait lui donner bien plus qu'ils ne pensaient lui devoir, s'ils se rendaient assidus et attentifs à ses instructions. Cependant il adora la providence de Dieu, qui voulait qu'il allât prêcher l'Évangile avec plus de liberté, et un plus parfait dégagement de tous les petits se-

cours humains, qu'il avait voulu prendre pour l'avancement de ses missions.

Il se sentit une ardeur toute nouvelle pour le salut des âmes des pauvres villageois, qui pouvait lui suffire, avec la grâce dont la bonté de Dieu le remplissait, pour porter partout la lumière et la ferveur de notre sainte religion. Il y était aussi convié par le désir qu'ils témoignaient d'être instruits, et par l'extrême besoin qu'ils en avaient. Outre l'ignorance universelle qui régnait parmi eux, et qui était commune à tout le reste des peuples de Basse-Bratagne, il y trouva un grand nombre de désordres et de superstitions, qui lui tirèrent souvent les larmes des yeux, et qui le pressaient incessamment d'une sainte impatience d'avancer dans les instructions qu'il leur donnait.

On jugera aisément de l'état pitoyable où étaient ces pauvres peuples, par quelques-unes de leurs erreurs grossières et de leurs coutumes pernicieuses, que je puis ici rapporter, les choisissant parmi une infinité d'autres qui ne les rendaient pas moins dignes de compassion que celles-ci.

Il se trouvait des femmes en grand nombre, qui balayaient soigneusement la chapelle la plus proche de leur village; et en ayant ramassé la poussière, la jetaient en l'air, afin d'avoir le vent favorable pour le retour de leurs maris ou de leurs enfans qui étaient sur mer.

Il y en avait d'autres qui prenaient les images des saints dans les mêmes chapelles, et qui

les menaçaient de toutes sortes de mauvais traitemens, s'ils ne leur accordaient le retour prompt et heureux des personnes qui leur étaient chères; et elles exécutaient en effet leurs menaces, fouettant ces saintes images, ou les mettant dans l'eau, quand elles n'en obtenaient pas tout ce qu'elles prétendaient.

Quelques-uns jetaient dans le champ un trépied ou un couteau crochu, pour empêcher que les loups n'endommageassent leur bétail, quand il était égaré.

On en voyait plusieurs qui avaient grand soin de vider toute l'eau qui se trouvait dans une maison, quand quelqu'un y était décédé, de peur que l'âme du défunt ne s'y noyât; et qui mettaient des pierres auprès du feu que chaque famille a coutume d'allumer la veille de la fête de saint Jean-Baptiste, afin que leurs pères et leurs ancêtres vinssent s'y chauffer à l'aise.

On souffrait en quantité d'endroits que les jeunes gens des deux sexes dansassent durant une partie de la nuit dans les chapelles, qui sont en ce pays-là en grand nombre à la campagne; et l'on eût presque cru commettre quelque sorte d'impiété de les empêcher de célébrer les fêtes des saints, d'une manière si profane et si dangereuse.

C'était dans ces mêmes lieux une coutume reçue de se mettre à genoux devant la nouvelle lune, et de dire l'oraison dominicale en son honneur; c'en était une aussi de faire, le premier jour de l'an, une espèce de sacrifice aux fon-

taines publiques, chacun offrant un morceau de pain couvert de beurre à celle de son village. Ils faisaient encore ailleurs au même jour à ces fontaines, les offrandes d'autant de pièces de pain qu'il y avait de personnes dans leurs familles, jugeant de ceux qui devaient mourir cette année-là, par la manière dont ils voyaient flotter sur l'eau les morceaux qu'ils avaient jetés en leur nom.

Mais les offrandes que plusieurs faisaient au malin esprit, étaient bien plus abominables. Ces pauvres gens pensant aussi bien que les Manichéens, qu'il y eût deux différens principes, des bonnes choses et des mauvaises, croyaient que comme Dieu avait fait le froment et le seigle, le diable avait produit le blé noir ou sarrazin : de manière qu'après avoir fait la récolte de cette dernière sorte de grains, dont se nourrissent les plus pauvres de quelques provinces du royaume, ils en jetaient plusieurs poignées dans les fossés qui bornaient les champs d'où ils les avaient recueillis, pour en faire présent à celui à qui ils s'imaginaient en avoir l'obligation.

Il se trouvait des prêtres également ignorans et vicieux, qui se laissaient eux-mêmes aller à ces superstitions du peuple, au lieu de les empêcher, ou qui du moins les toléraient autant qu'ils en pouvaient tirer quelque utilité. Ils leur faisaient croire que la guérison et les maladies des hommes et des bêtes dépendaient d'eux, et il n'y avait point de maux dont ils n'entrepris-

sent de les délivrer pour de l'argent, par des exorcismes apocryphes, qui avaient apparemment été composés par quelques magiciens.

Plusieurs qui ne se servaient pas de ces exorcismes inutiles ou impies, abusaient de la coutume louable des chrétiens, d'offrir neuf jours de suite le sacrifice auguste de la messe, pour implorer dans leurs besoins la miséricorde du ciel. Ils persuadaient aux pauvres villageois que leur grand-père, ou quelque autre de leurs parens décédés, avait frappé leurs bêtes, si elles étaient malades, ou qu'il les frapperait et les rendrait malades si elles ne l'étaient pas, et que pour faire cesser ou prévenir ce malheur, il fallait apaiser ces redoutables défunts par ce nombre consacré par la piété de nos ancêtres et par la coutume de l'Eglise, de neuf messes consécutives, que la crainte de ces pauvres gens leur faisait payer plus libéralement qu'à l'ordinaire, et que l'avarice de ces prêtres leur faisait par cette même raison conseiller avec plus d'empressement.

Quand quelqu'un de ces malheureux prêtres s'était rendu plus habile à séduire le peuple par les faux exorcismes, et par un grand nombre d'autres superstitions, il acquérait beaucoup de crédit dans le pays ; et il y en avait qui s'étaient rendus si considérables par ces artifices horribles, qu'on venait de tous côtés, de vingt et de trente lieues loin, les consulter comme des oracles, dont on devait attendre toute sorte de secours et de bon conseil. Un volume entier ne

suffirait pas pour rapporter toutes les superstitions grossières, et toutes les illusions dont l'esprit de mensonge trompait les esprits faibles de ces pauvres peuples.

Notre saint missionnaire prit une extrême confiance en l'intercession de saint Corentin, apôtre et premier évêque de Cornouailles; et il le pria incessamment de lui obtenir des forces, pour achever d'extirper les restes du paganisme que ce saint prélat avait combattu, et presque entièrement détruit dans ce diocèse. Il eut la joie de voir les peines qu'il prit pour ce dessein couronnées de tout le succès qu'il eût pu en espérer. Il vit partout ces bons villageois détester avec lui leurs superstitions, apprendre avec application les vérités divines qu'il leur enseignait, fondre en larmes en l'entendant prêcher, et lorsqu'ils étaient à ses pieds au tribunal de la confession, déplorer les misères de leur vie passée, et reconnaître que non-seulement ils n'avaient pas vécu jusqu'alors en véritables chrétiens, mais qu'ils s'étaient même oubliés de la ressemblance que la raison leur donnait avec leur Créateur, pour suivre les inclinations et la brutalité stupide des bêtes.

On vit partout en peu de temps des changemens merveilleux; les pratiques d'une piété solide succédaient de tous côtés aux superstitions; et l'exercice des vertus chrétiennes et l'usage des sacrements devinrent aussi publics et aussi ordinaires que l'avaient été les vices, que notre prêtre zélé tâchait de détruire de tout son pouvoir.

CHAPITRE IV.

M. Le Nobletz passe dans l'île de Sizun, et y travaille avec une bénédiction particulière du ciel.

PENDANT que le missionnaire zélé travaillait au salut des âmes dans les paroisses qui sont le long de la côte de Cornouailles, il apprit que l'île de Sizun était depuis plusieurs années abandonnée de tout secours spirituel; et c'en fut assez pour le déterminer à y aller, quelque dangereux qu'en fût le passage, et quelque peine qu'il dût y souffrir.

Cette île, éloignée de trois lieues de la terre ferme, était autrefois fameuse par l'oracle de la divinité des Gaules (1), dont neuf prêtresses, qui y demeuraient, gardaient une perpétuelle virginité, et étaient consultées par les peuples, qui croyaient qu'elles prédisaient toutes choses à ceux qui passaient la mer pour les aller consulter; qu'elles avaient tout pouvoir sur le beau temps et sur les tempêtes, qu'elles guérissaient de toutes sortes de maladies, et qu'elles quittaient quand elles voulaient leur figure humaine pour se revêtir de quelle forme il leur plaisait. Le grand nombre de médailles anciennes qu'on y trouve encore tous les jours, est aussi une assez bonne marque qu'elle a été autrefois fort célèbre.

(1) Pompon-Mela, lib. 3.

Cependant il n'y a pas en Bretagne, ni peut-être dans toute l'Europe, une île de plus difficile accès que celle-là. Il faut, pour y arriver, passer un bras de mer, appelé le Raz de l'île, beaucoup plus dangereux que ne le fut jamais celui de Scylle et de Charybde, si fameux autrefois dans l'histoire et dans la fable par un grand nombre de naufrages. Plusieurs marées qui y concourent, se choquent avec tant d'impétuosité, qu'il n'y a point de vaisseau qui n'y périsse, si le marin n'est fort expert à prendre le temps favorable d'y passer; et quelque beau temps qu'il fasse, et quelque habile que soit le pilote, il y a toujours beaucoup de danger: de sorte qu'il se passe quelquefois plusieurs mois durant lesquels personne n'est assez hardi pour s'y exposer. Ce qui a donné lieu à un proverbe du pays, dont le sens est :

Qui passe le Raz sans douleur,
Ne sera pas du moins sans peur.

On n'est pas exempt du danger d'être submergé après même qu'on a pris terre dans cette île, qui est à fleur d'eau, et qui semble ne pouvoir être garantie d'être bientôt abîmée dans la mer. Les habitans se sont vus souvent depuis peu d'années sur le point d'être enveloppés dans les flots; et plusieurs de leurs maisons en étant renversées, semblent toujours les menacer d'un prochain malheur.

Ce n'est pas la beauté du lieu ni les commodités de la vie, qui les déterminent à y demeurer avec tant de danger, puisque cette île souffre

fre toutes les disgrâces de la nature. Il n'y croît aucun arbre; et si l'on veut s'y chauffer durant l'hiver, il faut le faire avec une espèce d'herbe, appelée en ce pays-là du *gouesmon* que la mer laisse sur le rivage en se retirant, et dont le feu incommode bien plus par la puanteur de sa fumée, qu'il ne soulage par sa faible chaleur. Le terroir ne porte que de l'orge, qui suffit à peine à nourrir les habitans de l'île durant trois mois, et la plupart ne vivent le reste de l'année que de racines qu'ils mangent au lieu de pain, avec un peu de poisson sans beurre, sans huile et sans aucun autre assaisonnement. Ils ne boivent jamais de vin que quand la mer leur en porte avec les débris de quelque naufrage, et ils se contenteraient de l'eau d'un puits, que le voisinage de la mer rend presque aussi salée que la mer même: et bien loin d'en être incommodés, c'est peut-être ce qui les rend plus robustes, et ce qui les fait vivre plus long-temps que ceux de la terre-ferme.

Les hommes, dès l'âge de sept ou huit ans, passent les jours et les nuits à la pêche au milieu des tempêtes et parmi des rochers qui occupent cinq lieues de mer: et avec tant de fatigues, ils n'ont pour toute nourriture que du pain et de l'eau, et que les voiles de leurs petits vaisseaux pour toute couverture. Leurs femmes et leurs filles ont soin cependant de labourer la terre, de moudre l'orge qu'elles ont recueilli, et d'en faire du pain. Elles ne se servent pour cela ni de chevaux ni de bœufs, dont

il n'y a aucun dans toute l'île , non plus que de fours ni de moulins communs. Il y a dans chaque maison un moulin semblable à ceux dont on se sert pour écraser la moutarde ; elles y font moudre leur orge à force de bras , et en font ensuite du pain , qu'elles mettent cuire sous la cendre de gousesmon.

Le naturel et les mœurs des habitans répondaient assez bien à la barbarie du lieu. Avant que notre missionnaire eût été dans leur île , on les appelait les démons de la mer , parce qu'ils allumaient du feu sur les rochers pour tromper les marins , et profiter des débris des vaisseaux qui étaient attirés à leur perte par cette lumière trompeuse. Il y avait peu d'années que l'évêque dans sa visite ayant mandé à Cle-den , paroisse de la terre-ferme , le curé de l'île , pour lui faire rendre compte de sa conduite , les insulaires passèrent le détroit pour le lui redemander : ce qu'ils firent d'une manière insolente , en lui montrant , pour le menacer , les couteaux dont ils ouvraient les plus grands poissons , que ce prélat ne crut sa vie en sûreté , qu'après qu'ils furent remontés dans leurs barques pour repasser dans l'île.

On ne manqua pas de représenter toutes ces choses à M. Le Nobletz , ni de lui faire un dénombrement de tous les vaisseaux qui étaient périés depuis quelques années à ce passage. On n'oublia rien pour lui décrire l'humeur barbare et cruelle des insulaires , et l'on tâchait de lui rendre la difficulté des vivres et de l'eau encore

plus effroyable qu'elle ne l'était en effet. Mais ce cœur intrépide répondit constamment « que » si ces périls étaient considérables , il y avait » encore bien plus de danger à ne se pas con- » fier entièrement en la bonté et en la providence de Dieu , et abandonner le salut des » âmes rachetées du sang de Jésus-Christ. Sou- » venons-nous , ajoutait-il , que nous sommes » obligés de croire que c'est sauver sa vie , que » de chercher les occasions de la perdre pour » son Créateur. »

Dieu bénit cette résolution d'un succès si heureux , qu'ayant passé le détroit sans presque s'apercevoir du danger , il fut reçu dans l'île par ces pauvres pêcheurs comme un ange qui en devait être le restaurateur , et qui en devait bannir tous les véritables maux. Jamais il ne trouva plus de docilité ni plus de disposition à profiter de ses soins , que Dieu en avait mis dans les cœurs de ces barbares. Après les avoir prêchés et catéchisés quelque temps deux fois le jour , il leur fit faire à tous des confessions générales , qui furent suivies de changemens si merveilleux , qu'il n'y avait personne qui n'eût pris ce peuple pour un autre que celui qui était auparavant dans cette île , si l'on en eût jugé par ses actions et ses paroles , et par sa conduite ordinaire.

Une des choses les plus remarquables de cette île , est qu'on n'y voit jamais aucune bête venimeuse. Je ne sais pas depuis quand cette terre a commencé de jouir de cet heureux pri-

vilège, et je n'oserais assurer, comme quelques-uns, que Dieu l'ait accordé aux prières du saint abbé Guennolé (1), qu'ils croient y avoir fait quelque temps sa demeure. Mais je savais bien que depuis la mission que notre prêtre zélé fit dans cette île, elle s'est trouvée, par un miracle bien plus authentique et plus admirable, exempte de plusieurs monstres plus venimeux. On n'y connaît presque plus ni la haine, ni l'envie, ni la médisance, ni les querelles et les procès, qui sont les suites ordinaires de ces passions furieuses; on n'y souffre aucuns péchés scandaleux; toute la vertu et la ferveur des chrétiens de la primitive Eglise y fleurissent, et les exercices de piété s'y pratiquent avec plus d'exactitude, d'attention et d'assiduité, qu'en aucun lieu de l'Europe. Il n'y a personne qui n'assiste tous les jours au sacrifice de la messe, si le séjour que les pêcheurs sont quelquefois obligés de faire sur la mer ne les en empêche. La plupart se confessent régulièrement tous les mois. Ils vont le matin et le soir à l'église adorer le Sauveur du monde dans le Saint-Sacrement; et l'on ne voit jamais personne manquer d'assister aux vêpres des fêtes et des dimanches. Ces bons marins font deux chœurs à l'office divin,

(1) Fondateur de l'abbaye de Landevenec (Landevenec), il naquit dans le territoire de St-Brieuc, mena quelque temps la vie érémitique et établit son monastère vers l'an 480. Il y mourut en 507 ou 518, dans l'église, comme il venait de célébrer la messe et après avoir donné la bénédiction à ses disciples.

avec une harmonie, une dévotion et une modestie qui donna de l'admiration à l'illustre prélat qui gouvernait alors le diocèse de Cornouailles, lorsque par une générosité sans exemple il passa dans cette île, pour ne laisser aucune partie de son troupeau qu'il n'eût lui-même visitée (1).

CHAPITRE V.

Il instruit un pêcheur avec tant de soin, et le forme si bien à l'exercice de toutes les vertus chrétiennes, qu'il fut depuis élevé au sacerdoce et à la conduite des âmes de l'île de Sizun, à l'âge de cinquante ans.

NOTRE sage missionnaire ne s'oublia pas dans cette île de la maxime qu'il avait de gagner quelques personnes des plus remarquables de chaque lieu à une perfection extraordinaire, pour servir d'exemples à tous les autres, et faire considérer la piété dans des sujets déjà considérables d'eux-mêmes. Avant que de sortir de l'île, il prit un extrême soin d'instruire un pêcheur qui paraissait y avoir le plus de crédit; et il le formait à la piété avec une application si particulière, qu'il était aisé de juger qu'il avait déjà connaissance des desseins que Dieu avait sur cet homme pour en faire un instrument de sa gloire. Il s'appliqua à lui donner le goût des

(1) On comprend que cet éloge se rapporte au temps où l'auteur écrivait.

livres spirituels , qui conduisent à une plus haute perfection ; il lui faisait lire surtout les excellentes méditations du Père Louis Dupont , et lui donnait des méthodes de s'entretenir intérieurement sur nos mystères de la manière la plus efficace , pour se dégager de l'affection des créatures , et s'unir entièrement à Dieu.

Il lui enseigna aussi plusieurs saintes industries pour porter les autres à la vertu , et pour leur apprendre ce qu'ils sont obligés de croire ; et n'étant pas satisfait de s'y être donné toute la peine imaginable durant le séjour qu'il fit dans l'île , il eut soin de cultiver toujours depuis cette âme d'élite , lui communiquant par ses lettres les nouvelles lumières dont Dieu le favorisait pour aider le prochain , et lui envoyant des méditations , des cantiques , des énigmes spirituelles , et tous les autres écrits qu'il composait , et qu'il jugeait utiles à le perfectionner toujours de plus en plus , et à éclairer et fortifier le zèle que Dieu lui avait inspiré par son moyen.

Ce pêcheur qui avait reçu de la nature un grand discernement et des sentimens fort généreux , ayant depuis été élu capitaine de l'île par ces bons insulaires , employait toute l'autorité de sa charge à les porter aux exercices de piété , dont le saint missionnaire leur avait laissé les pratiques.

Les prêtres qui passaient en cette île dans la pensée d'y demeurer , y trouvant les dangers et les incommodités dont nous avons déjà parlé ,

n'y faisaient pas d'ordinaire un long séjour , et laissaient souvent ce pauvre peuple abandonné du secours des sacremens : aussi cet exil ne pouvait-il paraître que très-affreux à un ecclésiastique , dont tout le revenu et toutes les rétributions consistaient au droit qu'il avait de prendre un poisson sur chaque bateau de pêcheur au retour de la pêche , et qu'on logeait dans une petite cellule plus semblable à un sépulcre qu'à une demeure propre à conserver la vie , d'où les pluies et les orages quasi continuels ne lui permettaient presque jamais de sortir , pour respirer un air plus libre.

Dans l'année mil six cent quarante et un , vingt-huit ans après la mission de M. Le Nobletz dans cette île , le siège de l'église de Cornouailles étant vacant , et le chapitre ayant appris que ce pauvre peuple n'avait aucun prêtre pour l'instruire et pour lui administrer les sacremens dont il était privé depuis long-temps , il se trouva deux jésuites (1) fort disposés à l'aller secourir , comme ils firent suivant l'exemple et les avis de notre saint prêtre , qu'ils considéraient comme leur modèle dans toutes les fonctions de la vie apostolique.

Ce fut une joie bien sensible à ces Pères de trouver ces bons pêcheurs encore remplis de l'Esprit-Saint que Dieu avait répandu sur eux si long-temps auparavant par le ministère de M. Le Nobletz. Leur vertueux capitaine gar-

(1) Les PP. Maunoir et Bernard. Voyez la vie du premier.

dant soigneusement les pratiques qu'un si excellent maître lui avait prescrites , menait tous les dimanches ces insulaires à l'église , leur faisait faire une dévote procession , où l'on portait la croix et la bannière , et où l'on chantait les litanies de la sainte Vierge avec une modestie ravissante , et après quelques autres prières , leur annonçait les fêtes de la semaine et les jours d'abstinence et de jeûne. L'après-dînée ne se passait pas moins dévotement ; et après que leur capitaine leur avait fait chanter vêpres , il leur faisait quelque lecture d'un des livres que M. Le Nobletz, son cher directeur, lui envoyait, ou quelque exhortation fervente sur les mystères des fêtes les plus solennelles.

Ces deux Pères n'eurent presque autre chose à faire dans cette île , qu'à administrer les sacrements à ces véritables chrétiens , qui attendaient ce bonheur depuis long-temps avec bien de l'impatience , et à les exhorter de continuer à servir Dieu avec la même fidélité.

Ils furent aussitôt après cette mission en rendre compte à M. Du Louet , chantre de Léon , nommé par le roi à l'évêché de Cornouailles. Ce prélat déjà plein de zèle pour le troupeau que la providence divine lui donnait à gouverner , ayant appris le besoin que l'île avait d'un pasteur , et qu'il ne se trouvait pas un prêtre qui voulût s'engager d'y aller demeurer , pria ces Pères de prendre le soin de lui trouver quelque bon ecclésiastique qui acceptât cet emploi , promettant qu'il donnerait un bénéfice consi-

dérable à celui qui aurait assez de générosité pour secourir durant deux ans ces âmes chéries de Dieu et abandonnées des hommes.

Les soins que prirent ces Pères pour trouver un pasteur à ce petit troupeau , ne furent pas plus heureux que ceux qu'avaient déjà pris les grands-vicaires du chapitre ; et l'espérance que tâchait de donner le nouvel évêque , ne put rien gagner dans les esprits de ceux qu'on voulut porter à cet emploi , sur la crainte des dangers et des incommodités inséparables d'une charge qui ne devait leur produire aucun avantage présent.

On désespérait de pouvoir satisfaire à la demande de l'évêque , lorsque la bonté de Dieu pour ce pauvre peuple fit heureusement penser au pêcheur qui en était le capitaine. On voulut du moins lui en faire la proposition , pour voir si lui-même en espérerait un bon succès. Il la reçut avec beaucoup de joie , assurant « que » depuis plusieurs années il lui avait toujours » semblé ressentir en lui cette vocation de Dieu, » sans jamais oser l'écouter , parce qu'il ne » croyait pas que son peu de vertu et de capacité lui permît d'aspirer à une si haute dignité , ni de parler à personne de son inclination à un emploi qui paraissait si éloigné » de sa profession. »

M. Le Nobletz , qui s'était retiré au Conquet , y ayant été consulté par ces Pères sur la pensée qu'ils avaient de présenter cet homme pour la cure de Sizun , loua Dieu de ce qu'il la leur

avait donnée, et n'omit rien pour contribuer par ses avis et par ses lettres à bien disposer son bon disciple au sacerdoce et à la vie apostolique : de sorte que les Pères ne pouvant plus douter que la miséricorde de Dieu ne voulût se servir de ce pécheur pour la consolation et le salut de ceux de son pays, lui conseillèrent d'aller passer quelque temps en l'abbaye de Landevenec, pour s'y faire instruire par quelques religieux des rubriques de la messe et du bréviaire, et des cas de conscience qui pourraient se rencontrer plus ordinairement, et qu'il serait de plus grande importance de ne pas ignorer parmi ce bon peuple. Il y demeura quelques semaines ; et ces Pères ayant achevé leurs missions, le trouvèrent arrivé à Quimper devant eux, tout prêt, avec son habit de pécheur et un sac sous le bras, à se présenter au grand-vicaire du diocèse et au chapitre, pour en obtenir son dimissoire.

Les Pères s'étant contentés de lui faire prendre un chapeau et un manteau, au lieu du bonnet bleu et de la mandille de matelot qu'il avait, abandonnèrent à la Providence le succès de sa demande, ne doutant point que Dieu ne le fit recevoir favorablement, s'il le trouvait nécessaire pour sa gloire. Le pécheur apprêta fort à rire aux chanoines assemblés, quand il se présenta à eux. Ils trouvèrent d'abord ridicule qu'un vieillard, qui toute sa vie s'était occupé à la pêche, assurât qu'il se sentait inspiré d'être prêtre, pour assister ses com-

patriotes de l'île de Sizun : Il n'y eut personne qui ne crût le devoir bientôt congédier, après qu'on s'en fut donné le divertissement. Il rencontra au sortir du chapitre le Père Pinsart, théologal de la cathédrale, et religieux de l'ordre de St-Dominique, qui s'en allait au chapitre. Ce Père sut de lui qu'il était de l'île de Sizun, où il n'y avait ni prêtres ni sacrements, et qu'on venait de lui refuser le dimissoire qu'il ne demandait que parce qu'il se sentait inspiré de rendre à ceux de cette île les secours spirituels dont ils avaient besoin. Le théologal lui demanda s'il avait été interrogé à l'ordinaire, pour faire l'épreuve de sa capacité ; et le pécheur lui ayant répondu « qu'on s'était contenté d'apprendre » qu'il était d'une profession à ignorer les de- » voirs de celle d'un prêtre, » il le fit rentrer avec lui au chapitre. Il représenta aux chanoines « l'extrême besoin que l'île de Sizun avait d'un » prêtre ; que le devoir de leur conscience les » obligeait d'y pourvoir au plus tôt ; que dans » une nécessité aussi absolue et aussi pressante » que celle-là, on pouvait relâcher quelque » chose de la rigueur ordinaire des lois, et que » puisqu'on ne pouvait trouver personne d'une » assez grande doctrine, à qui on pût donner » soin de ce pauvre peuple, il était du moins » d'avis qu'on vît sur quoi pouvait être fondée » la hardiesse que cet homme avait eue de se » présenter pour obtenir son dimissoire, et » qu'on ne le lui refusât pas, si l'on trouvait » en lui une capacité médiocre. » Ces messieurs

pour satisfaire le P. Pinsart, dont la capacité leur faisait écouter les avis avec respect, présentèrent un missel au pêcheur, qui tomba, à l'ouverture du livre, sur l'Évangile où le Sauveur du monde donne à saint Pierre le pouvoir de lier et de délier pour récompense de l'aveu qu'il avait fait de sa divinité. Ses examinateurs lui entendant lire cet Évangile, commencèrent à juger favorablement de sa capacité, parce qu'en lisant il marquait assez bien les accens, les points et les virgules : mais ils furent tous fort surpris, lorsqu'un d'entre eux lui ayant fait la même demande que fit autrefois S. Philippe à l'Eunuque de la reine d'Éthiopie : *Croyez-vous entendre ce que vous lisez (Act. c. 8. 30.)* ? Il répondit en expliquant en langue vulgaire avec une facilité et une netteté extraordinaire l'Évangile qu'il lisait. Il ne répondit pas moins heureusement sur quantité de différens cas de conscience qu'ils lui proposèrent ; de sorte qu'il ne se trouva personne de ces messieurs, qui ne se crût obligé de lui accorder le dimissoire qu'il demandait.

Après avoir été prendre à S. Paul de Léon tous les ordres sacrés, il alla dans l'île de Sizun dire sa première messe, et y vécut sept ans depuis dans les exercices d'une charité parfaite. Le généreux prélat qui avait la conduite de ce diocèse, ayant fait souvent la visite dans cette île, où les plus âgés n'avaient jamais vu passer aucun évêque, rendait ce témoignage à la vertu de cet homme, qu'il n'avait jamais vu un pas-

teur plus vigilant que lui, ni qui s'acquittât plus fidèlement de tous les devoirs de sa charge. Aussi faisait-il tous les jours une longue méditation sur l'Évangile, appliquant toutes les vérités qu'il y considérait aux obligations de son emploi, suivant la méthode que M. Le Nobletz lui en avait donnée, et les avis qu'il recevait de lui en toutes occasions. Il prêchait à la messe toutes les fêtes et les dimanches ; il faisait l'explication du catéchisme après vêpres, et le terminait par des cantiques spirituels, qui contenaient tous les principaux points de la doctrine chrétienne : et il avait si bien appris ces airs dévots à tous les matelots et à tous les pêcheurs de l'île, que ceux-là les enseignant aux autres qu'ils rencontraient à la pêche, on entendait continuellement la mer retentir de cette musique plus mélodieuse et plus agréable aux anges, que les musiques royales et que les concerts les plus délicieux du monde.

Cette coutume introduite par ce bon pasteur, de se servir de chants dévots au lieu des profanes que chantaient auparavant ces pêcheurs, semble avoir adouci la fureur de la mer : de sorte que depuis plus de vingt ans que ces airs bretons s'entendent près de cette île, personne des insulaires n'a été submergé dans un lieu si dangereux, où ils étaient accoutumés à voir périr tous les ans plusieurs de leurs barques. Ces bonnes gens attribuent cette faveur du Ciel aux mérites de leur prêtre, dont ils pleurèrent la mort avec beaucoup de douleur, et dont ils ho-

norent la mémoire avec beaucoup de respect et de tendresse, aussi bien que celle du cher maître de cet insulaire, qui l'avait disposé si heureusement à être élevé comme le prince des Apôtres, du métier de pauvre pêcheur de poissons à l'éminente dignité de pêcheur et de pasteur des âmes.

LIVRE SIXIÈME.

DU SÉJOUR

DE

M. LE NOBLETZ

SUR LA CÔTE MARITIME DE DOUARNENEZ.

CHAPITRE PREMIER.

Il va à la côte où se fait la pêche des sardines, et établit sa demeure à Douarnenez, où il trouve beaucoup d'occasions de souffrir en tâchant d'en bannir l'ignorance et le vice.

M. Le Nobletz ayant été prié par l'évêque de Cornouailles après sa mission de l'île de Sizun, de prendre un soin particulier de la paroisse de Meillard dépourvue de recteur, il passa quelque temps dans cet emploi avec une vigilance extrême sur le troupeau qui lui avait été confié. Mais sa vocation étant la même que celle de saint Paulin de Nole et de saint Jérôme, de vivre dans

le sacerdote sans être attaché à aucune église particulière, et de faire en tous lieux par charité ce qu'il ne voulait faire en aucun par obligation de charge, il obtint bientôt qu'on le délivrât de celle-ci; et il ne se servit de la liberté qu'on lui accordait, que pour se rendre utile à un plus grand nombre de personnes.

La ville de Quimper en profita la première : Il y fut visiter ses disciples; et ne se contentant pas de les confirmer dans les bonnes résolutions où il les avait laissés la première fois qu'il fut en cette ville-là, il tâcha d'en augmenter le nombre, et y gagna tout de nouveau plusieurs âmes, qu'il porta au véritable mépris du monde, et dans le chemin royal de la croix du Sauveur. Avant que d'entrer dans cette ville épiscopale, étant dans l'incertitude du lieu où il irait ensuite, et ne sachant pas assez de quel côté les besoins étaient les plus pressans, ou les dispositions les plus favorables, il se sentit obligé, comme il l'a dit quelquefois à l'un de ses meilleurs amis, qu'il entretenait souvent familièrement de sa conduite, et comme on le trouve marqué dans son journal, de prier Dieu avec beaucoup de ferveur par l'entremise de sa sainte Mère, de lui faire connaître en quel lieu il pourrait lui rendre de plus grands services, et avancer davantage sa gloire et le salut des âmes rachetées de son sang précieux. Cette protectrice perpétuelle des missionnaires, qui fit à celui-ci de très-particulières faveurs durant tout le cours de sa vie, lui en obtint de son Fils une admirable

en cette rencontre. Il vit clairement par la lumière du ciel qu'il était destiné à instruire parfaitement dans l'église de Plouaré une partie des peuples du diocèse de Cornouailles; et il reçut d'en haut une assurance infaillible que Dieu accompagnerait de grâces et de secours extraordinaires toutes les difficultés et toutes les souffrances qu'il rencontrerait dans cette sainte entreprise, où il voulait l'employer.

Ce serviteur fidèle se sentant déterminé par une voie si extraordinaire à cette station, n'attendit pas après sa mission de Quimper à obéir et à se rendre dans cette église. Il y entra le jour du mercredi des Cendres; et l'ayant trouvée pleine d'un grand nombre de pêcheurs, de matelots et de paysans, sur lesquels il ne vit aucunes marques du luxe et de la vanité des villes, il se sentit porté par cette nouvelle raison et par la modestie et la simplicité qui paraissait parmi eux, à les secourir de tout son pouvoir. Il commença dès-lors de le faire par un discours fervent, avec résolution d'y employer tout ce que Dieu lui donnerait de forces, aussitôt qu'il aurait achevé sa mission de Quimper.

Ce fut le vingt-deuxième jour de mai de l'année 1615, le lendemain de la fête de l'adorable Trinité, que cette côte de la mer eut le bien de posséder cet homme apostolique. Il choisit pour sa demeure Douarnenez, qui est une petite ville peuplée d'environ deux mille personnes, dont la situation lui donnait beaucoup de facilité pour en assister encore un plus grand nombre.

Elle est située entre l'île Tristan, le bourg de Treboul, et l'église de Plouaré, qui est une très-nombreuse paroisse, dont elle fait partie; et est environnée d'un grand nombre de maisons et de villages, toute cette côte étant fort peuplée. Outre la commodité que ce voisinage devait donner au missionnaire, de catéchiser tous ces peuples, qui vivaient dans une profonde ignorance, et qui n'avaient pas cette abondance des biens de la fortune, et ces épines qui étouffent le bon grain, et qui empêchent d'ordinaire les fruits de l'Évangile, il espérait encore rendre des services très-utiles aux marchands, qui viennent en grand nombre à leurs ports de toutes les villes maritimes du royaume pour en transporter les sardines en Espagne, en Portugal, et même jusqu'en Italie. Il ne doutait point que le trafic de ces petits poissons, qui se fait là durant trois mois de l'année par une si grande quantité de marchands, ne lui donnât moyen de faire le trafic heureux des biens du ciel qu'il voulait leur procurer.

A peine fut-il arrivé dans cette petite ville, qu'il fut prendre la bénédiction du recteur de la paroisse, pour prêcher dans l'église de Sainte-Hélène, qui est celle où les habitans du lieu assistent d'ordinaire au saint office, à cause de l'éloignement de l'église paroissiale. Ce recteur qui avait été sept ans auparavant témoin de son zèle admirable et de son éloquence apostolique au Conquet, fut ravi du bonheur que Dieu envoyait à son peuple, et donna cette bénédiction avec plus de joie qu'il n'en avait jamais donné

aucune autre. Notre missionnaire s'en servit aussitôt; et étant allé devant l'autel offrir à Dieu son désir ardent d'augmenter la gloire de son saint nom, il sonna lui-même la cloche de l'église. Les habitans surpris de ce son à un jour et à une heure extraordinaire, et ayant cru d'abord que le feu était en quelque quartier de leur ville, et que cette cloche les appelait au secours, accoururent en grand nombre à l'église, pour voir de quoi il s'agissait. Le prédicateur, qu'ils trouvèrent en chaire, leur dit que le danger où ils étaient, surpassait de beaucoup celui qu'ils craignaient, et les entretint ensuite avec une ardeur extraordinaire de la rigueur des jugemens de Dieu, et des soins qu'ils devaient prendre de les prévenir, en se faisant instruire des vérités nécessaires pour leur salut, et en embrassant les exercices de la pénitence.

La surprise où se trouva ce peuple durant tout le discours de son nouveau prédicateur, fut suivie, comme il arrive d'ordinaire, de risées de ce que leur alarme avait été si mal fondée, et d'un assez grand mépris pour celui qu'ils croyaient leur avoir donné l'épouvante si mal à propos. Ils crurent qu'une action si extraordinaire n'avait pu se faire sans folie, et ils en parlèrent de la sorte à tous ceux qui n'avaient pas assisté au sermon, et qui leur en demandèrent des nouvelles.

Il y en eut néanmoins qui ne furent pas de ce sentiment, et qui jugèrent de la vertu et du mérite du prédicateur par les mouvemens de piété et les désirs de pénitence qu'il avait exci-

tés dans leurs cœurs. Un ecclésiastique entre autres, dont la vie n'était pas fort réglée, en fut si touché, qu'il prit dès-lors la résolution de se convertir entièrement. Il alla aussitôt après le sermon se réjouir avec le saint missionnaire du bien qu'il ferait dans le pays, et le conjurer de venir loger et prendre ses repas chez lui. M. Le Nobletz accepta les offres de ce prêtre, et par les exemples de sa vie le prêcha encore bien plus efficacement que par ses discours enflammés. Il ne se servait ni du lit ni de la plupart des viandes qu'on lui préparait; et son hôte ne put jamais lui persuader de cesser de coucher sur la dure, ou de relâcher quelque chose de sa sobriété ordinaire durant tout le temps qu'il logea chez lui.

Ce prêtre fut bien récompensé de sa charité et de sa libéralité, puisque M. Le Nobletz lui impétra du ciel des grâces si particulières, qu'on le vit tout à coup entièrement détaché des vices qui le possédaient auparavant, et dont on ne put remarquer en lui aucun reste durant quarante-deux ans qu'il vécut depuis, quoiqu'ils fussent de ces passions que le temps ne guérit pas, et qui ont coutume de s'augmenter avec l'âge. Il le porta aussi aux œuvres de charité et de miséricorde: de sorte qu'il se servit de lui comme d'un aide qui ne lui manqua jamais depuis dans tous les travaux de son zèle. Il l'employait surtout à instruire les pauvres ignorans, et à enseigner aux enfans les principaux points de la doctrine chrétienne. Le bon disciple de M. Le Nobletz ne cessa, pour y mieux réussir, de

se former sur les exemples de son cher maître, dont il entendit les sermons et les catéchismes; et dont il suivit la conduite en toutes choses durant vingt-cinq ans, lui obéissant avec la même soumission et le même respect qu'ont les plus fervens novices des plus saints monastères pour leurs directeurs et leurs supérieurs.

L'ignorance étant extrême dans ce lieu, et la plupart des personnes de tout âge ne sachant ni l'oraison dominicale, ni aucune autre prière, ni même les articles de notre sainte foi, dont la croyance est absolument nécessaire, M. Le Nobletz mit son principal soin à les instruire des mystères de la Trinité et de l'Incarnation du Verbe, et à leur faire apprendre par cœur en latin et en breton, et à leur expliquer avec beaucoup de méthode et de clarté l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des Apôtres, les commandemens de Dieu et de l'Eglise; des formules de confession, des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition.

Il y eut d'abord peu de personnes qui prissent goût à ses instructions familières, et qui daignassent y assister. La plupart, sans considérer que leurs besoins étaient les mêmes que ceux des petits enfans, ne pouvaient souffrir qu'on les mit à la même leçon, et qu'un prêtre nouveau-venu qu'ils regardaient comme un étranger, entreprît de leur enseigner tout de nouveau ce qu'ils pensaient pouvoir oublier, parce qu'ils ne l'avaient appris que dans un âge auquel ils ne croyaient pas qu'on eût voulu charger leur mémoire d'au-

cune chose sérieuse, ni qui méritât d'y être conservée. Les plus modérés se contentaient de dire qu'ils étaient trop vieux, et que leur âge avait trop diminué leur mémoire, pour la charger de ces sortes de choses que leurs ancêtres avaient toutes ignorées sans qu'ils s'en fussent trouvés plus mal, ni qu'ils en eussent été moins heureux ou moins honnêtes gens. D'autres, plus malicieux, faisant remarquer à chacun que leur missionnaire savait ses fautes les plus cachées, parce qu'il invectivait en chaire contre toutes sortes de péchés, publiaient partout que c'était un sorcier, qui pénétrait par art magique dans toutes les consciences. Il s'en trouva même qui osaient bien assurer que c'était l'Antechrist, et que le monde était fort proche de sa fin.

Toutes ces pensées grossières trouvèrent des esprits assez crédules pour s'en laisser persuader, sans que cela détournât notre missionnaire de continuer sans relâche les sermons et les catéchismes qu'il faisait tous les jours à l'église, et qu'il ne cessa de faire durant vingt-cinq ans avec la même exactitude que le premier jour, quand les courses qu'il faisait aux paroisses de la campagne ne l'en empêchaient pas. Le nombre même de ses disciples croissait par ses persécutions, et l'exemple de la constance avec laquelle ils souffraient les railleries et les reproches des plus endurcis, ne servait qu'à rendre les discours de leur directeur plus efficaces. L'ennemi du genre humain porta ces esprits intraitables jusqu'à défendre à leurs femmes et à leurs enfans

d'aller entendre ses instructions qu'ils appelaient les contes et les amusemens d'un étranger. Ils en firent même une affaire de police, comme si c'eût été ôter au bien et à la subsistance des familles le temps qu'on employait à ces saintes assemblées.

Il se trouva pourtant quelques personnes assez hardies pour résister vigoureusement à ces attaques des ennemis de l'Évangile. Un marchand des plus considérables de la ville et sa femme signalèrent leur courage, faisant voir publiquement l'injustice de ces murmures, et prouvant par leur propre expérience que le soin d'entendre la parole de Dieu, non plus que celui d'assister à la messe, n'appauvrisait nullement, puisque jamais la fortune ne leur avait été plus favorable que depuis qu'ils avaient apporté toute l'assiduité possible aux salutaires instructions de leur prédicateur. Cette hardiesse à dire leurs sentimens fut imitée de plusieurs autres, qui rendirent tous témoignage que leurs biens temporels avaient augmenté notablement depuis qu'ils en avaient eu un peu moins de soin, pour rechercher les spirituels; au lieu qu'on voyait la fortune de ceux qui s'opposaient davantage à la predication de l'Évangile, et que l'avarice empêchait de profiter des travaux du saint missionnaire, tomber chaque jour dans la décadence, dont ils menaçaient les plus zélés.

CHAPITRE II.

Il porte le recteur de la paroisse de Plouaré à examiner tous ses paroissiens, pour ne conférer les sacremens qu'à ceux qui se trouvent capables de les recevoir : ce qui est suivi de très-grands fruits.

UNE grande partie des habitans de Douar-nenez et des autres paroissiens de Plouaré qui étaient à la campagne, étant déjà convaincue de la nécessité des instructions qu'on leur faisait, s'y rendait fort assidue, et en profitait heureusement ; mais le plus grand nombre continuait de les mépriser, et demeurait dans une extrême ignorance. M. Le Nobletz, qui trouvait dans le recteur de cette paroisse toutes les dispositions qu'il pouvait souhaiter pour seconder ses bonnes intentions, alla un jour, après avoir invoqué le secours du Ciel par des prières ardentes, trouver ce bon pasteur, pour convenir avec lui d'un moyen qu'il avait imaginé, d'engager tous ses paroissiens à se faire instruire du moins de ce qu'ils étaient obligés de savoir pour s'approcher des sacremens. Il lui dit « que ce qui se faisait ou qui se devait faire dans tous les » diocèses, pour juger de la capacité de ceux » qui demandaient le sacrement de l'ordre, se » devait aussi pratiquer en quelque manière pour » examiner la capacité de ceux à qui l'on con- » férerait les autres sacremens, lorsqu'on avait

» grand sujet d'en douter ; que n'étant que trop » persuadé que la plupart de ses paroissiens » était dans une ignorance volontaire des choses » qu'il leur était absolument nécessaire de sa- » voir pour leur salut, il le croyait obligé de ne » les recevoir ni à la confession, ni à la com- » munion, ni au mariage, ni à être parrains ou » marraines des enfans au baptême, jusqu'à ce » qu'ils eussent pris soin de se faire bien instruire, » et qu'ils en eussent donné des preuves à cet » examen ; que si cette nouveauté devait paraître » extraordinaire à quelques-uns, le besoin de » s'en servir l'était encore davantage ; que plu- » sieurs y étant assez disposés, on pourrait, » surtout au commencement, faciliter les choses » de telle sorte, que la pratique n'en paraîtrait » fâcheuse à personne dans la suite, et que » chacun aurait de la joie de s'y être soumis ; » que la répugnance que plusieurs avaient à ré- » pondre aux mêmes questions qu'on faisait à » leurs enfans, finirait bientôt ; qu'une chose » cesse toujours de paraître honteuse, à mesure » qu'elle devient commune et ordinaire ; et » qu'enfin quelque bruit que cela pût faire, et » quelques murmures que cela dût exciter d'a- » bord, il s'agissait d'empêcher une infinité de » sacrilèges et de profanations, et de se sauver » soi-même en sauvant son troupeau, qu'il » voyait se perdre malheureusement par l'igno- » rance la plus déplorable du monde. »

Il n'en fallait pas tant pour convaincre ce pas-
teur zélé de la nécessité de cette conduite. Quel-

ques mois avant Pâques, il publia au prône de la messe de paroisse, qu'il n'admettrait personne à aucun sacrement, qui n'apportât un témoignage de sa capacité, signé de ceux à qui il en donnerait la commission. Il nomma en même temps pour examinateurs M. Le Nobletz, le prêtre qui en avait été si heureusement converti dès son premier sermon, et un autre prêtre vertueux, qui fut depuis curé de cette même ville, et dont il se servit long-temps pour écrire sous lui les traités spirituels qu'il composait sans cesse dans toutes les heures du jour qu'il ne donnait pas à l'oraison ou à la prédication.

Aussitôt après ce prône, tous les assistans étant encore dans l'étonnement de cet ordre, celui qui l'avait conseillé à leur pasteur, monta en chaire, pour le leur faire agréer. Il leur montra doucement combien ce règlement était raisonnable et nécessaire, et quels avantages ils en tireraient. Il leur fit même concevoir que ce qu'on désirait d'eux n'était nullement difficile; que c'était l'esprit de mensonge et d'erreur, et un petit nombre de personnes dont il se servait pour combattre l'Évangile et pour empêcher leur salut, qui leur représentaient comme une chose extrêmement pénible ce qui ne demandait qu'une application de peu de jours; que cela se réduisait à fort peu de questions qui se pouvaient apprendre en peu d'heures; et que quand la plupart n'auraient pas déjà su dans leur enfance l'oraison dominicale, la salutation angélique, leur croyance, et les commandemens de

Dieu, il se promettait de leur rendre cela si facile par les instructions qu'il ferait tous les jours en public, et même en particulier à ceux qui voudraient qu'on soulageât ainsi leur honte, qu'il n'y aurait personne qui ne s'étonnât d'avoir fait quelque résistance à un établissement également facile et nécessaire.

Cette douceur du joug qu'on venait de leur imposer, gagna en même temps les paysans, aussi bien que les pêcheurs de la ville, et il n'y eut presque personne qui ne devint soigneux de se faire instruire. Ceux de la campagne avaient auparavant accoutumé de s'assembler en plusieurs endroits deux ou trois fois la semaine pour danser durant une partie de la nuit: M. Le Nobletz leur envoyant en tous les quartiers de la paroisse quelqu'un des plus capables de ses disciples, fit changer ces divertissemens profanes en saintes conférences, qui se faisaient parmi ces bonnes gens, sur nos mystères et sur les choses qu'ils devaient savoir.

Ce missionnaire infatigable ne se contentant pas encore d'enseigner lui-même dans l'église, et par le moyen de ses disciples à la campagne, allait chercher les paysans dans leurs villages et dans leurs cabanes pour les instruire, et visitait toutes les maisons de la ville pour catéchiser les malades, et pour exciter les plus négligens à prendre soin de leur salut. C'était là qu'en trouvant encore quelques-uns qui refusaient d'assister aux instructions publiques, parce qu'ils ne croyaient pas avoir assez d'esprit et de mémoire

pour apprendre tout ce qu'il voulait leur enseigner, il leur faisait avouer que quelque peine qu'ils eussent à concevoir de certaines vérités, et à en retenir d'autres, elle ne pouvait être qu'un faux prétexte de leur lâcheté, puisqu'ils apprenaient par divertissement ou par nécessité des choses beaucoup plus difficiles.

Leur faisant voir ensuite plus en particulier qu'il ne leur était pas moins aisé de se mettre dans l'esprit ce qu'il faut croire de nos mystères, que ce qui sert à la bonne conduite d'une famille, et que leur mémoire ne travaillerait pas davantage dans l'étude des choses saintes, que dans celle de quantité de chansons mauvaises ou inutiles, que pas un d'eux n'ignorait, ces bonnes gens étaient souvent ravis de se voir ainsi plus d'à moitié instruits de ce qu'ils étaient obligés de savoir, avant qu'ils s'aperçussent qu'on eût dessein de le leur enseigner. De sorte qu'après qu'on leur eut levé les difficultés qu'ils s'étaient formées, ils prenaient avec beaucoup de joie tous les sentimens que le zélé missionnaire tâchait de leur inspirer, et ils venaient à ses instructions avec autant d'ardeur qu'ils en avaient eu auparavant d'aversion.

Par ces saintes industries, l'Évangile faisait de merveilleux progrès dans cette nombreuse paroisse, et tout le peuple s'y trouva mieux instruit en peu de temps, que n'ont coutume de l'être les autres peuples par les soins assidus de leurs pasteurs durant une grande suite d'années. M. Le Nobletz ayant ainsi mis la ferveur

partout, fit venir sa vertueuse sœur, cette imitatrice généreuse de son zèle, pour achever auprès de son sexe ce que son frère avait si heureusement commencé auprès de tout le monde de toutes sortes de sexes, d'âges et de conditions. Elle trouva les esprits et les cœurs si bien préparés par des grâces abondantes du ciel, et par les soins de son frère, et elle y ajouta de sa part tant d'application, de constance et de charité, qu'il serait difficile d'exprimer de quel fruit Dieu couronnait ses travaux.

Nous dirons ailleurs la prudence merveilleuse dont elle se servit en ce lieu, et dans tous les autres où elle s'occupa pour la conversion des âmes, et il n'y aura personne qui n'admire en elle ce que peuvent la grâce et la vertu dans les personnes les plus faibles. Dieu permit que ces grands progrès de son saint nom fussent encore traversés, mais d'une manière qui servit beaucoup à les augmenter. Les plus riches de la paroisse, qui prétendaient que la considération qu'ils avaient dans leur ville leur devait donner le privilège d'être plus ignorans que les autres, et de se perdre, sans que personne osât les tirer de l'état malheureux où ils voulaient demeurer, intentèrent procès à leur pasteur devant l'official du diocèse, l'accusant d'introduire dans sa paroisse des coutumes que leur nouveauté devait rendre suspectes, et dont la pratique était intolérable à des personnes âgées, et qui avaient d'autres affaires de plus grande conséquence que les leçons de catéchisme dont on voulait les charger.

Le recteur ne manqua pas de défenses dans une si bonne cause. Il dit au juge ecclésiastique, » qu'il était obligé de répondre à Dieu du salut » des âmes qui étaient sous sa conduite ; qu'il ne » le pourrait faire s'il ne leur faisait apprendre » ce que les personnes avancées en âge aussi » bien que les enfans , et les plus riches aussi » bien que les plus pauvres , doivent de nécessité savoir pour s'approcher des sacremens et » pour se sauver ; que les plus considérables de » sa paroisse n'étant pas les moins ignorans , » et n'y ayant point d'autre moyen de les rendre suffisamment éclairés et de leur procurer » le bien qu'il leur désirait que de leur faire » subir ces examens , il ne croyait pas se pouvoir dispenser d'en user à leur égard comme » à l'égard de tous les autres , et surtout de » quelques-uns qui eussent eu les mêmes raisons de s'exempter de cette loi , s'ils eussent » cru y trouver leur avantage , ou le pouvoir » faire en conscience ; qu'au reste ils étaient » trop heureux qu'un homme de la qualité et » du mérite de M. Le Nobletz voulût bien » prendre la peine de les instruire avec une » bonté , une patience et une charité ravissante , » sans exiger d'eux aucune récompense , et » sans leur être à charge en aucune chose , mais » plutôt les assistant dans tous leurs besoins , » à toutes les occasions qu'il en pouvait rendre contrer. »

L'official ayant fort approuvé ces raisons , termina le procès en faveur du bon recteur dont il

loua fort le procédé , l'exhortant à continuer cet examen si nécessaire à toute sa paroisse. De sorte que cette pratique étant ainsi autorisée , a passé depuis en exemple dans plusieurs autres paroisses ; et l'on a vu un grand nombre de recteurs et de curés faire par cette industrie plus de fruit en un an pour l'instruction du peuple , que leurs prédécesseurs n'en avaient pu faire en un siècle par les moyens ordinaires.

CHAPITRE III.

Il se fait par ses soins un changement merveilleux dans les mœurs de tous les habitans de la ville de Douarnenez , et des lieux circonvoisins.

Les habitans de Douarnenez et ceux de la campagne des environs , étant universellement persuadés , non-seulement par les paroles de leur prédicateur , mais aussi par un grand nombre de miracles dont Dieu autorisait ses ferventes prédications , se trouvèrent enfin si portés à profiter de ses instructions et des exemples de sa sainte vie , qu'il n'y avait point d'églises assez grandes pour tenir tous ceux qui venaient l'entendre de toutes parts. Ceux qui lui avaient été les plus contraires n'y étaient pas les moins assidus , et manquaient rarement d'y venir deux fois par jour. Après leur avoir donné à tous une connaissance suffisante de Dieu , et du dessein qu'il avait eu en créant et en rachetant les

hommes, il les porta de tout son pouvoir à reconnaître leurs vices, qui n'étaient pas de moindres obstacles à la sainteté dans la volonté que le défaut de foi et de lumière dans l'esprit. Il s'y appliqua si heureusement, qu'il les disposa tous à faire des confessions générales de toute leur vie.

Parce qu'il ne pouvait pas suffire à les entendre, et pour leur donner aussi une plus grande ouverture de cœur et une plus grande liberté de se décharger, quand ils le voudraient, de tout ce qu'ils avaient de plus caché, à une personne dont ils ne fussent pas trop connus, il les adressait à un prêtre de Quimper, fort éclairé, qu'il avait porté par ses avis à une grande piété, et des conseils duquel il s'était lui-même fort bien trouvé durant le séjour qu'il avait fait en cette ville-là. Ce sage ecclésiastique, dont nous avons déjà parlé ailleurs, avait signalé à Rome sa vertu et sa capacité à l'ouverture du Jubilé du commencement de son siècle, où les Bretons firent cette célèbre procession, composée d'un nombre prodigieux de personnes de leur seule province. Le pape lui avait accordé des pouvoirs fort amples pour les absolutions ; et sa doctrine solide, perfectionnée par la sagesse surnaturelle que donne la dévotion tendre et constante, lui avait acquis une facilité merveilleuse à bien gouverner les consciences. Il assistait avec un soin et une charité toute particulière celles des pénitens que son cher directeur lui envoyait par troupes de tous les côtés du diocèse, et il ne les lui renvoyait

qu'avec des désirs ardents de profiter de plus en plus de ses instructions.

Après qu'ils eurent ainsi purgé leurs âmes par la pénitence, et qu'ils les eurent mises en état de recevoir avec plus de liberté les divines impressions du St-Esprit, notre prêtre apostolique s'appliqua à déraciner les mauvaises habitudes, et surtout celles qui étaient appuyées par les coutumes, et par les maximes et les exemples des plus honnêtes gens du pays ; et à mettre en leur place des passions vertueuses, qui sont également utiles, parce qu'elles détachent du cœur des objets mauvais, et parce qu'elles l'attachent à celui dont l'amour fait toute la joie solide et tout le véritable bonheur. Plusieurs personnes à qui il fit quitter entièrement les excès de bouche dont ils avaient fait habitude, parurent autant de miracles de la grâce, et de triomphes de sa charité.

Il purgea la dévotion qu'il venait d'établir, des superstitions, des scrupules et des craintes qui ont accoutumé de corrompre la piété des simples, et les établit dans une sainte familiarité avec Dieu, et dans une charité qui, pour être tendre, n'en était pas moins solide et moins constante. Il inspira aux jeunes gens une si grande aversion de la vanité des habits, qui semble attachée à leur âge, qu'il n'y en eut point qui ne donnassent à l'église toutes leurs dentelles et leurs passemens pour orleuers autels des dépouilles de leur luxe. Il en porta même plusieurs à se servir dans leur particulier de péni-

tences austères, et ce saint homme ne dédaignait pas de travailler de ses mains pour leur faire des ceintures de crin, et d'autres instrumens de mortification qu'il donnait à ses plus chers disciples, lorsqu'il les voyait prendre le chemin de la plus grande perfection.

Il n'y eut aucune sorte de personnes ; aucune profession, ni aucun âge à qui il ne fournît quelque secours considérable pour les bien établir dans toutes les vertus du Christianisme. Il pourvut la ville d'un excellent maître d'école qui avait un grand don d'oraison et de pénitence, et un zèle merveilleux pour les âmes des petits enfans auxquels il inspirait les sentimens de la véritable piété, en leur enseignant les commencemens des lettres humaines. Ce maître contribua aussi beaucoup par les exemples de sa vie, à sanctifier les pères et les mères dont il instruisait les enfans ; aussi cette ville chérit-elle encore sa mémoire, et reconnaît-elle lui avoir d'extrêmes obligations.

Les hommes de Douarnenez passant en mer la plus grande partie de l'année, leur missionnaire avait soin de rendre leurs femmes et leurs veuves capables de les instruire au retour de leurs pêches ; il ne les quittait jamais pour aller en mission dans les autres paroisses, qu'il ne leur laissât quelques industries nouvelles pour sanctifier leurs familles, et afin de perpétuer ses enseignemens, il donnait le soin à quelques-unes des veuves les plus spirituelles et les plus zélées, d'expliquer en son absence ses tableaux

énigmatiques qu'il leur laissait, et où il renfermait tout ce qu'il leur avait enseigné. Il n'y avait personne qui ne pût apprendre la théologie la plus nécessaire et la plus certaine, ou qui ne pût du moins s'en rafraîchir la mémoire dans ces livres des ignorans, dont quelqu'une de ces bonnes veuves faisait voir le sens et la doctrine, en répondant publiquement aux interrogations qu'un ecclésiastique, nommé par M. Le Nobletz, faisait sur chaque tableau.

Ces explications de ces peintures mystiques, qui se faisaient tous les jours depuis Pâques jusqu'à la fête de saint Michel, étaient précédées par une lecture spirituelle qu'on faisait à haute voix, et étaient suivies d'une courte leçon de catéchisme pour les enfans, et de quelques cantiques spirituels en langue vulgaire, qui contenaient les principaux points de ce que doit faire un véritable chrétien. Ces chants devinrent par ce moyen si ordinaires, qu'on n'entendait autre chose à la campagne parmi les laboureurs et les bergers, dans les maisons parmi ceux qui travaillaient ensemble jusqu'à minuit à faire des filets, et sur la mer parmi les marins et les pêcheurs, de sorte que les personnes pieuses qui allaient en cette ville-là, y trouvaient un sujet de joie pareille à celle que St. Jérôme ressentit à Jérusalem, comme il le rapporte lui-même, lorsqu'il y entendit le peuple de toutes parts chanter des cantiques à l'honneur de l'adorable Trinité. Les fréquentes réflexions que ces bonnes gens avaient appris à faire

sur ces hymnes divins, occupaient sans cesse leurs esprits de pensées salutaires, et leurs cœurs de saintes affections, et contribuaient merveilleusement à entretenir les résolutions qu'ils avaient prises au temps de leur conversion.

Comme il y avait une veuve que M. Le Nobletz avait appliquée à ces explications de ses tableaux, parce qu'il avait reconnu que Dieu lui donnait des grâces toutes particulières pour lui réussir, il y en avait deux autres unies de société avec celle-ci, dont l'une était la dépositaire de toutes les libéralités des personnes charitables de la ville, pour les distribuer suivant les besoins les plus pressans des familles nécessiteuses. Après avoir satisfait à cette obligation d'assister les plus pauvres du lieu, il se trouvait encore de quoi satisfaire à l'affection et à la charité que les habitans ont toujours eue pour les Pères Capucins de Quimper, à la reconnaissance qu'ils témoignaient envers tous les ecclésiastiques et les religieux qui venaient secourir les soins de leur missionnaire; et à la dévotion qu'ils avaient de faire dire souvent des messes, afin d'impêtrer de Dieu pour le Roi la lumière et la force nécessaire au bon gouvernement de ses peuples, et afin d'obtenir à tous ceux de cette paroisse un amour ardent et constant pour Jésus-Christ et pour sa sainte Mère.

L'emploi de la troisième de ces veuves charitables était de faire tous les jours la visite de tous les quartiers, et de s'enquérir soigneusement

des besoins de toutes les personnes de la ville ou du dehors qui souffraient, de prendre les noms de ceux qui étaient tombés malades, de ceux qui étaient en danger, ou des morts qu'il fallait ensevelir; de s'informer des dissensions qui pouvaient survenir, ou des scandales qui étaient à craindre, pour en faire ensuite son rapport aux deux autres, qui ne manquaient pas de procurer aussitôt tous les secours spirituels et temporels dont chacun avait besoin.

Quoiqu'on dût attendre des succès extraordinaires de toutes ces inventions admirables de la charité du saint missionnaire, Dieu en tira parmi ce peuple, et en tire encore aujourd'hui plus de gloire, que tout ce qu'on eût pu en espérer. Ceux qui avaient été témoins des désordres qui régnaient dans ce lieu avant sa venue, ne pouvaient assez y admirer, quand ils y retournèrent peu d'années après, l'image la plus parfaite de la primitive Église qu'ils eussent pu s'imaginer; et ceux qui y sont allés plus de vingt ans après que M. Le Nobletz eut quitté ce lieu pour n'y jamais retourner, ont été surpris de l'ordre et de la piété qu'ils y rencontraient. La modestie de ces pêcheurs, qui les fait distinguer de tous les autres quand ils vont dans les villes prochaines; l'affection avec laquelle ils entendent la parole de Dieu; la bonne éducation de leurs enfans, qui sont instruits avant l'âge de quatre ans de tout ce qu'ils doivent croire; leur assiduité à l'office divin; l'ordre des prières et des autres exercices établis dans leurs

familles ; les soins qu'ils apportent à fréquenter les sacrements ; la bonne intelligence qui est entre eux , leur douceur , leur charité , leur affabilité , et leur fidélité dans le commerce , qui sont des vertus si rares parmi des gens de leur profession , et si éloignées de leur ancienne manière de vivre , sont encore des marques bien considérables de la sagesse et de la sainteté de leur cher directeur.

CHAPITRE IV.

Il est persécuté par la jalousie que quelques personnes eurent de sa réputation et de l'honneur que chacun rendait à sa vertu : et il est obligé de se défendre par une lettre qu'il écrit au grand-vicaire du diocèse touchant sa manière d'enseigner le peuple par le moyen de quelques peintures que de vertueuses veuves expliquaient publiquement avec l'approbation de l'évêque.

COMME ce généreux missionnaire s'était établi à Douarnenez au milieu des persécutions , il y en eut toujours qui traversèrent ses emplois charitables ; et il ne fut même enfin obligé d'en sortir dans sa vieillesse , que par de nouvelles attaques que l'esprit de mensonge suscita contre lui. Il prit toujours les peines qu'on lui fit souffrir , comme des marques d'une bonté particulière du ciel ; et il n'y en eut aucune que Dieu ne couronnât bientôt après de quelque succès extraordinaire , et dont il ne tirât la gloire de son saint nom.

Faisant les fruits que nous venons de dire par

le moyen de ses peintures et des instructions qui se recevaient autant par les yeux que par les oreilles , il prévint par sa prudence ordinaire , ou par la lumière surnaturelle dont Dieu le favorisait souvent , que cette sainte nouveauté pourrait servir d'occasion et de prétexte de plaintes à ceux qui voudraient troubler les progrès de l'Évangile. Cela l'obligea d'envoyer à Quimper deux dévotes veuves , qui avaient le principal soin de garder et d'expliquer ces peintures , pour rendre compte à l'évêque de son procédé et du leur touchant cette méthode d'enseigner les principales vérités de notre sainte religion.

Après lui avoir raconté le fruit que faisaient ces tableaux , combien cette industrie avait gagné d'âmes , avec quel concours de peuple , et même de gentilshommes de la campagne qui venaient exprès à Douarnenez , se faisaient ces explications , elles lui offrirent de lui mieux faire voir quels effets cela pouvait avoir pour la gloire de Dieu , en expliquant devant lui quelques-unes de ces énigmes qu'elles avaient apportées. Ce bon prélat ravi de la clarté , de la prudence , et de la simplicité avec laquelle les deux veuves expliquaient et rendaient sensible ce qu'on a tant de peine à faire entendre et à faire retentir au simple peuple , leur donna sa bénédiction , les exhortant à continuer de suivre en toutes choses la conduite de M. Le Nobletz , et leur recommandant selon l'ordre établi dans ces explications par un directeur si saint et si éclairé , que quand elles les feraient dans l'église , ce ne

fût qu'en forme de dialogue, et en répondant à celui qui ferait le catéchisme, sur la signification de ces paraboles peintes.

La sage précaution de M. Le Nobletz n'empêcha pas qu'on ne voulût lui ôter ces armes dont il se servait si avantageusement pour détruire la puissance des ténèbres; et celui qui avait le plus secondé le zèle du missionnaire par l'autorité que lui donnait le rang qu'il tenait parmi ce peuple, fut un des premiers à se plaindre de ces peintures, quelques années après que lui-même eut contribué à en établir l'usage. Il remontra à l'évêque « que si la science enfle » d'ordinaire ceux qui la possèdent, ce défaut » est surtout à craindre pour les femmes; qu'il » est dangereux de les élever au-dessus de la » portée de leur sexe; et que saint Paul leur » défendant d'enseigner, c'était un désordre » manifeste de leur en donner l'emploi, surtout » dans les églises, où elles ne doivent se faire » considérer que par leur modestie et leur » piété. »

Le zélé serviteur de Dieu, qui avait toujours négligé sa propre gloire, crut être obligé de défendre celle de Dieu, qui était attaquée par les mêmes accusations qu'on employait pour détruire des moyens si efficaces de la procurer. Il adressa sur ce sujet une lettre à l'official et grand-vicaire de Cornouailles, qui peut servir d'une assez belle marque de son humilité, de sa résignation, de sa constance et de la solidité de son jugement, pour n'être pas omise en ce lieu.

« Monsieur et mon révérend Père selon Dieu,

» Ayant appris que quelques personnes trouvent étrange que deux veuves de Douarnenez se soient jointes d'une sainte union, pour contribuer à l'instruction des peuples de cette ville et des environs, j'ai cru que personne n'était plus obligé que moi, de vous rendre raison de leur procédé, et ne pouvait vous mieux informer d'une nouveauté à laquelle j'avoue avoir beaucoup de part. Je n'ai pour cela qu'à vous expliquer de quelle manière j'en ai usé, et à vous dire les raisons qui m'ont obligé de me servir de ce moyen, pour faire connaître les vérités de la foi aux peuples grossiers de ce pays, qui étaient abandonnés de toute autre sorte d'instructions.

» Dans le dessein de porter les jeunes gens à répondre aux catéchismes que je leur faisais, et d'ôter la mauvaise honte à ceux qui en faisaient difficulté, j'obtins, il y a quelques années de deux veuves fort vertueuses et fort instruites des mystères de notre sainte religion, qu'elles les disposassent par leur exemple à ne point trouver étrange que chacun prît soin de se faire interroger.

» Il plut à Dieu ensuite de me donner la pensée d'expliquer par des énigmes et des peintures spirituelles toutes les instructions que je donnais à ce peuple, pour lui en faciliter l'intelligence et les imprimer plus avant dans

» la mémoire de tous ceux que je tâchais d'as-
 » sister. Celui qui m'en avait inspiré le dessein
 » y a aussi donné plus de succès que je n'eusse
 » osé l'espérer. Ces deux femmes dévotes et
 » zélées me rendaient publiquement compte de
 » toutes les choses qui étaient représentées dans
 » ces peintures mystérieuses, quand je les en-
 » interrogeais; et contribuant ainsi dans l'église
 » à enseigner aux autres ce qu'ils sont obligés de
 » croire, elles le faisaient encore plus utile-
 » ment dans leurs maisons, où un grand nom-
 » bre de personnes de toutes conditions, qui
 » trouvaient de la facilité et quelque plaisir à
 » se faire instruire de cette manière, allaient
 » chez elles leur en demander l'explication.

» Voilà, Monsieur, le crime de ces pauvres
 » femmes: je m'assure que vous êtes trop juste
 » et trop éclairé, pour juger qu'elles aient rien
 » fait en cela contre aucune loi divine ou hu-
 » maine, ni contre la raison ou la bienséance.

» Si un catéchiste a droit d'interroger publi-
 » quement dans l'église toutes sortes de chré-
 » tiens de l'un et l'autre sexe, toutes sortes de
 » personnes ont aussi droit de répondre aux
 » demandes qu'on leur fait; et quand saint Paul
 » commande aux femmes de se taire dans l'égli-
 » se, il leur défend d'enseigner et de parler de
 » leur propre autorité: mais il ne leur défend
 » pas de parler quand elles sont interrogées sur
 » les principaux points de notre foi par leur
 » pasteur, ou par tout autre qui en tient la
 » place.

» Pour ce qui regarde leur coutume de parler
 » sur ces mêmes peintures d'elles-mêmes et sans
 » être interrogées par un prêtre, dans leurs mai-
 » sons, dans leurs jardins, ou en quelque au-
 » tre lieu hors des églises, devant ceux qui vont
 » leur en demander l'explication, je ne crois pas
 » que personne ait plus de sujet de s'en scan-
 » daliser, puisqu'on ne pourrait trouver mau-
 » vais qu'une femme lût un livre de dévotion
 » devant sa famille, ou devant ses voisins et les
 » autres personnes qui la viendraient voir. La
 » peinture, comme le dit S. Gregoire-le-Grand,
 » et après lui Guillaume Durand, évêque de
 » Mende, est le livre des laïques et des igno-
 » rans, qui sert à les éclairer plus vivement,
 » et à les toucher plus efficacement, que la lec-
 » ture des autres livres.

» Que si ces deux vertueuses veuves parlent
 » de nos mystères, et entretiennent les autres
 » femmes de discours utiles au salut hors de leurs
 » maisons, dans les lieux d'assemblées et dans
 » les places publiques, je ne vois pas qu'on les
 » y doive moins souffrir que celles qui n'y vont
 » que pour se divertir, pour être des danses
 » qui s'y font, ou pour s'entretenir des affaires
 » du monde; et que la liberté pour le mal ou
 » pour les choses indifférentes, doive être ici
 » plus grande que pour le bien et l'avantage
 » public.

» Le peuple d'Israël fut enseigné par Débora,
 » et en reçut de bons conseils, comme il est por-
 » té au chapitre cinquième des juges. Judith

» donna des avis salutaires aux prêtres, non pas
 » comme princesse, mais comme sainte et ins-
 » pirée du Saint-Esprit. La prophétesse Anne
 » parlait de la venue du Messie en présence de
 » tous ceux qui espéraient la rédemption du
 » genre humain. Dieu se servit de Marie Magde-
 » leine pour annoncer la résurrection du Sau-
 » veur aux apôtres. Aquila et sa femme Priscilla
 » ayant reçu en leur maison le prédicateur de
 » l'Évangile appelé Apollo, ce ne fut pas le seul
 » Aquila qui lui enseigna plus parfaitement
 » la doctrine de l'Évangile, sa femme eut part
 » à cette bonne œuvre, comme nous le lisons
 » au chapitre dix-huitième des Actes des Apô-
 » tres. Saint Thomas sur le second chapitre
 » de la première épître de saint Paul à Timo-
 » thée, où il dit que la parole de Dieu n'est pas
 » liée, assure que le Saint-Esprit n'a pas d'é-
 » gard à la différence du sexe, quand il s'agit
 » de donner des conseils prudens et salutai-
 » res. Saint Augustin, en suivant ceux de sa mè-
 » re, se convertit à la vraie foi, quoiqu'il fût né
 » d'un père idolâtre; et S. Basile remerciait
 » Dieu comme d'une des plus grandes grâces
 » qu'il eût reçues de lui, de ce qu'il lui avait
 » donné une mère et une nourrice dont il avait
 » été fort bien instruit.

» On tient que la bonté de Dieu ne se servit
 » pas des plus savans hommes du monde pour
 » convertir un grand nombre de philosophes,
 » mais de sainte Catherine, qui était une fille
 » de dix-huit ans. Notre Seigneur ayant com-

» mandé à sainte Catherine de Sienne et à sainte
 » Thérèse de déclarer ses volontés aux person-
 » nes les plus illustres de l'Église, l'une et l'autre
 » s'excusa de ce grand emploi sur la faiblesse
 » et l'ignorance propre de son sexe, et prit la
 » liberté de représenter au Sauveur des âmes
 » qu'il y avait plusieurs grands personnages
 » plus capables de s'acquitter de cette commis-
 » sion. Vous savez que cet aimable Maître de
 » la science des saints répliqua à sainte Thérèse
 » que la plupart des hommes savans ne se sou-
 » ciaient pas de s'approcher de lui, de s'ins-
 » truire de ses volontés, ni de communiquer
 » souvent avec sa bonté infinie par l'exercice de
 » l'oraison, et qu'il ne jugeait pas convenable
 » de confier ses secrets à des étrangers qui n'a-
 » vaient jamais goûté la douceur admirable de
 » sa grâce et de son entretien.

» Pour ce qui est de sainte Catherine de Sien-
 » ne, il lui répondit que la présomption et
 » l'arrogance des doctes, et l'esprit du monde
 » qui les tenait incessamment enchaînés, les
 » rendait indignes de cette faveur, de sorte qu'il
 » était obligé de donner ses ordres de la plus
 » grande importance à de pauvres filles vides
 » de cet esprit du monde, et remplies de celui
 » de Dieu, en qui elles avaient mis toute leur
 » confiance, se dépouillant de tout amour-
 » propre, et n'ayant aucune estime de leur
 » suffisance.

» C'est peut-être de ce siècle de fer que le Sa-
 » ge a prophétisé que ceux qui sont rassasiés,

» marcheront avec mépris sur les rayons de miel
 » (*Prov. 27. 7.*). La doctrine simple de
 » Jésus-Christ et le catéchisme est assurément
 » un rayon de miel bien doux et bien néces-
 » saire à une infinité de personnes ignorantes :
 » mais les esprits des docteurs remplis et ras-
 » sasiés de l'estime et de l'amour d'eux-mêmes
 » ne peuvent en faire aucun état. On n'en voit
 » point qui daignent s'abaisser jusqu'à ensei-
 » gner les mystères de la sainte Trinité et de
 » l'Incarnation, ou les devoirs et les prières
 » d'un bon chrétien ; et la plupart des béné-
 » ficiers et des autres ecclésiastiques ne s'occu-
 » pent aux emplois de leur caractère, qu'au-
 » tant qu'ils en tirent quelque intérêt temporel.
 » Cependant le pauvre peuple meurt de faim,
 » manquant de la nourriture du catéchisme et
 » de la simple explication des vérités de l'E-
 » vangile, proportionnée à sa capacité et à sa
 » nécessité ; les petits (*Thren. c. 4. 3.*) ont crié
 » à la faim, et ont demandé du pain aux
 » ecclésiastiques que Dieu leur a donnés pour
 » leurs pères nourriciers ; mais quantité de ces
 » messieurs leur ont tourné impitoyablement le
 » dos pour donner les journées entières à leur
 » divertissement, ou à des affaires fort éloi-
 » gnées de leur profession.

» Afin de suppléer en ce pays à leur défaut,
 » Dieu a inspiré à deux veuves d'une vie exem-
 » plaire de conférer hors des églises avec leurs
 » voisines et les autres personnes qui se pré-
 » senteraient, de ce qu'elles avaient appris au

» catéchisme, et de lire devant les ignorans le
 » livre des ignorans, je veux dire, d'expliquer
 » ces peintures spirituelles, où est compris
 » sous des figures sensibles l'abrégé des devoirs
 » d'un vrai chrétien ; elles ont communiqué
 » leurs desseins à monseigneur l'Évêque de
 » Cornouailles, qui les a exhortées de poursui-
 » vre constamment dans ce saint exercice. Ainsi
 » l'on peut dire d'elles ce que saint Jérôme di-
 » sait de quelques saintes femmes de son temps :
 » Le sexe le plus fragile surmonte le monde,
 » et le plus fort est surmonté du monde. »

» Ce n'est pas d'aujourd'hui que Dieu laisse
 » les grands, les nobles et les savans, et fait
 » choix des plus faibles et des plus dépourvus
 » des sciences humaines, pour confondre le faste
 » des plus puissans et faire voir les plus merveil-
 » leux effets de son pouvoir absolu et indépen-
 » dant. Saint Paul rendait témoignage de cette
 » vérité dès le commencement de la fondation
 » de l'Eglise : Ce ne sont pas, dit-il (*1. Cor. c. 4.*
 » 26.), plusieurs des plus sages selon la chair ni
 » des plus puissans, ni des plus qualifiés, mais
 » ce sont les plus faibles instrumens que Dieu
 » choisit pour confondre ce qu'il y a de plus
 » fort et de plus puissant parmi les hommes.

» Ce même apôtre nous témoigne assez que la
 » grâce de Dieu n'affecte pas de s'attacher par-
 » ticulièrement à un sexe plutôt qu'à l'autre ; et
 » il y avait de son temps deux dames vertueuses
 » qui étaient ses coadjutrices pour enseigner les
 » personnes de leur sexe, comme le remar-

» quent les interprètes sur ces paroles de l'épître aux Philippéens : *Aidez celles qui ont travaillé avec moi pour la publication de l'Evangile (Chap. 4. 3.)*. Et s'il fallait chercher des exemples plus éloignés de notre sujet , nous verrions que les Romains ne méprisèrent pas la doctrine ni les livres des Sybilles , mais qu'ils y ajoutèrent beaucoup de foi , et les conservèrent avec le même soin et le même respect qu'on a pour les choses les plus sacrées.

» Il est vrai qu'il appartient de droit aux ecclésiastiques d'instruire ; mais cela n'empêche pas que dans les besoins pressans des peuples il ne soit permis à une personne laïque , et même d'un autre sexe , de s'y employer , pour suppléer au défaut de celui qui pourrait ou devrait le faire. C'est une action hiérarchique de conférer le baptême , et qui appartient de droit aux ecclésiastiques ; mais au défaut d'un ecclésiastique , un laïque , et même une femme peut administrer ce sacrement. Il n'appartient qu'à une personne qui ait étudié solidement en théologie , de refuser les hérétiques en public : mais si l'on ne trouve pas un homme qui ait cet avantage , ou qui veuille s'en servir , il semble que lorsqu'il y a danger que quelques simples et ignorans ne soient séduits , une personne laïque , et même une femme peut entreprendre de défendre la vérité de la foi , comme nous en avons plusieurs beaux exemples dans l'histoire ecclésiastique.

» J'en dis maintenant tout autant de la con-

» naissance des mystères nécessaire pour le salut , et de la doctrine des bonnes mœurs , puisque l'ignorance des peuples et le besoin d'instruction est extrême en ce pays. Si quelque ecclésiastique est inspiré de Dieu d'y exercer son zèle , sans en prétendre aucun profit temporel , tous les autres prennent sa conduite désintéressée pour une condamnation de la leur propre , et trouvent mille méchans prétextes pour traverser ses desseins , et pour rendre méprisable au peuple celui qui veut lui montrer le chemin du ciel.

» Les personnes séculières , qui du commencement s'étaient le plus opposées à cette manière d'enseigner par tableaux , que je suis encore maintenant obligé de défendre , se sont rendues à l'autorité de l'évêque et à la volonté de Dieu , qu'il avait assez témoignée par les succès qu'il lui a plu de donner à nos petits travaux : la plupart de ceux de Douarnenez et de Plouaré ont profité de ces figures instructives ; plusieurs personnes des paroisses voisines , et même des autres diocèses , sont venues les voir , et en ont voulu entendre l'explication , dont chacun sait qu'elles ont tiré de grands fruits pour le salut et la perfection de leurs âmes.

» Plusieurs demoiselles de qualité ont quitté les délices de leurs familles , pour se mettre sous la conduite d'une de ces bonnes veuves , qui expliquent ces figures ; et en ayant été formées à toutes sortes d'exercices de vertu ,

» sont sorties de cette école d'humilité remplies
 » de ferveur et d'ardens désirs de servir fidèlement notre Seigneur, comme elles font à
 » présent avec une piété qui édifie tous ceux
 » qui les fréquentent.

» Je n'ai pas laissé d'examiner les raisons de
 » ceux qui ne veulent pas que l'on continue
 » d'assister de cette façon le prochain, parce
 » qu'elle est nouvelle, et doit être par conséquent suspecte. Après avoir fort recommandé
 » l'affaire à Dieu, il m'a semblé que la nouveauté ne devait pas suffire pour m'obliger à imposer silence à ces femmes zélées, et que
 » cette industrie, pour n'avoir pas été autrefois
 » pratiquée, n'en était pas moins profitable.

» Il n'y a pas fort long-temps qu'on inventa
 » les cartes marines, qui apprennent l'heure des marées, et qui découvrent les rochers, les bancs de sable et les autres lieux dangereux
 » de la mer : cette invention, pour être nouvelle, n'en est pas moins commode ni moins
 » avantageuse à tous ceux qui se mêlent de la navigation. Notre nouvelle façon de représenter les choses saintes, et de les expliquer aux
 » ignorans, et même aux sourds et aux muets, étant incomparablement plus utile, ne doit
 » pas être plus mal reçue.

» Je sais qu'on peut m'opposer encore que la hardiesse que prennent ces femmes d'enseigner et d'expliquer ces tableaux, pouvant
 » du moins causer quelque scandale, il serait
 » plus à propos de se servir des voies ordinaires

» pour faire le catéchisme. Mais je réponds à
 » cela que suivant la règle générale du droit canon, il vaudrait encore mieux permettre le
 » scandale, s'il y en avait en effet, que de manquer à faire connaître les vérités nécessaires
 » au salut, puisque la misère de ce siècle est venue à un tel point, que ceux qui doivent
 » instruire les peuples, ou ne le peuvent faire, ou s'appliquent à toute autre chose.

» Il est dangereux, dit-on, que des femmes parlent des choses spirituelles, et en instruisent les autres ; mais n'est-il point plus dangereux qu'une paroisse si nombreuse, et même
 » tout un pays demeure des années entières sans instruction, et que le défaut des connaissances absolument nécessaires ne perde un
 » grand nombre d'âmes rachetées, au prix du sang de Jésus-Christ. Ne vaut-il-il mieux, selon les maximes de S. Jérôme, être exposé à quelque danger, que d'être assuré de sa
 » perte ? et celle de ces peuples ne serait-elle pas manifeste, s'ils manquaient de ces secours extraordinaires ?

» Mais, Monsieur, le scandale et le danger ne sont pas si grands que ces messieurs se le persuadent, ou vous le veulent persuader.
 » Je n'ai jamais confié ces trésors sacrés à toutes sortes de femmes, mais à ces deux seules à qui leur prélat a donné sa bénédiction épiscopale pour cet emploi, après avoir reconnu que Dieu leur donnait des grâces très-particulières pour s'en acquitter utilement : et

» la circonspection avec laquelle elles en usent,
 » y observant les réserves que je leur avais pres-
 » crites , ne donne pas lieu d'en craindre au-
 » cun scandale.

» Messieurs les évêques permettent maintenant
 » à quelques religieuses d'instruire les jours de
 » fête et de dimanche plusieurs personnes de
 » leur sexe ; on a du moins eu autant de raison
 » de permettre la même chose à ces deux veu-
 » ves , puisque ces religieuses n'ont aucun pré-
 » dicateur ni aucun prêtre qui puisse corriger
 » leurs fautes , s'il leur arrivait d'en faire quel-
 » ques-unes en enseignant , et qu'elles ont la li-
 » berté de dire ce qu'il leur plaît, et de choisir
 » les sujets dont elles veulent parler ; au lieu
 » que les deux veuves sont déterminées à leur
 » sujet par les peintures qu'elles expliquent ,
 » et que leurs entretiens ne contiennent aucu-
 » nes subtilités spéculatives et relevées , ni qui
 » puissent leur être , non plus qu'à celles qui
 » les écoutent , occasion de quelque erreur :
 » outre que la présence du prêtre qui les inter-
 » roge , les obligerait assez aux termes simples
 » et sincères qui leur sont prescrits , sans y in-
 » sérer aucune glose , quand elles seraient aus-
 » si portées à vouloir parler de leur chef qu'el-
 » les sont éloignées de toute vanité. Les sujets
 » ordinaires de ces conférences sont des maniè-
 » res aisées de réciter le chapelet , de recon-
 » naître les fautes que l'on commet le plus sou-
 » vent , de fuir les occasions du péché , de
 » s'établir dans un véritable mépris du monde ,

» de déraciner les vices de son âme , de com-
 » battre ses passions , de pratiquer fidèlement
 » les Commandemens de Dieu et de l'Eglise ,
 » et les conseils de l'Evangile , et enfin de bien
 » vivre et de bien mourir.

» Ainsi, Monsieur , quelque esprit de criti-
 » que que de certaines personnes aient apporté
 » à ces explications , je ne crois pas que l'on ait
 » pu dire qu'il soit échappé à ces deux femmes
 » aucune proposition , ni aucune parole , sur
 » laquelle puisse tomber quelqu'un des repro-
 » ches qu'on se contente de leur faire en général.

» Enfin vous aurez vu sans doute l'endroit de
 » la Somme de saint Thomas , où il met qua-
 » tre sortes de différentes instructions , dont la
 » première , qui a pour but la conversion des
 » infidèles ou des pécheurs , est permise , selon
 » lui , non-seulement aux prédicateurs , mais
 » aussi à toutes sortes de fidèles chrétiens de
 » l'un et l'autre sexe ; la seconde , par laquelle
 » on explique les principaux points de la foi , et
 » la façon de recevoir les sacremens , appartient
 » principalement aux prêtres ; la troisième , qui
 » enseigne la manière de se bien comporter
 » selon les lois du christianisme , convient par-
 » ticulièrement aux parrains ; et la quatrième ,
 » qui regarde les plus profonds mystères de
 » la foi et la perfection de la vie chrétienne ,
 » fait la principale partie du devoir des évêques.

» Vous savez aussi que le même docteur ,
 » en un autre endroit de sa Somme , dit qu'une
 » femme peut enseigner en particulier , et que

» pour cela Dieu accorde quelquefois à ce sexe
 » des dons extraordinaires de sagesse et de science,
 » ce, et une grande facilité à se bien expliquer.

» Voilà, mon révérend Père en Dieu, ce
 » qui m'a porté à me servir de cet expédient
 » pour subvenir aux besoins du peuple dans
 » ce siècle ignorant et corrompu, et pour ré-
 » parer autant qu'il me serait possible le défaut
 » de ceux que leurs charges et leur profession
 » obligent à enseigner les ignorans. Mais ne m'é-
 » tant pas encore contenté de toutes ces rai-
 » sons, j'ai pris le conseil des Pères Capucins
 » et des Pères Jésuites, aussi bien que du Père
 » Pierre Quintin de l'ordre de St-Dominique,
 » dont la vertu et la capacité ne vous peuvent
 » être inconnues; et leur approbation, jointe
 » à celle de notre sage prélat, n'a pas peu con-
 » tribué à me confirmer dans l'espérance que j'a-
 » vais que Dieu agréerait mes bonnes intentions.

» Tout ce que j'en viens de dire n'empêche
 » pas que, Monseigneur, je ne sois fort disposé à
 » suivre en cela, comme en toute autre chose,
 » votre sentiment, quel qu'il puisse être; ayez la
 » bonté de me le faire savoir au plus tôt. Si vous
 » honorez mon procédé de votre approbation, et
 » si vous jugez que Dieu en puisse être glorifié,
 » vous m'obligerez de remontrer aux gens qui ne
 » sont pas bien informés qu'il n'y a nul incon-
 » vénient dans cet exercice; et si vous êtes
 » d'autre avis, je vous assure que par la grâce
 » de Dieu je n'aurai nulle peine à changer de
 » sentiment pour prendre le vôtre. J'aurai tou-

» jours la même soumission pour tous mes su-
 » périeurs et pour tous les pasteurs qui auront
 » la bonté de m'employer pour la gloire de
 » Dieu, et pour le bien de leur troupeau. Si
 » j'ai à les prier de me pardonner beaucoup
 » d'autres défauts, du moins j'espère qu'ils ne
 » trouveront rien à redire à la simplicité et à
 » l'exactitude de mon obéissance. Je suis,
 » Monsieur, votre, etc. »

De Douarnenez, le 17 juillet 1625.

Le grand-vicaire fut ravi de la modestie et
 de la force de cette apologie, et faisant son pos-
 sible pour rendre plus favorable à M. Le No-
 bletz celui qui lui suscitait cette persécution,
 il l'exhorta à ne se point laisser vaincre par
 les difficultés qu'il rencontrait dans un si saint
 exercice, mais de prendre, comme il faisait,
 les oppositions des hommes pour une marque de
 la protection particulière dont Dieu ne man-
 querait jamais de l'assister.

CHAPITRE V.

Le Père Pierre Quintin, de l'ordre de St-Dominique, le vient
 aider dans sa mission de Douarnenez, et meurt bientôt
 après dans une grande estime de sainteté confirmée par
 plusieurs miracles.

M. Le Nobletz avait toujours entretenu une
 correspondance étroite par lettres, et par quel-
 ques visites, avec son ancien disciple le Père

Quintin, de l'ordre de St-Dominique, depuis les dernières missions qu'ils avaient faites ensemble dans le pays de Léon. Ayant encore obtenu de lui, l'an 1628, qu'il le vînt aider à perfectionner ses chers enfans de Douarnenez, pour le salut desquels Dieu lui avait donné une affection si particulière, ce fervent religieux prêchait tous les matins dans cette mission avec ce feu divin, et cette onction du St-Esprit qui se faisait si bien ressentir dans tous ses discours; et l'après-dînée, M. Le Nobletz et le religieux qui accompagnait le P. Quintin, faisaient chacun une instruction familière. Les fruits s'en répandirent à la campagne, où ils faisaient de fréquentes courses, et d'où l'on venait aussi les trouver de toutes parts: de sorte que le zèle de ces deux hommes apostoliques, et la sainte amitié qu'ils se portaient, renouvela et perfectionna d'une façon merveilleuse l'esprit de piété dans cette côte de Cornouailles.

Ce fut une des dernières missions qui acheva la couronne de ce courageux enfant de St-Dominique. Ayant été obligé l'année suivante d'aller à Rouen au chapitre provincial de son ordre, il fut arrêté au retour par une esquincie dont il mourut, le 21 de juin de l'année 1629, à Vitre, dans le couvent de son ordre qui est en cette ville (1).

(1) La révolution n'a pas plus respecté ce couvent que les autres. Les bâtimens de la maison subsistent encore, mais l'église a été entièrement détruite. C'était dans cette église

Quoiqu'il n'y eût jamais demeuré et qu'il y fût inconnu, il s'y répandit aussitôt après sa mort un si grand bruit de sa sainteté extraordinaire, que toute la ville accourut pour honorer son corps comme l'on fait ceux des saints, pour lui faire toucher des chapelets, et pour tâcher de couper quelque partie de ses habits. La foule du peuple y fut si grande qu'on ne pût l'enterrer que trois jours après, et l'on n'eût pu le conserver entier, ou du moins empêcher le peuple d'emporter pièce à pièce tout le reste des habits dont il était couvert, si l'on n'avait mis plusieurs gardes à l'entour pour faire retirer ceux qui voulaient y toucher.

On raconte entre autres qu'une femme huguenote se sentant portée par un mouvement extraordinaire, dont elle était elle-même surprise, à honorer ce corps, et lui ayant coupé quelques poils de la tête, la grâce fit une si subite impression sur ce cœur infidèle, qu'elle prit résolution, aussitôt qu'elle eut cette précieuse relique, d'embrasser la véritable religion.

Quelques années après, un religieux du même ordre que le Père Quintin, fit imprimer sa vie à Paris, et promettait de l'augmenter sur de nouveaux mémoires et sur les dépositions de plusieurs témoins qui rapportaient un grand nombre de choses merveilleuses de sa conduite envers ceux dont il procurait le salut, et de

et, au pied de la chaire que le P. Quintin était inhumé; son tombeau était entouré d'une grille en bois.

celle de Dieu sur lui. Notre saint missionnaire qu'il appela toujours son cher maître jusqu'à sa mort, ayant été prié de fournir des mémoires de sa vie à celui qui voulait l'écrire, dit qu'elle était toute remplie de miracles, mais que le plus grand de tous avait été la constance si généreuse et si inébranlable avec laquelle il avait uniquement recherché la perfection durant vingt années, dans une maison où le désordre et le libertinage régnait avant qu'il y eût mis la réforme; et qu'au reste parmi un grand nombre de saints religieux avec qui il avait eu beaucoup de liaison, il n'en avait jamais connu aucun d'une humilité, d'une patience et d'une mortification plus admirable que la sienne. En effet, entre plusieurs preuves qu'on pourrait rapporter pour faire voir dans quel degré il possédait ces vertus de la croix du Sauveur, il suffirait de dire ce qu'il lui fallut souffrir dans le couvent de Morlaix avant la réforme, et avec quelle constance et quelle résignation il y suivait les ordres de ceux qui espéraient, en lui donnant beaucoup de peine, l'obliger à quitter en même temps cette maison et le généreux dessein que Dieu lui avait inspiré d'y remettre la discipline. On en peut surtout juger par la soumission qu'il rendit un jour à un supérieur, qui voulant à dessein lasser sa vertu, lui commanda de se tenir tête nue sous la pompe de la fontaine du cloître, et qui eut le plaisir de lui voir recevoir l'eau froide durant une heure entière, sans avoir celui de le voir un seul moment cesser d'obéir avec joie.

Je crois que ce serait assez de cette action héroïque pour faire juger que cet humble serviteur de Dieu avait bien avant dans le cœur ces paroles de l'Écriture, qui étaient les plus ordinaires dans sa bouche : « Dieu nous garde de tirer de » la gloire d'aucune autre chose, que de la » croix de notre Seigneur Jésus-Christ. Ce n'est » pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, » mais c'est à votre nom seul que nous vous » prions de donner de l'honneur et de la gloire. »

Dieu lui avait fait la grâce de venir enfin à bout du dessein pour lequel il était entré dans ce monastère, qui a ensuite toujours été rempli d'un grand nombre de religieux, dont la sainte vie et la doctrine sont encore en toutes occasions les secours les plus utiles et les plus présens que puisse avoir cette province.

La gloire du disciple ne devant pas peu contribuer à celle du maître, je ne puis omettre ici quelques particularités remarquables de sa vie, attestées par plusieurs témoins irréprochables, dont deux Pères Jésuites ont eu soin de prendre les dépositions sur les lieux mêmes. Son union avec Dieu était si grande, qu'il oubliait toute autre chose quand il était à l'oraison, et il fallait presque toujours l'avertir de pourvoir aux besoins les plus pressans de la vie. Il possédait toutes les autres vertus dans un degré très-éminent. Son zèle pour le prochain était infatigable. Lorsqu'il n'était pas en mission, sa vie ordinaire ne laissait pas d'être une mission continuelle. Il allait tous les matins des dimanches et des

fêtes prêcher et catéchiser aux paroisses de la campagne , et revenait ensuite l'après-dinée faire la même chose à la ville : de sorte que souvent il prêchait jusqu'à six ou sept fois le jour , et faisait paraître dans ses sermons , surtout en prononçant le saint nom de Dieu , des sentimens de dévotion si purs , si intimes et si ardens , qu'il n'y avait aucun des assistans qui n'en fût vivement pénétré.

Les fatigues de son zèle ne diminuaient rien de ses oraisons ni de ses mortifications ; il y employait le temps du sommeil , ne dormant d'ordinaire que deux ou trois heures , et prenait toujours une fois chaque nuit rudement la discipline.

Il prenait un plaisir particulier à assister les pauvres et les enfans , comme ceux que le Sauveur avait le plus tendrement chéris. Il ne manquait jamais de se dépouiller de tout ce qu'il pouvait quitter honnêtement , quand il rencontrait quelque misérable qu'il jugeait en avoir besoin. Il donna la seule tunique qu'il avait à un pauvre qu'il rencontra proche de Morlaix , quand il en sortit pour la dernière fois. Le Père qui l'accompagnait d'ordinaire lui en vit faire autant de son chaperon à Kerlisquin au diocèse de Tréguier ; et ses supérieurs étaient accoutumés à le voir revenir les mains vides de ses quêtes , qu'il faisait d'ordinaire plus abondantes qu'aucun autre , mais qu'on lui avait permis de distribuer aussitôt aux pauvres , parce qu'on savait que ce lui était une peine extrême de voir souffrir les membres de Jésus-Christ.

Pour ce qui était des petits enfans , il n'en rencontrait jamais en faisant chemin à la campagne , qu'il ne prît soin de les interroger et de les instruire des principaux points de la doctrine chrétienne , et qu'il ne leur fît faire des actes de foi sur la divinité de Jésus-Christ , et des actes d'amour de Dieu. On le voyait caresser ces pauvres petits paysans , leur parler de leur Créateur avec tendresse , et leur apprendre à témoigner en bégayant leur reconnaissance au Sauveur de leurs âmes , aussitôt qu'ils pouvaient commencer de le connaître.

Dieu fit paraître souvent par des signes extraordinaires , qu'il agréait l'amour et les services de ce fervent religieux. Il fut vu un jour à Daoulas avec l'étonnement de bien du monde , élevé en l'air de la hauteur de trois pieds durant tout le sermon qu'il y fit le jour de sainte Anne mère de la sainte Vierge , dans une chapelle qui lui est dédiée , et où il n'y avait point de chaire de prédicateur.

Un religieux , d'une vertu rare (1) , et qui succéda à son esprit et à ses emplois dans les missions , assurait qu'il lui vit un jour , pendant qu'il en était excité au pur amour de Dieu , le visage environné de lumière et de rayons. Il n'était pas le seul qui témoignât l'avoir vu en cet état ; un gentilhomme (2) , qu'on peut dire avoir été dans sa profession l'un des

(1) Le Père de Keranfor.

(2) M. de Coatsalio de la maison de Keroazle.

plus vertueux et des plus accomplis de sa province, a souvent raconté qu'un soir que ce saint religieux se croyait seul, il avait eu le bonheur de le considérer long-temps dans la ferveur de son oraison à la faveur d'une grande lumière qui l'entourait, et qui rendait la chambre où ils étaient aussi éclairée qu'en plein midi.

Il avait un don de prophétie merveilleux, dont les religieuses du Calvaire de Morlaix s'aperçurent assez, lorsqu'il leur fit conseiller par une fille dévote du tiers ordre de Saint-François, de différer trois mois d'aller loger dans une nouvelle maison qu'elles avaient fait bâtir, leur prédisant qu'elles seraient obligées dans peu de temps de penser à en faire bâtir une autre en la même place. En effet, bientôt après qu'elles y furent logées, le feu brûla entièrement ce nouveau monastère, sur les ruines duquel on en a élevé depuis un autre beaucoup plus magnifique.

Une dame de grande qualité (1) à qui il avait aussi fait de semblables prédictions durant sa vie, dont on vit depuis l'accomplissement, a déposé juridiquement avoir été témoin oculaire de deux guérisons miraculeuses, qui se firent par l'intercession de ce grand serviteur de Dieu, quelque temps après sa mort. Cette dame avait, l'an 1629, un enfant à l'agonie dans la paroisse de Landeleau en Cornouailles, sans aucun autre signe de vie qu'un peu de res-

(1) Renée de la Marche, marquise de Mesle du Chastel.

piration, dont on ne pouvait plus s'apercevoir qu'à un léger mouvement qu'on sentait à sa gorge : mais se souvenant alors qu'elle avait sur elle un morceau de l'habit du P. Quintin, elle le mit sur la tête de l'enfant, en disant : « Grand » Dieu ! manifestez, s'il vous plaît, la sainteté » de votre serviteur. » On vit aussitôt cet enfant ouvrir les yeux, respirer sans peine, et se trouver tout-à-coup dans une santé qu'il n'eût pu recouvrer en plusieurs jours par une convalescence ordinaire.

Cette même dame étant allée l'an 1630, au temps de la Pentecôte, visiter une autre dame de ses amies malade (1), la trouva abandonnée des médecins et entourée de ses parens, qui après lui avoir vu donner l'Extrême-Onction, étaient demeurés dans sa chambre, pour recevoir ses derniers soupirs et lui fermer les yeux. La vertueuse marquise se souvenant de la grâce qu'elle avait obtenue l'année précédente par l'intercession du Père Quintin, après avoir récité les litanies de la sainte Vierge, que ce religieux, qui avait honoré durant sa vie la Mère du Sauveur d'un culte tout particulier, lui avait écrites de sa main, elle les mit sur la tête de la dame malade, avec beaucoup de confiance, et elle eut la joie aussitôt, avec toutes les personnes qui étaient présentes, de lui voir recouvrer en un instant la parole et la santé : de sorte qu'il ne lui resta d'une si grande maladie, qu'une

(1) Jeanne de Lesquelez, Dame de Lanriou.

légère lassitude, pour l'obliger à en mieux conserver la mémoire de son bienfaiteur.

CHAPITRE VI.

M. Le Nobletz est accusé malicieusement de mettre la division parmi les habitans de Douarnenez, et est obligé par la persécution de dire la messe et de confesser pour un peu de temps en un autre lieu. Il écrit sur ce sujet à l'un des Pères Jésuites établis nouvellement à Quimper. Son affection pour ces Pères et pour les autres ordres religieux, qui n'empêche pas que quelques-uns se démentant de la sainteté de leur règle, ne le persécutent aussi; mais Dieu lui fait des faveurs très-particulières au milieu de ces persécutions.

CELUI qui avait au commencement le plus favorisé le zèle de M. Le Nobletz, croyait toujours avoir de temps en temps de nouvelles raisons de se plaindre de lui. La jalousie qu'il prenait du crédit que lui donnaient sa vertu et sa charité, et peut-être quelque petit intérêt temporel lui en fournissaient du moins d'apparentes.

Il semblait qu'il fût demeuré entièrement satisfait de ce que l'official, qui était aussi grand-vicaire de l'évêque, lui avait dit sur le point de l'explication des énigmes spirituelles; et il donna toutes les marques d'une réconciliation parfaite avec M. Le Nobletz, lui permettant d'exercer en toute liberté les fonctions de missionnaire en sa paroisse. Cependant quelques

années après il suscita encore une nouvelle persécution contre lui, à l'occasion de ces mêmes énigmes. Un jour de l'année 1631, notre saint homme en faisant expliquer une qui était sur le mépris du monde, il exhorta fortement ses disciples, à son ordinaire, de se retrancher de toute sorte de trop grande familiarité avec ceux qui avaient l'esprit du monde, se contentant de les aimer comme les images de Dieu, et comme leurs frères rachetés aussi bien qu'eux par le précieux sang du Sauveur, et de prier l'Esprit-Saint qu'il prit possession de leurs cœurs.

Soit que le recteur ne trouvât pas ce conseil assez charitable, soit qu'il se lassât encore une fois de souffrir l'autorité qu'avait un particulier dans sa paroisse, soit que son émulation se fît quelque autre prétexte, il commença tout de nouveau à persécuter celui qui lui rendait tous les secours et tous les bons offices possibles.

Pour ne laisser aucun moyen de lui donner de la peine, il ôta la charge de curé au bon prêtre, dont le missionnaire se servait pour écrire toutes ses œuvres spirituelles, et pour le seconder dans ses autres occupations de zèle.

Il ne traita pas mieux le prêtre, qui s'était si admirablement converti à son premier sermon de Douarnenez, et qui l'aidait avec tant de bénédictions du ciel à instruire les petits enfans. Il lui interdit toute fonction ecclésiastique dans sa paroisse, et l'obligea d'aller dire la messe et confesser dans l'église d'un bourg voisin appelé Poldavi.

Il tâcha en même temps de le mettre mal dans l'esprit de ses meilleurs amis, et de ceux qu'il jugeait les plus propres à le maintenir dans le diocèse de Cornouailles, dont il prétendait le faire sortir par l'autorité de l'évêque. Il parla de lui aux Capucins, aux Jésuites, et aux autres religieux qui l'estimaient et le chérissaient, comme d'un esprit brouillon, qui prêchait la division, et qui affectait des manières d'agir tout à fait singulières.

Ce saint homme avait contracté une amitié étroite avec les Jésuites qui étaient établis depuis deux ans à Quimper. Il avait appris avec tant de plaisir leur venue, qu'il avait prédite plus de vingt ans auparavant, lorsqu'il n'y avait nul sujet de l'espérer, qu'on le vit en jeter des larmes de joie en présence de tous ses plus chers disciples, qu'il assembla exprès, pour chanter avec eux le *Te Deum*, et pour remercier Dieu « de ce que la lumière s'était approchée de la » Basse-Bretagne, et de ce qu'il plaisait au Père » des miséricordes d'avoir pitié de l'ignorance » et de l'état misérable des peuples et des ecclésiastiques de cette province. »

Ne se contentant pas d'en avoir parlé en ces mêmes termes à tout le monde, il avait été trouver ces Pères aussitôt après leur arrivée; et ayant pris pour son directeur un d'entre eux, qui a laissé depuis en mourant dans l'exercice des missions une odeur très-grande de sa sainteté, il lui dit, « que si personne ne devait s'ap- » puyer sur sa propre prudence, il croyait être

» l'homme du monde qui avait le plus de raison » de se défier de la sienne. » Il lui découvrit tout son intérieur, lui communiqua tous ses papiers, et prit avis de lui sur toutes les industries dont il s'était servi jusqu'alors pour enseigner les peuples.

Ce Père ne pouvant assez admirer les grâces extraordinaires dont ce serviteur de Dieu était rempli, son éminente doctrine dans la sainte Écriture et dans les Pères de l'Église, et sa prudence merveilleuse à proportionner la perfection de l'Évangile à la portée du simple peuple, le conjura de continuer avec le même esprit, et de croire qu'il ne pourrait rien faire de plus agréable à Dieu, ni de plus utile à l'avancement de sa gloire. Il eut toujours depuis la même confiance en quelqu'un de ces Pères; et voici comme il écrivit à l'un d'eux, qui avait prêché le carême à Douarnenez, sur la nouvelle calomnie de ceux qui l'accusaient de mettre la division parmi les habitans de cette ville-là :

« MON RÉVÉREND PÈRE,

» Après vous avoir remercié très-humblement » de la peine que vous avez prise de donner la » nourriture spirituelle par vos catéchismes et » vos prédications au peuple de Plouaré et de » Douarnenez, je crois vous devoir informer de » l'état des choses que vous y avez vues établies, et me consoler avec vous du mauvais » traitement qu'on fait à l'Évangile, en atta-

» quant ceux qui tâchent d'en faire recevoir
» les maximes.

» On nous accuse de prêcher la division ; et il
» n'y a aucune petite dissension dans la ville ,
» qu'on n'attribue à l'explication de mes énig-
» mes spirituelles. Vous savez que la prédica-
» tion de l'Évangile est un glaive qui sépare le
» père du fils et l'ami de son ami selon la chair
» et le sang et selon les maximes du monde. La
» parole de Dieu , comme dit l'Apôtre , a tant
» de force et d'efficacité , et est si pénétrante ,
» qu'elle passe jusqu'à la division des âmes et
» des esprits (*Hebr. c. 4. 12.*).

» Cette division était dès la naissance de l'É-
» glise , selon ce que nous lisons au chapitre
» quatrième des Actes , où il est dit que le peu-
» ble d'Icone était partagé , et qu'une partie
» était pour les Juifs et l'autre pour les Apôtres.
» Cette manière de division est très-bonne , et
» plaît fort à Dieu , et l'on peut la prendre pour
» une marque que tous les habitans de Douar-
» nenez ne sont pas ennemis de Dieu et enfans
» des ténèbres. Saint Grégoire dit fort à propos
» sur ce sujet , que comme la concorde pour le
» bien entre les bons est fort à désirer , l'union
» pour le mal entre les méchans est tout-à-fait
» à craindre.

» Cette charité entre les bons , et cette sépara-
» tion d'avec les méchans , est le fondement de
» toute sorte d'associations louables , et même de
» la religion chrétienne ; et sans ce fondement
» toute communauté ne serait autre chose qu'u-

» ne assemblée de parties discordantes , et une
» synagogue de trouble et d'impiété. J'avoue
» que dans cette union et cette sainte intelligen-
» ce des personnes vertueuses , leur séparation
» d'avec les moins vertueuses cause quelque
» douleur de part et d'autre , et surtout aux
» imparfaits , qui trouvent mauvais qu'on se
» retire de leur familiarité intime , dans les oc-
» casions où il y aurait danger de perdre avec
» eux le parfait amour de Dieu et le véritable
» mépris du monde sans lequel il est impossible
» de se sauver ; mais n'est-il pas plus juste de
» plaire à Dieu que de plaire aux hommes ? et
» y a-t-il quelque chose dans les amitiés hu-
» maines qu'on puisse égaler avec la divine ?
» Ce n'est pas que ceux qui se séparent des
» méchans , ne les aiment d'une vraie dilection
» pour Dieu et selon Dieu : mais ils se souvien-
» nent que celui qui commande aux chrétiens
» la charité envers tous , leur défend aussi la
» trop grande familiarité avec quelques-uns ,
» même avec leur propre père et leur propre
» mère , quand cette liaison trop étroite les
» empêche de suivre les mouvemens de la grâ-
» ce et du Saint-Esprit. Jugez-en , mon révé-
» rend Père , par vous-même. Je ne doute
» point que vous n'aimiez tous les prêtres , mé-
» me ceux qui ne mènent pas une vie confor-
» me aux lois de leur profession ; mais je ne
» crois pas que vous ayez avec eux la même
» union , ni une intelligence aussi particulière
» qu'avec les Pères de votre compagnie , qui

» ont le même esprit , la même fin et les mêmes
 » règles que vous. C'est à peu près comme on
 » en use ici ; et c'est ce qui sert de pierre d'a-
 » chopement à ceux qui croient qu'il vaut
 » mieux qu'il y ait de la division entre Dieu et
 » nos âmes , que de souffrir qu'il y ait moins de
 » familiarité entre des personnes qui seraient
 » réciproquement la cause de leur malheur.
 » Ceux qui sont debout , tâchent de ne pas
 » tomber , et évitent pour cela ceux qui les
 » pousseraient dans le précipice. Ils tâchent de
 » ne pas détruire les exemples de vertu qu'ils
 » donnent aux autres , comme ils le feraient s'ils
 » semblaient autoriser les vices par l'amitié
 » qu'ils auraient avec les méchans. Ils tâchent
 » enfin de ne se point laisser aller aux plus
 » grands empêchemens du pur amour de Dieu,
 » qu'ils savent être inséparable de la vraie cha-
 » rité du prochain.

» Vous pouvez juger de là , mon révérend
 » Père , qu'il y a encore des imparfaits en cette
 » ville . et que vous pourrez bien glorifier no-
 » tre Seigneur , qui rapproche les choses éloi-
 » gnées , et qui est la pierre angulaire de la
 » sainte union , si vous venez continuer ici vos
 » soins , et renouveler la sainte semence que
 » vous y avez jetée. Priez cependant notre Sei-
 » gneur qu'il supplée à mes défauts par sa grâ-
 » ce , et qu'il me pardonne mes péchés. C'est
 » dans son saint amour que je suis , etc. »

Comme ce serviteur de Dieu passionné pour
 la gloire de son maître , n'avait point de plus

grande joie , que de voir augmenter le nombre
 de ceux qui travaillaient à la procurer , et ché-
 rissait et favorisait les religieux vertueux de tout
 son possible , il en était aussi uniquement chéri
 et estimé. Les Jésuites et les Capucins avaient
 surtout avec lui des liaisons plus particulières et
 plus intimes ; et cette raison les rendit aussi fort
 affectionnés à la petite ville de Douarnenez , où
 ils étaient ravis de voir la plus grande union qui
 puisse être parmi les habitans d'un même lieu.

Il ne fut pas cependant également favorisé de
 toutes les personnes consacrées à Dieu ; et il se
 trouva des religieux d'entre ceux qui s'étaient
 relâchés de l'étroite observance de leur règle ,
 qui s'oublièrent de la charité particulière à la-
 quelle les obligeait la sainteté de leur institut ,
 jusqu'à le persécuter cruellement.

Il y en eut un qui prêcha publiquement con-
 tre lui et contre les industries dont il se servait
 pour procurer le salut du prochain , les faisant
 toutes passer pour les rêveries d'un esprit par-
 ticulier qui cherchait de la réputation en raffi-
 nant sur les manières d'enseigner usitées par
 leurs prédécesseurs. Un autre lui dit un jour des
 injures fort offensantes en présence de bien des
 gens , qui furent aussi touchés de la modestie et
 de la patience de ce saint missionnaire , qu'ils
 avaient accoutumé de l'être de son zèle.

Il s'en trouva même un qui n'en voulut pas
 demeurer aux simples paroles injurieuses. Cet
 homme également emporté d'une avarice sor-
 dide et d'une colère brutale , attribuait à ce pré-

dicateur désintéressé le mauvais succès de sa quête, et ne pouvait souffrir qu'il portât les veuves à une vertu aussi austère que l'était celle qu'on leur voyait pratiquer. Il poussa un ressentiment si injuste jusqu'à vouloir maltraiter le saint homme à coups de bâton; et il eût exécuté ce dessein sacrilège dans l'église même, si diverses personnes s'étant aperçues de son entreprise furieuse, ne l'en eussent empêché avec assez de peine. Ce misérable, dont les actions étaient déjà si éloignées de la vertu d'un fidèle et de la perfection d'un religieux, renonça bientôt après par une double apostasie à la foi catholique et aux vœux de religion, et se retira dans une ville hérétique.

Quoique les hommes fussent si contraires à ce grand serviteur de Dieu, les démons, dont il combattait partout les entreprises, le traitèrent souvent plus cruellement; et un jour entre autres il fut battu si rudement par ces ennemis continuels des sants, qu'il avoua à un prêtre très-vertueux, en qui il avait toute confiance, que les coups qu'il avait reçus, l'avaient obligé de garder le lit quatre jours.

Je voudrais pour faire mieux voir la haine furieuse de ces esprits malheureux contre le saint prêtre, qu'il me fût permis de rapporter ici toute l'histoire d'une jeune fille qui avait été engagée dans les plus grandes abominations et les communications les plus horribles avec le démon, et qui après sa conversion ayant révélé tous les mystères d'iniquité, et le secret des as-

semblées abominables où elle s'était trouvée, a expié depuis tous ses crimes par une véritable pénitence.

On verrait par le proces-verbal de cette affaire, qu'un sage prélat fit faire en sa présence par quatre excellens hommes des plus éclairés et des plus spirituels de leur temps, que l'ennemi de tous les hommes n'avait pour personne plus d'aversion que pour notre saint prêtre; que pour ralentir sa ferveur, et pour se venger de ce que sans cesse par son zèle et par son crédit auprès de Dieu, il ruinait ses entreprises, lui suscitait toutes les traverses qu'il pouvait, et qu'il exerçait souvent sur le corps de cet autre Job tous les mauvais traitemens qu'on peut endurer sans mourir.

Mais Dieu ne manqua pas de fortifier encore son serviteur dans toutes les attaques cruelles qu'il recevait de tant de si différens endroits, et de lui faire souvent goûter les douceurs d'une consolation céleste, à proportion de la grandeur des douleurs dont il permettait qu'il fût accablé de toutes parts. Non-seulement les personnes qui lui avaient été les plus contraires, ou furent gagnées par sa charité et par son humilité, ou se lassèrent enfin de maltraiter une vertu si éclatante; mais il fut souvent consolé d'une manière inexplicable par notre Seigneur Jésus-Christ, et par les anges et les saints qu'il avait choisis pour ses particuliers protecteurs. On trouve toutes ces faveurs admirables que Dieu lui faisait alors au milieu de ses peines et de tant de persécutions si

différentes qu'il lui fallait endurer, marquées distinctement de sa main dans son journal secret : et un peu avant sa mort les avouant à un Père jésuite, qui l'assistait à cette dernière heure, et qui était son intime ami, il lui dit avec son humilité ordinaire, que la bonté infinie de Dieu l'avait honoré de ses caresses pour soulager sa faiblesse et pour exciter sa lâcheté.

CHAPITRE VII.

M. Le Nobletz étant obligé par une nouvelle persécution de quitter le diocèse de Cornouailles pour retourner en Léon, a la consolation d'être assuré que celui que Dieu lui destinait pour successeur dans ses missions, devait bientôt s'y rendre.

LA Basse-Bretagne avait perdu dans le Père Quintin une grande lumière, qui servait merveilleusement à éclairer les peuples, et M. Le Nobletz prévoyait que les nouvelles persécutions qui s'élèveraient contre lui, jointes aux infirmités de son âge, lui ôteraient bientôt le pouvoir de les secourir autant qu'il l'avait fait auparavant par ses courses et ses travaux infatigables ; de sorte qu'il pria souvent le Père des miséricordes de hâter la venue de celui qu'il lui avait promis pour successeur dans ses missions.

Il a remarqué dans son journal qu'un jour entre autres, le demandant instamment à Dieu par l'intercession de la Vierge vers la fin de l'an-

née 1630, il entendit dans sa fervente prière une voix distincte qui lui dit que celui qu'il désirait n'était pas loin, et qu'il le trouverait à Quimper au collège des Jésuites, dont il était le plus jeune (1). Il avait été aussitôt trouver avec une joie extraordinaire ce jeune religieux, qui enseignait la grammaire dans la dernière classe du collège de ces Pères, et avait fait avec lui une liaison particulière de charité, sans toutefois lui parler jamais des desseins que Dieu avait sur lui pour les missions de la Basse-Bretagne, parce qu'il savait assez que les promesses qui lui avaient été faites d'en haut, étaient infaillibles et auraient leur effet, sans qu'il s'ingérât d'employer des moyens humains pour en avancer l'exécution. Il lui suffisait d'être assuré de ce que Dieu lui avait promis tant de fois ; et sur cette confiance il en avait même parlé en public dix ans auparavant, d'une manière qui témoignait assez avec quelle certitude il était instruit de l'avenir sur ce sujet, puisqu'il disait à ces peuples la profession, l'âge et le pays de celui qui devait les instruire après lui et qu'il leur en faisait le portrait long-temps avant qu'il l'eût vu, ni qu'il en eût jamais ouï parler.

(1) C'est le célèbre Père Julien Maunoir dont il est ici question. Né à St-Georges-de-Raintambaul, paroisse du diocèse de Rennes, le 1^{er} octobre 1606, il commença en 1641 à travailler aux missions de Basse-Bretagne, et continua ce travail pénible pendant 42 ans. Il mourut à Piévin le 28 janvier 1683. Voyez sa vie par le P. Boschet, jésuite, 2^e édition, Lyon Perisse frères, 1834.

Dieu avait disposé depuis ce jeune homme à accomplir sa volonté par des voies tout-à-fait extraordinaires : il lui avait inspiré le dessein d'aller travailler à ces missions dans un petit pèlerinage qu'il avait fait à une chapelle dévote de la sainte Vierge, et il avait ensuite commencé d'apprendre heureusement la langue bretonne, l'une des plus difficiles du monde, et de prêcher et de catéchiser les paysans dans les villages et les bourgades les plus proches de Quimper ; mais une grande maladie de poitrine contractée par les fatigues des classes où il avait enseigné, et par ses prédications, avait obligé ses supérieurs de le retirer de la Basse-Bretagne, pour lui faire faire ailleurs ses études de théologie. Quatre ans après qu'il fut sorti de ce pays-la, et aussitôt après avoir fait vœu de s'y consacrer pour les missions, il avait été guéri miraculeusement, selon le sentiment de tous ceux qui le connaissaient, d'un mal inconnu aux médecins et aux chirurgiens, mais si grand, que la gangrène qui s'y était mise avait fait désespérer de sa vie. Ce Père n'a jamais douté qu'il ne dût sa guérison aux prières du saint prêtre qui l'avait prédite ; il était prêt à exécuter son vœu, et en ayant obtenu la permission de ses supérieurs, se disposait à ces emplois de charité par la retraite d'un an ordonnée par S. Ignace à tous les Pères de sa compagnie.

Cependant les nouvelles persécutions qui s'élevèrent contre M. Le Nobletz, l'obligèrent à quitter le diocèse de Cornouailles, et cette mission pour laquelle Dieu lui avait donné des ten-

dresses si particulières. Celui qui avait si souvent traversé son zèle, et blâmé ses industries, qui acquéraient à notre saint missionnaire une réputation qu'il tâchait d'éviter, avait résigné son bénéfice à son neveu venu tout nouvellement de Paris, où il avait fait ses études de théologie. L'âge de ce nouveau pasteur lui donnant encore plus d'ambition et d'emportement que n'en avait eu son oncle, contribua aussi à lui donner plus de jalousie de l'estime et de l'affection que ses paroissiens avaient pour notre bon prêtre, et plus de vigueur pour le poursuivre et pour le faire bannir du diocèse. Il se servit de l'absence de l'évêque, afin de venir plus aisément à bout de ce dessein, et obtint par importunité ce qu'il désirait, en protestant qu'il ne pouvait s'accommoder à une conduite aussi extraordinaire que l'était celle de M. Le Nobletz, et en promettant de suppléer par sa capacité et par son assiduité aux fruits que faisait ce missionnaire dans le pays, en sorte qu'on n'aurait nul sujet de l'y regretter.

Quoique tout ce qui se faisait contre le saint prêtre fût fort secret, et qu'il n'en eût pu rien apprendre d'aucun homme, il ne laissa pas de se préparer à la retraite, et d'y disposer ses disciples, Dieu lui en ayant donné les pressentiments ordinaires qu'il avait toujours quand il devait changer de demeure. Il en reçut l'ordre de l'official de Cornouailles, qui était aussi grand-vicaire de l'évêque, en ces termes : « Monsieur, vous avez prêché toute votre vie » l'obéissance aux autres, pratiquez-la main-

» tenant vous-même ; retournez dans l'évêché
 » de Léon d'où vous êtes natif , et ne revenez
 » jamais en celui de Cornouailles. »

Le porteur du billet lui en dit le sujet en le lui rendant , et l'humble serviteur de Dieu lut à genoux cet arrêt de son exil , et le baisa plusieurs fois avec un respect qui ravit d'admiration tous ceux qui étaient présens. Il ne lui échappa aucune plainte ni aucun murmure contre celui qui lui avait donné cet ordre , ni contre celui qui l'avait procuré ; mais il se contenta de dire « que l'œuvre de Dieu était accomplie en ce pays-là pour ce qui le regardait , et qu'il reconnaissait que la divine providence le voulait ailleurs. »

Chacun trouvait indigne le traitement qu'on faisait à un homme que le seul motif de charité avait porté à passer vingt-cinq ans dans ces missions , et à y essuyer toutes sortes de dangers , de peines et de fatigues ; et personne n'ignorait le saint attachement que la volonté de Dieu et l'ardeur de son zèle lui avaient donné à ce lieu , qu'il laissait aussi cultivé qu'il l'avait trouvé barbare lorsqu'il vint y demeurer. Plusieurs personnes des plus considérables de la ville voulaient faire révoquer cet ordre ; et quelques gentilshommes , qui avaient le même désir , ne manquaient pas du crédit nécessaire pour en venir facilement à bout. Mais l'humble serviteur de Dieu ne leur donna pas le loisir de prendre aucunes mesures pour ce pieux dessein : la honte de l'exil , bien loin de retarder son

obéissance , servait à le consoler de la peine qu'il ressentait dans la séparation d'un peuple qu'il chérissait tendrement. Il fut presque aussitôt prêt à partir qu'il en eut reçu le commandement ; et il ne différa pas d'une heure à chercher une barque , pour passer incessamment au Conquet , qui est à l'extrémité du pays de Léon.

Il se fit à son départ de Douarnenez la même chose que l'apôtre saint Paul raconte du sien de Milet (*Act. c. 20. 37.*) , lorsque le peuple apprit qu'il n'y devait jamais retourner. Aussitôt que le bruit en fut répandu , il n'y eut personne qui n'accourût pour lui dire adieu et pour recevoir sa bénédiction. Toute la ville se trouva en un instant sur le port avec des cris et des gémissemens capables de fendre les cœurs les plus durs et les moins capables d'être touchés de compassion. Le saint homme mêla quelques-unes de ses larmes avec celles que ce peuple versait en abondance ; et la satisfaction qu'il avait d'obéir dans une chose fort difficile , ne l'empêcha pas de compatir en cette rencontre , comme il avait toujours fait , à l'affliction de son prochain. Le petit discours qu'il fit à ces bonnes gens en les quittant , fut entrecoupé quelquefois par ses soupirs , et bien plus souvent par leurs sanglots qu'aucun d'entre eux ne pouvait arrêter.

« Vous savez , mes chers enfans , leur disait-il ,
 » que depuis le temps que Dieu m'a fait la grâ-
 » ce de me conduire en ce lieu pour votre salut ,

» je n'y ai épargné ni ma peine ni mon peu de
 » revenu , pour ne vous pas être inutile , et
 » pour vous montrer le royaume de Dieu ; j'ai
 » employé vingt-cinq ans de larmes , de tra-
 » vaux et de dangers , pour vous apprendre le
 » moyen de vous délivrer de tous vos ennemis ,
 » et de vous assurer d'un repos et d'une joie
 » éternelle. J'aurais été heureux d'employer
 » encore ce qui me restait de vie en continuant
 » de vous persuader sans cesse en public et en
 » particulier , dans vos églises et dans vos mai-
 » sons , de mépriser et de fuir le monde , et
 » ses maximes funestes , pour acquérir le vrai
 » et le parfait amour de Dieu et du prochain.
 » Du moins , mes chers enfans , accordez cela
 » à mes dernières paroles , qui sont les paroles
 » du Sauveur : Entr'aimez-vous les uns les au-
 » tres ; chérissez ceux qui vous haïssent ; bénis-
 » sez ceux qui vous maudissent ; faites du bien
 » à ceux qui vous font du mal , et priez inces-
 » samment pour eux ; que ce soit là une mar-
 » que qui vous distingue non-seulement de ceux
 » qui n'ont pas la foi , mais aussi des chrétiens
 » les moins parfaits et les moins portés à em-
 » brasser la croix de Jésus-Christ. Voici la der-
 » nière fois que nous nous verrons en cette vie ,
 » mes chers enfans , mais nous nous rejoindrons
 » dans la demeure des Saints ; notre bon et ai-
 » mable Sauveur , qui sera votre père , et sa sain-
 » te Mère , qui ne refuse pas d'être aussi la nô-
 » tre , nous y invitent tous. Je prie de tout mon
 » cœur et le Fils et la Mère de demeurer avec

» vous , et de m'accompagner dans mon voya-
 » ge , au nom du Père , du Fils et du Saint-
 » Esprit.» Il leur donna en même temps sa der-
 » nière bénédiction , et se mit sur le bâtiment
 qui devait le porter au Conquet.

Il s'éleva aussitôt un nouveau cri si lamenta-
 ble , qu'on eût jugé que ce pauvre peuple per-
 dait tout son bonheur et toutes ses espérances en
 perdant son saint directeur. Les orphelins et les
 pauvres le regrettèrent toujours depuis comme
 leur bon père , les veuves et les affligés comme
 leur consolateur , et les personnes de toutes sor-
 tes d'âges et de conditions comme leur cher maî-
 tre , dont ils tenaient tous la science du salut.

Ils ne s'entretenaient plus que des obligations
 infinies qu'ils lui avaient , des exemples merveil-
 leux de son zèle et de sa charité , et des effets
 prodigieux de sa foi. Les peines qu'ils lui avaient
 vu endurer patiemment en une infinité de ren-
 contres , le grand nombre de misérables qu'il
 avait soulagés , les miracles que la plupart d'en-
 tre eux lui avaient vu faire si souvent , et les morts
 que quelques-uns avaient vus ressuscités par ses
 prières , leur servant de sujet ordinaire de leur
 discours , les prêchaient après son départ , et
 continueront encore long-temps de leur donner
 de la reconnaissance pour la bonté de Dieu , et
 de conserver parmi eux la mémoire de leur zélé
 bienfaiteur.

Plusieurs d'entre eux passaient depuis tous
 les ans un grand détroit de mer , pour l'aller visi-
 ter , et ils y passent encore maintenant en plus

grand nombre qu'ils ne faisaient de son vivant, pour honorer son sépulcre, où ils obtiennent souvent de Dieu des faveurs très-signalées.

L'affection du saint prêtre pour eux était réciproque ; et il avait accoutumé de dire que Dieu lui avait donné en sa vie une tendresse particulière pour trois de ses filles, en parlant des villes de Morlaix, du Conquet et de Douarnenez. Il chérissait surtout cette dernière, où il avait eu la joie de souffrir davantage pour Jésus-Christ, où Dieu avait le plus béni ses travaux, où il lui avait fait un plus grand nombre de faveurs extraordinaires, et où il avait la direction d'un plus grand nombre d'âmes choisies, qui se portaient à la plus haute perfection de l'Évangile. Il souhaitait d'y finir ses jours, et y avait désigné le lieu de sa sépulture dans l'église paroissiale, devant un autel consacré à S. Nicolas. Mais toutes ces sortes d'attaches n'empêchèrent en rien la première et la plus forte attache qu'il avait à Jésus-Christ obéissant jusqu'à la mort de la croix.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES

LIVRES ET CHAPITRES

contenus en ce volume.

LIVRE PREMIER.

De l'enfance de M. Le Nobletz, et du temps de ses études.

CHAPITRE I ^{er} . La naissance de M. Le Nobletz, et sa première enfance.	pag. 1
Chap. II. Première éducation de M. Le Nobletz.	9
Chap. III. M. Le Nobletz fait ses études des Humanités et de la Philosophie à Bordeaux et à Agen ; il y est délivré miraculeusement de divers dangers, et se convertit à Dieu tout de nouveau.	14
Chap. IV. M. Le Nobletz poursuivant ses études à Agen, achève de s'y convertir entièrement à Dieu, et y exerce son zèle pour le salut des âmes.	18
Chap. V. M. Le Nobletz gagne durant ses études plusieurs écoliers au service de Dieu, et entre autres un gentilhomme de son pays, appelé M. de Limbau, ou Pierre Quintin.	22
Chap. VI. Protection particulière de la sainte Vierge sur M. Le Nobletz, qui fait choix de l'état ecclésiastique.	29
Chap. VII. Il retourne à Bordeaux pour y étudier en théo-	

- logie; et continuant à se disposer soigneusement à l'état ecclésiastique, il fait de grands progrès dans les sciences. Il reçoit cependant de Dieu un don de plus haute contemplation, et plusieurs autres faveurs très-particulières. 37
- Chap. VIII. Il augmente ses austérités, son mépris pour le monde, et ses œuvres de charité que Dieu récompense par des miracles; et il érige une congrégation d'écoliers catéchistes, pour convertir les hérétiques de la campagne. 42

LIVRE II.

De la vie de M. Le Nobletz; de ses dispositions pour prendre les ordres sacrés, et pour offrir l'auguste sacrifice de la messe.

- CHAPITRE I^{er}. Il se dispose à prendre l'ordre de la prêtrise. 46
- Chap. II. Il prévoit dix écueils que doivent craindre ceux qui s'engagent dans l'état ecclésiastique. 49
- Chap. III. Les difficultés qu'il y a à vivre dans le monde, avec un parfait dégagement des créatures, en recherchant le salut des âmes et la plus grande gloire de Dieu, sont prévues par M. Le Nobletz. 55
- Chap. IV. Dieu lui découvre des règles qui doivent servir aux prêtres séculiers, et aux autres personnes qui font état d'une plus grande perfection dans le monde, pour éviter les écueils, et surmonter les difficultés qu'il y avait prévues. 61
- Chap. V. M. Le Nobletz évite la gloire du monde; et refusant des bénéfices, est maltraité par son père et sa mère, et par tous ses plus proches parens. Il étudie encore la théologie et la langue hébraïque, et prend l'ordre de la prêtrise par le conseil du Père Cotton. 66

- Chap. VI. De la haute estime qu'il faisait du sacerdoce, et de sa dévotion en cet état. 73
- Chap. VII. Quels étaient les sentimens de M. Le Nobletz touchant les différentes manières de vivre des prêtres, et touchant les dispositions que doivent avoir les jeunes gens qui désirent embrasser l'état ecclésiastique. 82
- Chap. VIII. Lettre du saint homme à son neveu, qui se hâtait trop de se mettre dans les ordres sacrés. 90

LIVRE III.

Préparation de M. Le Nobletz aux missions par la solitude et par les souffrances.

- CHAPITRE I^{er}. Sa pénitence extraordinaire d'un an, et sa solitude pour se préparer aux missions. 95
- Chap. II. Il se dispose aux missions par quelques essais qu'il en fait en son pays, avec beaucoup d'oppositions et de mauvais traitemens de la part de ses plus proches parens. 101
- Chap. III. Il convertit son père et sa mère, qui commencent à mener une vie fort exemplaire, et moururent saintement peu d'années après. 112
- Chap. IV. M. Quintin ayant été obligé par ses indispositions de sortir du noviciat des Jésuites, et ayant pris depuis l'habit d'un autre ordre pour y mettre la réforme, y attire pour le même dessein M. Le Nobletz, qui avait été son maître dans la vie spirituelle. 119
- Chap. V. Il est maltraité dans le noviciat d'une maison religieuse de Morlaix, et en est chassé. 128

LIVRE IV.

Missions de M. Le Nobletz dans les diocèses de Tréguier et de Léon.

- CHAPITRE I^{er}. Il fait avec le P. Quintin des missions dans l'évêché de Tréguier, et ils y souffrent de nouvelles persécutions, qui n'empêchent pas qu'ils n'y fassent beaucoup de fruit. 132
- Chap. II. Il commence les missions dans le pays de Léon, par des îles où l'on ne pouvait aborder sans un extrême péril. 137
- Chap. III. Il fait des missions au promontoire de Saint-Matthieu, dit *Saint-mahé fin de terre*. Il y prêche contre les abus et les vices ordinaires en ce lieu et dans le reste de la Basse-Bretagne. 146
- Chap. IV. Il est traversé de diverses manières dans les exercices des missions, sans que son courage se ralentisse, et sans que sa charité diminue. 155
- Chap. V. Il fait enfin des fruits admirables dans les ports du Conquet et de Saint-Matthieu, et sur toute la côte voisine; et y renouvelle la ferveur du Christianisme. 168
- Chap. VI. Il fait une mission à Landerneau, où il trouve peu de disposition à la véritable piété; et il y commence d'expliquer les peintures dont il se servit depuis partout pour instruire le simple peuple. 176

LIVRE V.

Missions de M. Le Nobletz dans le diocèse de Cornouailles.

- CHAPITRE I^{er}. Il fait une mission dans la ville de Quimper-Corentin, où il a la joie de souffrir pour Jésus-Christ, et de faire aussi des fruits considérables. 180

- Chap. II. Il fait différentes missions dans les villes et ports de mer du Fou, de Concarneau, de Pont-l'Abbé, d'Audierne, et en d'autres lieux de Cornouailles. 185
- Chap. III. Il fait plusieurs missions dans les paroisses et villages de la campagne, qu'il purge d'un grand nombre de superstitions. 192
- Chap. IV. M. Le Nobletz passe dans l'île de Sizun, et y travaille avec une bénédiction particulière du ciel. 199
- Chap. V. Il instruit un pêcheur avec tant de soin, et le forme si bien à l'exercice de toutes les vertus chrétiennes, qu'il fut depuis élevé au sacerdoce, et à la conduite des âmes de l'île de Sizun, à l'âge de cinquante ans. 205

LIVRE VI.

Du séjour de M. Le Nobletz sur la côte maritime de Douarnenez.

- CHAPITRE I^{er}. Il va à la côte où se fait la pêche des sardines, et établit sa demeure à Douarnenez; où il trouve beaucoup d'occasions de souffrir, en tâchant d'en bannir l'ignorance et le vice. 215
- Chap. II. Il porte le recteur de la paroisse de Plouaré à examiner tous ses paroissiens, pour ne conférer les sacrements qu'à ceux qui se trouvent capables de les recevoir: ce qui est suivi de très-grands fruits. 224
- Chap. III. Il se fait par ses soins un changement merveilleux dans les mœurs de tous les habitants de la ville de Douarnenez, et des lieux circonvoisins. 231
- Chap. IV. Il est persécuté par la jalousie que quelques personnes eurent de sa réputation et de l'honneur que chacun rendait à sa vertu: et il est obligé de se défendre par une lettre qu'il écrit au grand-vicaire du diocèse touchant sa manière d'enseigner le peuple par le moyen de quelques peintures que de vertueuses veuves

expliquaient publiquement avec l'approbation de l'évêque.

238

Chap. V. Le Père Pierre Quintin de l'ordre de Saint-Dominique, le vient aider dans sa mission de Douarnenez, et meurt bientôt après dans une grande estime de sainteté, confirmée par plusieurs miracles.

255

Chap. VI. M. Le Nobletz est accusé malicieusement de mettre la division parmi les habitants de Douarnenez, et est obligé par la persécution de dire la messe et de confesser pour un peu de temps en un autre lieu. Il écrit sur ce sujet à l'un des Pères jésuites établis nouvellement à Quimper. Son affection pour ces Pères et pour les autres ordres religieux, qui n'empêche pas que quelques-uns se démentant de la sainteté de leur règle, ne le persécutent aussi : mais Dieu lui fait des faveurs fort particulières au milieu de ces persécutions.

264

Chap. VII. M. Le Nobletz étant obligé par une nouvelle persécution de quitter le diocèse de Cornouailles, pour retourner en Léon, a la consolation d'être assuré que celui que Dieu lui destinait pour successeur dans ses missions, devait bientôt s'y rendre.

274